

### **La bibliothèque (février 2013)**

J'attends le métro à la station Bercy, abruti par la fatigue ; j'ai un changement à Châtelet pour rejoindre la bibliothèque de l'Hôtel de Ville. A bout de force, je gravis les escaliers qui conduisent à la surface ; durant cette escalade mes quatre membres me font souffrir, toutes les douleurs convergent vers la cage thoracique pour former un hurlement mais je reste muet, lacéré de toutes parts. Puis tout se calme peu à peu et je peux me rendre à la bibliothèque. Je m'installe sur une grande chaise recouverte de cuir noir et sors de mon sac à dos quelques papiers pour avoir l'air de me consacrer à une activité normale. Généralement je choisis un texte de philosophie très dense et je dilapide le peu de forces qui me restent dans son étude.

### **Crispation et cigarette (février 2013)**

Tout dans mon être tend au repli sur soi, à l'enfermement, mais c'est à l'extérieur que ces premiers signes de la maladie apparaissent, ainsi où que je sois et par tous les moyens je cherche à me faire oublier, à passer inaperçu ; par exemple je fume mes cigarettes debout sur le trottoir et près d'une poubelle munie d'un petit cendrier, je n'oserais pas jeter le mégot à terre ; à la terrasse chauffée des bistros, toujours pour avoir l'air d'être en vie – alors que la vie me quitte jour après jour – je pose devant moi un texte de philosophie que j'étudie au ralenti, puis je fume des cigarettes, ce qui me permet de garder une certaine contenance. J'ouvre mon porte monnaie pour régler ma consommation en tentant de cacher mes tremblements.

### **Mathilde (mai 2015)**

Je suis chez moi alors qu'une crise s'annonce ; je décide de me rendre tout de même à un rendez-vous pour donner un cours particulier à Mathilde ; je compte sur le trajet en métro pour me calmer. Mais une fois dans la rame, je constate que l'angoisse monte encore. J'arrive en avance à Montmartre, alors je commande un café en terrasse. La ville chancelle sous mes yeux qui projettent alentour le délire et la souffrance. Je me lève et me dirige vers la rue des Trois frères ; je tape le code, entre dans l'immeuble, sonne à la porte et suis Mathilde jusqu'à sa chambre. Nous nous installons au bureau et je m'apprête à commenter un texte de Montesquieu ; mais l'angoisse atteint son paroxysme, je suis obligé de renoncer à mon commentaire et je demande à mon élève la permission de m'allonger sur le lit. Il faut que je rentre chez moi car la crise peut durer plusieurs heures. Je commande donc un taxi que je vais attendre devant la porte de l'immeuble. Le mal défigure la réalité. Le trajet du retour est une torture. Une fois rentré, je m'installe sur mon lit et attends de retrouver mon calme.

### **La rue (mars 2013)**

Cette année-là l'hiver avait été particulièrement long et rude. En septembre j'avais prévu de me rendre à la bibliothèque de l'Hôtel de Ville durant les heures que mon emploi du temps laissait libres. Je ne voulais pas rentrer chez moi parce que la nounou s'occupait de Judith ; j'aurais pourtant pu m'isoler dans la chambre, être au calme et au chaud, mais la maladie naissante me forçait à rechercher la solitude. Ne pouvant rester trop longtemps à la bibliothèque, je sortais pour marcher dans les rues,

j'entrais parfois dans un café pour tuer le temps. Je ne parvenais plus à me concentrer très longtemps ; je lisais *Désert* de Le Clézio pour une étude complète avec mes élèves sportifs, mais au bout d'une petite heure de travail je ne pouvais plus rien faire. Alors commença mon expérience de la rue, expérience qui consistait à frôler le quotidien des clochards et des roms. Lorsque je pouvais enfin rentrer à la maison, la nounou ayant déposé Judith à la halte-garderie, un silence de mort enserrait chaque chose ; je m'allongeais sur mon lit, assommé par une fatigue nerveuse qui à cette époque n'était pourtant qu'à son commencement.

### **La paix au salon (2013 – 2016)**

Le grand salon de la Clinique médicale de Ville d'Avray est un endroit consacré au repos, des affichettes le rappellent expressément. Malgré les crises qui survenaient durant la période où je fréquentais l'hôpital de jour, il m'a été donné de connaître la paix en ce lieu ; confortablement installé dans un fauteuil profond, mes yeux se posaient sur le large accoudoir comportant une tache brune circulaire à l'endroit où l'on a l'habitude de poser une tasse de café. Je regardais aussi Brigitte et Chantal, deux vieilles dames soudées par une forte amitié, qui s'occupaient en tricotant. Il y avait souvent un patient ou une patiente jeune qui travaillait sur son ordinateur portable. De la poussière en suspension apparaissait dans les petits couloirs de lumière provenant des fenêtres.

### **La crise au salon (2015 – 2016)**

Il est bientôt midi ; les patients de l'hôpital de jour se rassemblent à proximité de la salle de restaurant ; à côté du salon se trouve en effet une grande et belle salle où nous prenons notre déjeuner. Je profite d'être seul sur le canapé pour adopter la position allongée qui calmera le mieux l'angoisse que je sens monter en moi. Très vite je bascule dans la souffrance – qui m'interdit tout mouvement – et dans le délire qui me convainc que tous les autres voient l'horreur à travers moi, que je les contamine, ce qui m'accable de honte et de culpabilité ; j'ai alors la certitude qu'ils me jugent avec sévérité. Mais la folie ne m'emporte pas ; une part de moi-même se rend compte que ce ne sont là que des illusions. Naguère les crises m'avaient déjà surpris plus tôt dans la matinée ou plus tard pendant le repas ; c'est parce qu'elles étaient devenues quotidiennes que j'ai dû quitter définitivement l'hôpital de jour.

### **Analyse flamboyante (2005 – 2012)**

Je suis tombé malade après ma quinzième année d'analyse, avant cela j'ai vécu l'expérience artistique la plus exaltante qui soit. Je creusais en moi un puits de culture, ayant toujours un livre à lire, de la musique à écouter, un film à visionner, des tableaux à contempler. Très vite ce sont les œuvres d'avant-garde qui ont été privilégiées, je passai des futuristes italiens à la Beat Generation, du lettrisme à la nouvelle vague. La poésie que j'écrivais avait alors ce besoin de trouver un point d'appui dans une esthétique déjà existante. C'est au cours de ces années que j'ai réussi à lire *Ulysse* de Joyce – qui a profondément marqué mon écriture – et que je suis

parvenu à écouter Joy Division, pour ne prendre que deux exemples ; mais les découvertes étaient quotidiennes. Des logiciels de partages de données permettaient d'acquérir absolument tout les films et toute la musique désirés. Je trouvais là l'introuvable et j'étais transporté par une inspiration qui semblait devoir être inépuisable.

### **La prose (octobre 2017)**

Cette habitude de faire les recherches les plus pointues sur les avant-gardes et de les laisser imprégner l'écriture des poèmes a mis quatre ans pour s'arrêter, me laissant dans la plus profonde détresse, dans la plus grande misère. Il y a eu pendant ces années des expériences littéraires sans lendemain : une nouvelle, un extrait de journal, des recueils de poésie écrits d'une traite en trois jours ou en une semaine, mais rien qui puisse durer sur le long terme pour me maintenir à l'écart de l'angoisse, comme cela avait été le cas de par le passé. Le livre que j'entreprends ici jouera-t-il le rôle de paravent entre le ciel désespérément vide et moi ? Passer de l'écriture poétique à un projet en prose qui ne soit plus une courte nouvelle mais un texte de grande envergure pourra-t-il me protéger ?

### **La grande crise (janvier 2017)**

Cela fait déjà deux semaines que je ne me rends plus aux séances chez mon psychanalyste ; il m'a dit au revoir sans cacher qu'il ne pouvait plus rien faire pour moi. Dans l'après-midi je romps toute relation – par un mail sans ambiguïté – avec le psychiatre qui me suit à Ville d'Avray. Je me réveille dans la nuit et je traverse la crise d'angoisse la plus forte que j'ai connue depuis mes

hospitalisations ; j'appelle SOS psychiatrie mais je refuse qu'un médecin se déplace jusqu'à chez moi, de même pour les pompiers ; je m'habille pour aller au CAP Bastille, rue de la Roquette, j'appelle un taxi mais je le décommande aussitôt ; je rappelle les pompiers et l'on me prévient que je vais attendre quatre heures sur un brancard aux urgences, je raccroche. Au petit matin, la douleur diminue puis se dissipe. Je demande à mon médecin généraliste, le docteur Cohen, de passer me voir. J'ai une totale confiance en lui. Il me félicite pour ma courageuse rupture qui, nous tombons d'accord, est la cause de cette crise majeure. Il me recommande de contacter un autre psychiatre sans tarder afin de mettre en place un nouveau suivi. Comme mes proches, il pense depuis un certain temps qu'il faut changer de méthode si celle qui est en place ne donne aucun résultat. A cette époque je suis encore, avec mes psychiatres lacaniens, dans une telle relation de dépendance, que j'ai du mal à croire que j'ai agi à propos. Plus qu'une rupture avec une simple personne, c'est l'institution à laquelle appartenait ces deux médecins que je rejetais ; mon transfert concernait des hommes certes mais aussi l'Ecole de la Cause.

### **Musicothérapie (2015 – 2016)**

Il est dix heures, nous nous rendons à l'atelier de musicothérapie. Nous ôtons nos chaussures, nous nous mettons à l'aise, puis nous emportons un tapis de sol pour nous accroupir dans la salle de danse au parquet impeccable. David, le psychologue, nous fait signer une fiche de présence pendant qu'il place un grand nombre d'instruments de musique à un coin de la salle : cloches harmoniques, bâton de pluie, tube à tonnerre, grelots, tambourin, maracas, triangle et beaucoup d'autres encore.

Il procède à un tour de parole afin que chaque patient dise dans quel état d'esprit il aborde la séance et ce qu'il en attend. Puis chacun va choisir un instrument et retourne s'asseoir à sa place. David nous demande les raisons qui ont motivé ce choix. Ensuite nous procédons à une première improvisation : il nous est prescrit de fermer les yeux et de tenter d'entrer en relation avec les autres par l'intermédiaire des sons. L'improvisation est enregistrée et David nous la fait écouter. C'est l'occasion d'un nouveau tour de parole : chacun décrit comment il a vécu l'expérience et dit ce qu'il pense du résultat qu'il vient d'entendre. Le groupe s'apprête alors à jouer une seconde improvisation. Pour terminer, David nous interroge sur la manière dont nous avons perçu cette séance et sur notre état d'esprit d'à présent.

### **La fatigue (mars – avril 2013)**

La fatigue s'est accrue ; je ne me sens plus la force d'errer dans les rues et les cafés. Véronique est à la retraite mais elle part tôt de chez elle chaque matin pour garder sa petite fille qui est encore un bébé et cela, le temps d'un tournage de plusieurs mois sur lequel travaillent les parents de l'enfant. Elle me prête sans hésiter son appartement ; les jours suivants j'ouvre la porte, je m'allonge sur le canapé et je m'endors pour une heure ou deux. Mon psychanalyste me conseille de me faire hospitaliser mais je ne veux pas abandonner ma femme et ma fille. Je parviens à tenir encore une semaine face à une situation intenable ; puis je me rends à l'évidence : je n'en peux plus, il me faut de l'aide. Le psychanalyste me confie à l'un de ses collègues qui travaille à la Clinique médicale de Ville d'Avray ; il lui téléphone durant ma séance en précisant que c'est l'angoisse qui domine ; je fonds en

larmes et rentre chez moi. Ma femme m'accompagne en taxi jusqu'à la clinique ; je ne cesse de pleurer, je suis dans un état de délabrement total. Je passe devant le médecin des admissions et je suis accueilli par le docteur Lavoine, en présence de qui je ne peux parler à cause des sanglots. Il viendra me voir quelques heures plus tard lorsque je serai installé dans ma chambre, lançant en entrant : « on m'a dit que vous étiez inconsolable. »

### **Triomphe du Dr Caillat (septembre 2017)**

« Votre mère vous a mis au monde mais c'était le rôle de votre père de vous accompagner pour le découvrir ; il n'a pas pu le faire à cause de son histoire personnelle et maintenant il est trop tard ; la solution que vous avez apportée au problème est l'écriture. » Il a fallu attendre huit mois pour que ces paroles – qui ne laissent planer aucun doute sur la perspicacité de leur auteur – soient prononcées par le docteur Caillat. Les seuls signes rassurants que j'avais distingués jusqu'alors étaient des ouvrages de Freud posés au bas d'une étagère et usés par des lectures successives ou approfondies. Aujourd'hui elle est parvenue à annuler le très puissant transfert qui me ligotait à mes anciens psychiatres. Elle me reçoit en face à face pour des entretiens qui durent une demi heure et au cours desquels elle intervient le plus souvent ; ma parole suis un chemin balisé par la sienne, c'est-à-dire que mes propos sont constamment guidés vers une plus grande clarté. Elle est jeune et ne cherche pas à incarner une autorité qui contrasterait avec son apparence. Elle se tient résolument du côté du juste et du vrai, ce qui suppose une haute éthique. Elle ne joue pas avec la présence en nous du père tout-puissant : si tel n'était pas le cas, je ne pourrais me rendre aux séances. Elle aime la vie, ses tenues sont



toujours gaies et impeccables et elle m'offre souvent un sourire espiègle.

### **S'asseoir (2014)**

La nervosité et l'anxiété sont telles que je n'arrive plus à rester assis ; il faut que je sois debout ou dans la position allongée. Cela m'inquiète car à cette époque, et selon la volonté du docteur Lavoine, je donne encore deux cours particuliers à domicile. Le médecin me recommande de ne pas m'inquiéter et de rester debout pendant le cours : « prenez-le comme un style. » Lorsque je vais consulter mon psychanalyste à Bastille, je suis mal à l'aise dans la salle d'attente car les autres patients me voient me lever toutes les deux minutes : je fais un tour sur moi-même et je me rassois. Le psychanalyste, le docteur Matet, n'a aucun commentaire à faire sur ce singulier symptôme. Un cours particulier doit avoir lieu le lendemain et me remplit d'inquiétude ; alors chez moi je m'entraîne à rester assis le plus longtemps possible : je souffre, mes jambes me font mal et je ne dépasse pas les cinq minutes. Je me rends chez mon élève avec un surcroît d'angoisse mais je m'aperçois très vite qu'il m'est possible de garder la position assise lorsque je me concentre sur un texte ; les membres sont douloureux mais la situation est supportable.

### **Alternance (2014)**

La première année qui suivit la période des hospitalisations, je passais en quelques minutes d'un état de souffrance atroce à un état de pleine santé et inversement. On pouvait observer une alternance entre

deux semaines de maladie et environ deux semaines de joie recouvrée. Mes médecins, s'étant retrouvés à l'occasion d'un congrès, étaient tombés d'accord sur le fait que cet état des choses leur était jusque là inconnu. Au cours des années suivantes cette alternance a perduré mais les moments de bien-être étaient alors entachés des restes de l'angoisse. Pourtant les épisodes de bien-être relatif me permettaient d'écouter de la musique et de lire des ouvrages qui quelquefois étaient volumineux : l'ancien fonctionnement de la psyché – consistant à creuser un puits de culture s'attachant aux avant-gardes pour y loger la parole poétique – se remettait en place. Mais ce fonctionnement était alors caduc et l'écriture était incapable de me protéger comme avant.

### **Hôpital de jour (2015 – 2016)**

J'ai fait deux essais en tant que patient de l'hôpital de jour avant de renoncer totalement à cause des crises d'angoisse qui survenaient autour de midi. Mais, comme lors de mes hospitalisations, j'y ai connu de bons moments. L'hôpital de jour permet au malade de vivre presque normalement. Le matin les ateliers proposés commencent vers dix heures, mais les habitués arrivent avant pour déguster un café, un thé ou un jus d'orange dans le grand salon. Les patients se retrouvent et se saluent dans l'espace qui se trouve derrière le standard. Un peu avant dix heures certains s'acheminent vers le lieu qui accueillera son atelier, disons, pour prendre un exemple, le groupe de parole du lundi matin animé par Johan. Nous prenons une chaise pliante dans le vestibule et nous allons nous installer dans la salle de danse. Lorsque tout le monde est arrivé, le psychologue ferme la porte et demande à l'assemblée de lui proposer des thèmes de

discussion. Une fois les propositions recueillies nous procédons à un vote ; le thème qui sera traité est toujours en relation avec la maladie. Vers midi, une fois l'atelier terminé, chacun range sa chaise et se rend près de la salle à manger.

### **Angoisse à Versailles (2015)**

Je suis arrivé à l'hôpital de jour il y a peine une heure et l'angoisse à fondu sur moi ; je suis incapable de me rendre à mon atelier du matin. A quatorze heures j'ai mon rendez-vous mensuel avec le docteur Lavoine. Mais c'est justement lui qui passe dans le hall, je quitte brusquement le canapé sur lequel je suis allongé et je l'interpelle en me dirigeant vers lui. Mes membres tremblent tellement que je tombe au milieu du salon en m'étalant sur le carrelage dans un grand bruit. Il s'arrête et se retourne ; je me relève et m'approche de lui, j'exprime par des mots maladroits mon indicible souffrance mais il ne peut pas s'occuper de moi pour l'instant, je vais devoir patienter jusqu'à l'heure de la consultation. Je ne vais pas prendre mon déjeuner, j'attends allongé sur le canapé ; la souffrance atteint des degrés inquiétants. Je me rends au cabinet du médecin figé et recroquevillé sur moi-même, incapable de communiquer. Il décide de m'envoyer aux urgences de l'hôpital de Versailles et plus précisément à l'Unité 72 heures du service de psychiatrie. Une ambulance vient me chercher et je pars vers l'inconnu. L'attente est longue lorsque l'on souffre autant, enfin je suis accueilli dans une chambre et je peux m'allonger. On m'apporte un repas et je passe la nuit dans cet endroit. Le lendemain au réveil l'angoisse a disparu. Le médecin commande une ambulance pour me raccompagner chez moi. Je fais le trajet en imaginant ma honte prochaine si

l'un de mes voisins me voit rentrer ainsi. Toujours cette honte et cette culpabilité. Les ambulanciers ne se retirent que lorsque la porte de mon appartement est ouverte et que je pénètre à l'intérieur.

### **Herbert Wachsberger (2007 – 2008)**

Je suis dans le 14<sup>e</sup> arrondissement, j'entre dans l'immeuble qui se trouve à l'adresse indiquée. Sur la boîte aux lettres on peut lire : « Neuropsychiatre », puis : « au fond du couloir. » Il est surprenant de constater que le fond du couloir en question ne se trouve qu'à deux pas de l'ascenseur. Je sonne et entre directement dans la salle d'attente, on y trouve des armoires vitrées remplies de livres et un petit banc. Le médecin vient me chercher et m'invite à le suivre sans prononcer un mot ; je passe par un étroit couloir et arrive dans une petite salle avec des chaises et un divan, mais la table pour écrire est logée dans un mur : une planchette de bois se déplie qui a à peine la largeur nécessaire pour accueillir une feuille de format A4. Nous nous installons de part et d'autre de cette table, ce qui implique que nous soyons très proche l'un de l'autre. Il cherche à mieux me connaître afin de rédiger le document concernant l'évaluation du couple qui sera placé dans le dossier pour l'adoption. Je lui parle de ce que l'analyse produit en moi et de son incidence sur mon écriture ; je suis dans une période d'exaltation : mon style est bouleversé par ma lecture d'*Ulysse* de Joyce et par ma découverte de la musique post-punk, l'analyse m'offre une vie plus haute au sein de laquelle s'exprime toute ma singularité et qui me fait frôler le génie. Le médecin retiendra mon anticonformisme et mon aventure dans l'écriture. La semaine suivante Karine aura un entretien similaire puis nous reviendrons tous les deux pour écouter

la lecture du document qui, à cause de sa méfiance pour le mot : « évaluation » sera intitulé par le médecin : « Description d'un couple. »

### **Les encouragements (2017)**

J'ai 28 ans, je vis toujours dans la maison où j'ai passé mon enfance, dans la banlieue Est de Paris ; mes parents se sont retirés en Auvergne et viennent me voir assez souvent. Un jour qu'elle me rend visite, je fais lire ce que j'écris à ma mère, elle constate : « les poèmes sont beaux, magnifiques même, mais ce n'est pas du travail, ce n'est pas de cette manière que tu pourras gagner ta vie. » C'est face à ce désir de mes parents que je suis frappé par l'angoisse aigüe qui me conduit à Cochin pour ma toute première hospitalisation. Aujourd'hui je n'ai plus d'activité salariée depuis quatre ans alors je fais lire tout ce que j'écris à ma mère afin de prouver que je ne suis pas oisif, afin d'être accepté en tant qu'écrivain. Elle voulait que je demande ma mise en invalidité pour, selon elle : « bénéficier d'un statut », mais je cherche une autre forme de reconnaissance. Un éditeur a reconnu mon talent pour l'écriture poétique en publiant l'ensemble des textes composés au cours de l'analyse. Pourtant cela reste insuffisant, je veux que mes parents m'acceptent tel que je suis afin de ne plus éprouver ni honte ni culpabilité du fait de ne pas travailler.

### **Une FIV (2009)**

Nous nous sommes rendus plusieurs fois à Barcelone pour bénéficier des services de la clinique Eugénie spécialisée dans la fécondation in vitro. Lors d'un

premier rendez-vous, je donne mon sperme pour fabriquer des embryons à partir des ovocytes d'une donneuse. En Espagne et en Belgique la donneuse peut être rémunérée ; ce n'est pas le cas en France, ce qui explique le caractère exceptionnel de cette pratique dans notre pays. Les embryons obtenus ne sont pas forcément viables au moment de leur décongélation, mais avec un peu de chance on peut en obtenir un, deux, voire trois. La clinique vous en informe par téléphone et rendez-vous est pris pour l'implantation. Nous retournons à Barcelone et nous nous rendons à la clinique pour un moment émouvant : Karine est allongée et l'on dépose en elle un ou deux embryons, je lui tiens la main et je la sers très fort. Nous retournons à Paris. Il faut à présent attendre deux semaines pour savoir si l'embryon se développe grâce à une prise sang qui révèle si la patiente est enceinte ou non. Nous avons connu plusieurs échecs et le dernier était le plus douloureux car il est survenu au bout d'un mois.

### **Suicides (1993)**

En 1993 je sombre peu à peu dans le silence, ma souffrance psychique atteint les sommets, comme ce sera le cas à partir de 2013. J'abandonne ma licence et je reste allongé sur mon lit ou sur le canapé du salon. Par deux fois je tente de mettre fin à mes jours, non par désespoir mais simplement pour cesser de souffrir. J'avale une boîte entière de Tercian 25 mg, ce qui me fait dormir trois jours de suite. Une autre fois je me tranche le poignet avec une lame de rasoir, le sang coule sur la moquette et forme une petite flaque durant le temps que je mets à comprendre que mon acte n'est pas mortel. Je préviens donc mes parents qui sont accablés de douleur ; mon père demande au ciel : « qu'est-ce qu'on a mal fait ? »

### **Portraits de patients (2016)**

Il y a des choses que – par respect pour la personne à qui elles sont arrivées – l'on ne peut pas dire. Je me bornerai à peindre les symptômes visibles et remarquables. Ainsi vous ne saurez pas ce qui a poussé Claire à se scarifier au point d'avoir les avant-bras constellés de cicatrices de coupures. Ni pourquoi cette autre jeune fille n'est plus qu'une épave au visage défait qui fume cigarette sur cigarette. Chantal a tout essayé pour sortir de sa dépression, le yoga, la méditation, l'hypnose ; elle a même basculé dans l'ésotérisme. Jean-Michel a l'impression d'être transparent quand il est avec les autres, c'est une timidité convertie en fléau, une dépression qui ne lui propose – lorsqu'il se tourne vers l'avenir – que du vide. Christine dit qu'elle a toujours peur, elle ne peut pas suivre une émission de télé tant son esprit est encombré de pensées relatives aux violences qu'elle a naguère vécues. Aude est restée deux mois à Sainte-Anne avant d'intégrer l'hôpital de jour où je l'ai rencontrée. A une époque récente de sa vie, prendre une douche était l'affaire d'une journée entière. Elle a traduit la majeure partie du livre sur le post-punk paru aux éditions Allia ; c'est son petit ami qui a terminé le travail alors qu'Aude tombait dans la dépression.

### **Crise et écriture (2017)**

Il y a un paradoxe entre ce qui est craint durant la crise et ce qui est exprimé par l'écriture. Lorsqu'on est en crise, on a avant tout peur que l'angoisse monte à des degrés jadis atteints. On a ensuite peur que l'autre soit touché par le noyau de la souffrance qui est une indélébile

souillure. Enfin on craint que l'autre entre dans notre intimité et parvienne à la connaissance de notre quotidien essentiellement tourné vers la douleur et le vide : on est surtout inquiet qu'il découvre que nous ne travaillons pas. L'écriture, elle, donne à voir, sans censure, sans détour, toute l'horreur de notre situation. Il suffit de lire mon recueil *Interférences* et de parcourir les textes qui sont sur mon blog pour savoir et comprendre que je suis malade et que je ne peux pas mener la vie de mes semblables.

### **Bernard Ellis (1992 – 1997)**

Je consulte pour la première fois le docteur Ellis à la fin de l'année universitaire 1992, au moment où je m'effondre. C'est mon amie Véronique qui l'a découvert pour moi. Vous sonnez à la porte alors qu'il est en entretien, c'est pour cela que vous ne croisez jamais personne ni dans les couloirs ni dans la salle d'attente. Vous entendez les portes qui s'ouvrent à la fin de la séance précédente et vous en déduisez que cela va être votre tour ; en effet le médecin entre dans la salle d'attente et vous invite à le suivre. Le cabinet est une vaste pièce, le bureau se trouve près de la baie vitrée, la chaise du médecin est placée de sorte à n'être pas vue par celui qui s'allongera sur le divan. Il me reçoit en face à face, la séance dure exactement une demi-heure ; le médecin appuie sur un bouton pour vous enregistrer ; je me confie pendant la première partie de la séance puis il parle beaucoup, revenant sur des points que j'ai évoqués et s'intéressant beaucoup aux rêves. Il parvient à me sortir de l'accablement et du silence qui m'ont terrassé en 1993. Mais au bout de cinq ans de travail, il estime que la cure est terminée et il m'abandonne. Il précise qu'il arrête son activité ; il commence à être âgé, peut-être est-il malade.



J'ai retenu une phrase de lui, lorsqu'il cherchait à me décrire la fin d'une cure, et selon lui : « c'est un état d'équilibre, on est comme un funambule, on ne tombe pas mais on marche sur des œufs. »

### **Musique (2005 – 2012)**

Durant cette cure de plus de quinze ans, je fais sans cesse des recherches dans le domaine de l'art et plus particulièrement dans celui de la musique. Mon oreille change et évolue. A côté d'un intérêt qui n'a jamais baissé d'intensité pour le rock, je découvre le ska et le reggae, je suis conquis par ce goût de terre battue et de métal rouillé. Je parviens à écouter Psychic TV et surtout Throbbing Gristle, c'est-à-dire l'origine de la musique industrielle, avec ce mélange de sons venus de l'espace et de sons provenant de lieux situés sous la terre et proches des enfers. Tout ceci fut grandement facilité par l'invention du lecteur mp3, je pouvais ainsi faire des découvertes durant les trajets en transport en commun, je pouvais aussi écouter de la musique des matinées ou des après-midi entières.

### **Souffrance (2017)**

Durant la crise la souffrance est parfois si forte qu'elle semble scandaleuse, c'est pourquoi j'ai pu parler de lager mental ; c'est alors une immense vague de culpabilité qui nous emporte car une telle chose ne devrait pas exister : elle nous met au ban de l'humanité. Il conviendrait d'enfouir cette chose, de la mettre à l'abri des regards. Mais ce serait nier une vérité essentielle, alors nous en parlons en priorité dans nos écrits ; elle est le sujet

principal de nos poèmes. Il existe pour moi deux types de souffrance : celle que nous venons de décrire et qui se déploie lors d'une crise qui a un début, un paroxysme et une fin, mais aussi la douleur massive sans déformation de la réalité, qui peut durer des jours voire des semaines.

### **Laure (2009 – 2010)**

Pendant des périodes de pleine santé, lorsqu'on n'est pas accablé par la fatigue psychique, ce n'est pas un problème d'avoir à passer du temps seul dehors. En 2009 mon bien-être est tel que j'écris mon essai sur un poète africain : Abad Boumsong, dans des cafés entre deux cours particuliers. Je me sers d'un cahier de brouillon sur lequel la plume glisse très vite et je retravaille le texte sur mon ordinateur une fois rentré chez moi. Aujourd'hui c'est jeudi, il est 14h et je suis déjà Porte d'Orléans où mon prochain cours commence à 15h30 ; j'écris dans un bistrot, je remplis trois pages et savoure le café ; puis je vais fumer une cigarette dans un petit square proche d'une fontaine Wallace. Ensuite je vais à mon rendez-vous chez mon élève ; il s'agit de Laure, le genre de personnalité qui vous marque et que vous ne pouvez oublier. Elle a une passion dévorante qui est le violon, elle est particulièrement douée et travaille sur son instrument plusieurs heures par jour ; c'est pour cela qu'elle a fait appel à notre organisme : il lui faut étudier selon des horaires aménagés. Elle est en échec scolaire mais on a réussi à lui ouvrir les portes du lycée avec le CNED. Je la suis en français, philosophie et histoire de l'art : elle fera avec moi sa première et sa terminale. Elle est inscrite au baccalauréat qui correspond à sa formation musicale, beaucoup de matières sont relatives à son instrument mais

on lui demande aussi une bonne culture générale, et c'est là que j'interviens. La maturité acquise par Laure grâce à la fréquentation de ses maîtres faisait qu'elle s'ennuyait au collège, mais à présent qu'elle est au lycée et qu'elle suit des cours s'adressant à de jeunes adultes, elle s'y intéresse. Mes improvisations conduisant à une étude comparée des textes et des œuvres picturales fait que le cours est aussi plaisant pour moi que pour elle. Elle décrochera son bac en juin de la seconde année.

### **Art roman (ART)**

Dans le département de la Haute-Loire où j'ai passé toutes les vacances de mon enfance, trois œuvres me fascinent. Tout d'abord la basilique Saint-Julien de Brioude avec son extraordinaire pavage de galets de l'Allier : le sol en est recouvert dedans comme dehors aux alentours de la construction. Depuis peu et à l'issue d'un concours, un artiste contemporain a façonné et remplacé tous les vitraux : le résultat est splendide et invite au recueillement. Ensuite il y a cette étonnante danse macabre dans l'abbaye de la Chaise-Dieu : la mort représentée par un squelette entraîne avec elle des personnages de tout âge et de toute condition. Il est saisissant de la voir remplies de honte et se cachant le visage lorsqu'elle vient chercher un enfant. Enfin mon œuvre préférée se trouve sur le plafond de l'église en l'abbaye de Lavaudieu : on voit la mort rendue aveugle par une sorte de heaume noir qui vient lui couvrir les yeux. Elle lance donc les flèches qu'elle serre dans ses mains au hasard, personne n'étant à l'abri de ses coups fatals.

### **Sceaux (2012)**

La première année que l'organisme pour lequel je travaille nous donne comme élèves de jeunes rugbymen du Racing Métro, nous sommes hébergés dans un collège privé de Sceaux qui met des salles et des créneaux horaires à notre disposition. Nous sommes en 2012 et je ne suis pas encore malade, je vais même très bien : arrivant très en avance par le RER B, je prends le temps de savourer un café et de fumer ma cigarette sur un banc du centre-ville. Nous sommes vendredi et je ne travaille que pendant la matinée : 2h de culture générale avec les BTS 1 et 2h de philo avec les terminales ES. Mon enseignement est vivant et spontané, mes élèves ont de bonnes notes au CNED et les terminales auront tous la moyenne en philo à l'examen. C'est cette caractéristique de mon enseignement qui va disparaître après une période de plusieurs mois au cours de laquelle la préparation des cours est devenue de plus en plus mortifère sous l'effet d'une fatigue psychique croissante.

### **Le sexe (après Noisy)**

Je souffrais de voir ces petites camionnettes dans lesquelles les prostituées attendais leurs clients dans le bois de Vincennes ou aux abords du cimetière de Pantin ; et de trouver des revues pornographiques abandonnées dans la forêt ou dans les toilettes des grandes gares parisiennes. Les signes de cette détresse sexuelle ont toujours représenté pour moi la vérité sur la sexualité : si une pratique peut atteindre un tel degré de misère, alors le soupçon doit peser sur elle. Il en est de même pour mon écriture que je veux la plus proche possible de la vérité : je

m'en sers pour rassembler ce qui en moi et dans ma vie est le plus infâme, je la trempe dans l'eau la plus glauque pour conduire le lecteur à prendre conscience de tous les phénomènes qu'il évite d'envisager pour se protéger.

### **Devenir juif (2008)**

J'ai étudié *Si c'est un homme* de Primo Levi avec mes élèves parce qu'il était au programme du cours de littérature des terminales L. Ce livre m'a bouleversé en me faisant découvrir la pire des conséquences du mal : l'esclavage toujours suivi d'une mort organisée de manière industrielle. Le lager renferme une colonie d'esclaves vivant dans une misère absolue et voués à être la matière première d'une usine à fabriquer la mort. Si j'ai fondu en larmes en visitant Yad Vashem, c'est parce que j'ai vu les vêtements des prisonniers – une veste et un pantalon peu épais – et que j'imaginai l'extrême rigueur des hivers polonais. Le grand-père de ma femme fut arrêté, conduit à Drancy et déporté à Auschwitz ; son nom figure sur le monument des déportés du Mémorial de la Shoah à Paris. « Vous avez épousé une femme juive parce que vous vouliez vous inscrire dans cette histoire », avait dit le psychanalyste.

### **Sortir de la maison (2017 panorama)**

J'avais déjà eu un petit problème d'angoisse quand j'étais passé de l'école familiale au collège inconnu ; j'avais tenté de manger à la cantine pour la première fois mais ce fut impossible, je quittais la maison et ma mère pour un laps de temps trop long ; finalement elle vint me chercher à midi et me raccompagnait à 14h. L'année

suiivante j'étais habitué au lieu et acceptais de manger à la cantine. Le déménagement à Seaux, où je louais un studio pour suivre les cours de classe préparatoire au lycée Lakanal, fut un échec total : j'ai tenu un mois et j'ai fait une crise très forte qui provoqua mon rapatriement à la maison. Je fis une courte dépression puis allais prendre mes cours à Censier ; l'angoisse revint dans ce lieu étranger pour moi, puis les choses se calmèrent et je pus y faire mes études jusqu'au DEA. Ensuite je fus incapable de me lancer dans la recherche d'un travail ; je m'étais inscrit en Doctorat et j'allais chaque jour consulter des livres rares à la réserve des bibliothèques de la Sorbonne et de Sainte-Geneviève. A chaque fois je restais moins longtemps et je finis par abandonner cette activité. Je restais seul chez moi à regarder des films que me prêtait mon ami cinéphile. Je suis finalement sorti de la maison à cause de la crise qui me conduisit à Cochin en 1999. J'étais sur pied peu de temps après mon hospitalisation et le restais pendant quinze ans. Je me trouve aujourd'hui confronté au même problème : j'ai le plus grand mal à sortir de la maison ; mes excursions se terminent généralement par une crise et je dois prendre un taxi pour rentrer chez moi. Dans ces moments là j'ai peur de tout et de tout le monde, je suis transporté par l'angoisse dans un univers façonné par le délire et je me sens perdu dans cette réalité déformée.

### **Rater le bac (juin 1990)**

Une vague de tristesse s'abat sur moi à mon arrivée en terminale. Je ne travaille plus et mes notes sont en chute libre ; au milieu de l'année j'ai déjà le profil du futur redoublant. Je me sens mal en compagnie de mes parents, ma vie à la maison est difficile, je ressens beaucoup de culpabilité, un sentiment qui me ronge surtout le

dimanche, jour d'ordinaire consacré à la famille. Je passe les matières où j'ai échoué au rattrapage (les maths et la physique avec les notes écrites de 4 et 4). Je réussis à avoir la moyenne en physique mais pas en maths ; c'est fait je redouble. C'est une véritable transformation éthique qui survient à la rentrée, je ne me fous plus de la gueule des blaireaux, je cherche même leur présence. La souffrance de l'année passée m'a fait mûrir, je travaille beaucoup, je me prends en main et invente un astucieux système de fiches pour les révisions. Je suis profondément humain avec tous mes camarades, je m'assois à côté des bons élèves quitte à être au premier rang. Je passe le bac pour la seconde fois et j'obtiens une mention Bien qui m'ouvre les portes des classes préparatoires. Mais comme mon premier rapport sexuel intervient en fin d'année et qu'il se solde par un échec, je me fais une profonde scarification sur l'avant-bras gauche avec un Opinel. Mes parents m'envoient consulter pour la première fois un psychiatre. Il s'agit d'un charlatan que je quitterai au bout de deux ans pour me faire soigner par le docteur Ellis.

### **Maître et valet (1987 – 1988)**

A l'adolescence j'ai recherché des amitiés masculines particulières en cela que mon ami était mon maître et que je jouais le rôle de valet. Moïse m'a coupé de toutes mes relations afin de m'avoir pour lui tout seul ; je devais l'admirer et suivre ses désirs. Et moi j'étais parfait pour ce rôle puisque j'avais toujours fonctionné ainsi : me conformer au désir de l'autre ; si l'autre en question est bon et généreux tout se passe bien parce que nous sommes égaux ; mais si l'ami choisi est égoïste et imbus de lui-même alors on trouve la configuration que je recherchais à cette époque, dans laquelle je suis un

subalterne et où l'autre joue le père de substitution. Je suis resté sous la coupe de Moïse les premières années de mon adolescence et j'en ai souffert, puis j'ai rencontré Mathieu ; nous étions dans la même classe au lycée ; il était chef de patrouille chez les scouts unitaires de France et avait besoin d'un second de patrouille pour l'année scolaire qui commençait. Il m'a proposé de le suivre et j'ai participé avec la troupe aux week-ends en forêt au cours de l'année et au camp d'été en Normandie. J'avais un maître tolérant et bienveillant alors j'étais heureux, ce nouveau type de relation me comblait. Nous sommes restés amis jusqu'à son mariage puis nous nous sommes perdu de vue. C'est alors que j'ai croisé le chemin d'Arnaud, de cinq ans mon cadet, un être doué d'une très haute éthique, j'étais enfin sur le même pied d'égalité que mon camarade et nous nous considérons maintenant comme des frères.

### **Arnaud (1996)**

Arnaud fait du skate depuis son adolescence ; sur sa planche il fait l'expérience de la rue, de la misère et de la brutalité. Il participe à plusieurs bagarres : il apprend à se défendre de cette façon ; et les figures qu'il réalise avec sa planche lui apprennent à tomber, c'est une seconde initiation à la violence. Il acquiert ainsi une conception de l'humanité qu'il n'aura de cesse d'affiner à partir de ses expériences. Il a une intelligence profonde, caverneuse, singulière : il ne s'exprime pas avec les mots des autres ni selon leur logique, on dirait qu'il a travaillé toute sa vie à ciseler sa singularité, ainsi il ne ressemble à personne, chaque moment passé à parler avec lui vous conduit à une découverte, ou à un éclairage nouveau sur une idée. Il est cinéphile à la puissance dix, regardant un nombre



considérable de films qui encore une fois l'aident à formuler des maximes générales sur le monde et la vie. Sur le plan professionnel, c'est un chef opérateur reconnu, autrement dit il est très sollicité et travaille beaucoup. Il a réalisé un court métrage intitulé *La Grille*, j'ai participé à son tournage, c'est une aventure en commun qui renforce encore le sentiment de l'amitié. Je dois aussi à Arnaud de m'avoir initié au cinéma, par la suite j'ai accompli mon propre chemin et durant l'analyse j'ai fait mes propres découvertes, réussissant à apprécier le cinéma expérimental et en particulier les œuvres de Kenneth Anger.

### **Michael (1991 – 1992)**

Michael est arrivé en France dans les années 80, à un moment que je ne peux pas déterminer (faute de renseignements nécessaires), il a décidé de devenir écrivain après avoir suivi des cours de littérature en France. Il a obtenu des diplômes de langue française et, quand il fut prêt, il entra à l'université et s'inscrivit en DEUG de Lettres modernes. En travaillant très dur (le suédois étant sa langue d'origine), il parvint à son but et décrocha une licence. Ensuite il resta chez lui et écrivit trois romans en dix ans. Les éditeurs lui demandant sans cesse de remanier ses textes, il abandonna et prit des cours de peinture sans autre but que de se délasser. Mais à un autre moment que je ne sais pas situer, il s'avéra qu'il débutait une œuvre abstraite des plus singulières. Il se lança alors dans une carrière de peintre, lui qui était autodidacte. Cela fait maintenant dix ans qu'il travaille cinq à six heures par jour dans son atelier, produisant des images splendides. Il est à reconnu et vend régulièrement ses toiles. Michael est un artiste heureux.

### **Claude Pélieu (ART)**

Claude Pélieu est le seul représentant de la Beat Generation d'expression française, mais je préfère le considérer comme un poète s'inscrivant dans l'histoire de notre littérature et qui a libéré le langage comme Céline l'avait fait avant lui ; dans les deux cas quelque chose est tombé et a allégé notre langue. Il n'y a pas d'introspection chez Pélieu, le poète ne se met jamais en avant ; il nous propose plutôt une radiographie du monde moderne, son passage au scanner ; l'étonnant est que cette vision soit complète et cohérente mais surtout (à ma connaissance) qu'elle reste constante d'un bout à l'autre de l'œuvre. C'est une poésie d'avant-garde, appartenant même à la contre-culture ; elle ne se lit pas comme n'importe quel ouvrage de littérature, elle se goûte à la manière de quelque chose de rare et de précieux. Les livres de Pélieu ne ressemblent à aucun autres, ils vous font voyager dans la rue, sur le trottoir et dans le caniveau de la littérature française ; puis ils les transfigurent et les rapprochent de la voûte étoilée.

### **La chute en vespa (1990)**

Dans le village auvergnat où je passais mes vacances, je savais que mon voisin possédait une vespa des années 50 et qu'elle avait fini par l'encombrer. J'allai le voir pour en parler et, à ma grande surprise, il me la céda pour 300 francs. Le moteur de l'engin avait souffert d'une inondation provoquée par la crue de la rivière, mais le reste était en très bon état. Elle avait une belle couleur beige, les chromes étaient magnifiques : tout d'abord un pare choc avant constitué de deux tubes de métal courbés pour

épouser la forme du garde-boue et comportant au milieu une pointe tournée vers la route ; ensuite de fines pièces métalliques bordées de caoutchouc noir et fixés dans des cannelures à l'endroit où l'on pose les pieds ; enfin un somptueux porte-bagages composé de multiples tubes courbés formant deux étages : celui du haut pour les bagages et celui du bas supportant la roue de secours. Elle avait les flancs bombés : celui de gauche renfermant le moteur et celui de droite faisant office de petit coffre pour transporter des outils par exemple. J'ai remplacé le moteur par un autre trouvé dans une casse et j'ai réparé le scooter avec l'aide de mon oncle garagiste. Enfin j'ai pu le chevaucher, passer les trois vitesses et atteindre les 80 km/h. Quelques jours après je gagnai trop de rapidité dans une pente très raide et je compris que je ne pourrais pas prendre le virage dont je me rapprochais dangereusement ; je décidai de me jeter dans un champ en contrebas mais un petit rocher restait inévitable ; je le percutai de plein fouet, l'avant de la vespa s'écrasa sur cet obstacle et je fus projeté en avant dans ce champ. J'avais détruit mon scooter mais surtout, j'avais failli mourir. Depuis, je pense souvent à ce jour où j'ai échappé de justesse à la mort.

### **L'Egypte (2009)**

Mon mémoire de DEA portait sur la vision de l'Egypte ancienne par les voyageurs du tournant des Lumières, par exemple ceux qui accompagnèrent Bonaparte lors de son expédition dans ce pays. Je travaillais sur les récits de voyage mais aussi sur les gravures représentant les sites admirables. Il y avait bien-sûr les planches de la *Description de l'Egypte*, réalisés par les artistes emmenés par Bonaparte, mais d'autres dessins étaient importants. Je consultais des ouvrages rares à la

bibliothèque de la Sorbonne et je commandais des microfilms pour pouvoir apporter les gravures chez moi. Pour le cours consacré aux relations entre littérature et architecture, j'écrivis une comparaison entre la visite de la grande pyramide par Vivant-Denon et l'article « Pyramide » de l'*Encyclopédie Méthodique* rédigé par Quatremère de Quincy. On peut comprendre quelle fut ma joie de me retrouver dix ans plus tard au pied des pyramides, de déambuler dans les temples, de faire face aux colosses de Memnon qui, selon la légende chantent au lever du soleil.

### **Le sommeil (1988)**

Je prends des somnifères depuis mes dix-neuf ans. Le produit s'appelle Tercian ; pendant des années et même des dizaines d'années, j'ai dormi avec un comprimé de 25mg, mais depuis quatre ans et l'aggravation considérable des symptômes, je suis passé à un comprimé de 100mg puis à deux : il faut m'assommer pour que je dorme et il m'arrive encore d'avoir des insomnies. Lorsque j'allais à des soirées chez des amis et que, comme tous le monde, je buvais de l'alcool jusqu'à être ivre, je ne prenais pas mon cachet ; en conséquence je restais conscient toute la nuit, éliminant l'alcool dans le temps de mon insomnie. Les lendemains de soirée étaient atroces : au manque de sommeil, s'ajoutaient les désagréments d'une gueule de bois mais surtout les pensées morbides dues à la fragilité psychique.

### **Peu de sommeil (août 2012)**

Nous sommes en juillet 2012, ce sont les vacances qui précèdent mon grand accablement. Nous avons pris une petite location dans une résidence proche des sables d'Olonne. Je ne dors que quelques heures le matin et je fais une courte sieste dans la journée. La nuit j'écoute de la musique avec mon iPod et surtout j'écris ; c'est l'un des derniers épisodes de forte inspiration que je connais, il faudra attendre l'année 2017 pour retrouver une telle passion. Afin de ne pas fumer comme un pompier, je décide d'allumer une cigarette toutes les heures. J'ai découvert le groupe Kings of Leon : j'écoute tous leurs albums et parfois les mêmes morceaux en boucle. Karine a eu l'heureuse idée d'apporter avec nous son ordinateur portable ; ainsi je délaisse mon cahier de brouillon et je saisis directement mes textes sur Word. Dans la nuit je goûte une liberté sans égale, je repousse la ligne d'horizon, les phrases viennent à moi sans effort, parmi elles il en est certaines que je ne comprends pas : c'est ainsi quand on écrit de la poésie, la parole nous dépasse ; je ne prendrai qu'un seul exemple, le plus conséquent : aujourd'hui encore je ne comprends pas le texte intitulé « It'll end in tears » qui figure dans le recueil *Interférences*.

### **Introspection (1997)**

Ma vie intérieure a commencé à l'âge de seize ans ; bien-sûr mon mal-être était déjà perceptible avant cela, j'avais des moments de tristesse et d'abattement, je faisais preuve de méchanceté à l'égard de mes parents ; mais c'est en classe de seconde que je commençai à faire chaque soir mon examen de conscience et que je découvris

la culpabilité et le mal. Avec ce paradoxe que plus on est mauvais, malheureux et souillé, plus on s’anoblit dans une certaine tradition qui commence par l’œuvre de Sade, qui passe par les écrits de Georges Bataille et par le récit de la vie de Dark Vador. Durant les vacances d’été qui suivirent l’obtention du bac, je m’appliquai à lire *Le Concept de l’angoisse* et *Le Traité du désespoir* de Kierkegaard. Ma première dépression et ma première rencontre avec un psychiatre n’allaient pas tarder. L’examen de conscience sera alors à l’origine des insomnies.

### **Publications (2016 – 2017)**

Le poète africain Abad Boumsong m’avait demandé d’écrire une étude de son œuvre. J’ai fait le travail avec le plus grand sérieux, en m’étonnant moi-même des résultats troublants que j’obtenais au fil des jours : j’étais parvenu à faire une lecture psychanalytique du recueil. Lorsqu’il en prit connaissance, Abad fut enthousiaste mais le projet s’enlisa, Abad s’enferma dans le silence, mon texte fut relégué dans un carton et tomba dans l’oubli. Je le relus cinq ans plus tard, alors que j’étais malade, et je trouvai dommage de l’abandonner ainsi. L’ouvrage du poète étant publié aux éditions L’Harmattan, c’est là que j’envoyai mon manuscrit à tout hasard. A ma grande surprise il fut retenu pour une publication ; j’en donnai un exemplaire à mon psychanalyste qui qualifia le texte d’ « important » comme il l’avait fait à propos de mon article sur la justice paru dans un ouvrage collectif aux éditions Studyrama. J’avais acquis la conviction qu’il était impossible de faire publier mon œuvre poétique ; j’avais envoyé mon manuscrit un certain nombre de fois et tout ce que j’avais obtenu c’est une lettre des éditions Tarabuste faisant l’éloge de ma poésie mais précisant que

leur carnet prévisionnel était complet pour les deux années à venir. Une année passa et je décidais d'envoyer mon manuscrit chez L'Harmattan. Nouvelle surprise : il ne fut ni accepté ni rejeté, le comité de lecture me demandait de renoncer à la présentation chronologique des poèmes et de composer un véritable recueil doté d'une dramaturgie. Je mis deux mois pour classer tous les textes et pour découper le recueil selon des parties pertinentes. Cette fois, pour ma plus grande joie, le manuscrit fut retenu et quelques mois plus tard je présentai mon livre au Marché de la Poésie, j'étais enfin reconnu et aujourd'hui encore j'ai du mal à y croire.

### **La rue 2 (février 2013)**

Une des journées de la semaine, mais je ne me rappelle plus laquelle, Judith passait la matinée avec sa nounou, prenais le repas de midi avec elle puis, ensemble, elles partaient pour être à 13h30 à la halte garderie. D'après mes résolutions de début d'année, je devais me rendre à la bibliothèque à la fin du cours qui avait lieu de 8h à 10h à Charenton. J'arrivais à la bibliothèque à 10h30 et je pouvais rentrer chez moi en partant à 12h45. Au mois de septembre les choses se déroulaient comme prévues, j'avais la force suffisante pour travailler deux heures de suite sur les œuvres au programme des premières et des terminales ; en sortant je m'achetais un sandwich et je rentrais tranquillement chez moi. Trois mois plus tard mes forces m'abandonnaient chaque jour d'avantage et je ne pouvais pas me concentrer plus d'une heure. Alors, malgré le froid, j'allais dans la rue ; cela commençait par la commande de deux cafés à la terrasse d'un établissement proche de l'Hôtel de Ville, des boissons chaudes accompagnées de cigarettes. J'entrais alors dans une

profonde solitude, scénario orchestré par la maladie qui commençait : je sentais le monde chavirer autour de moi et le désespoir planter ses aiguilles dans mon cerveau. Je quittais la brasserie et marchais jusqu'à la Bastille en passant par Saint-Paul ; arrivé toujours trop tôt, j'allais m'asseoir au bord de l'eau devant le port de l'arsenal où je fumais encore. Mais un jour du mois de mars, alors que j'arrivais près de la Bastille, je connus ma première crise de panique depuis celle qui m'avait conduit à Cochin quinze ans plus tôt. Je téléphonai à mon psychanalyste qui me dit de venir aussitôt. A partir de ce jour mes forces me quittèrent tout à fait et l'hospitalisation se dessina à l'horizon.

### **The Thermals (ART)**

J'ai connu trois hospitalisations successives de trois semaines à la Clinique de Ville d'Avray : la première pour mon effondrement psychique d'avril 2013 et les deux autres pour des crises d'angoisse suraigües. A chaque fois que je rentrais à la maison je rechutais. Après mon dernier séjour j'ai connu d'autres crises mais elles ont pu être traitées en ambulatoire. Lors de mes premières semaines à l'hôpital j'ai accompli une remontée spectaculaire qui ne laissait pas présager la suite. J'écoutais de la musique quatre à cinq heures par jour avec mon iPod ; la joie recouvrée me rendait très réceptif aux morceaux écoutés. C'est là que j'ai découvert The Cribs grâce à des chansons figurant sur des compilations de rock indépendant et à des téléchargements réalisés à l'aveuglette. Plus tard, pendant les périodes de rémission que m'accordait la maladie, j'écoutais mon lecteur mp3 de cette manière et je ne tardais pas à posséder tous les albums de mon groupe préféré. iTunes me proposa un jour un enregistrement



ayant pour titre : *Record Store Day 7''*, comportant un single de The Cribs et un single composé par un groupe inconnu pour moi : The Thermals. Ce titre était très bon et je commandai à la Fnac leur dernier album intitulé : *Desperate Ground* (je me sers d'iTunes de temps en temps mais j'aime toujours acquérir des CD). J'ai ensuite acheté tous leurs albums. La première chose que je faisais lorsque la maladie me laissait un répit était de placer le casque sur mes oreilles et de laisser les sons ruisseler en moi. C'est ainsi que j'ai fait de nombreuses découvertes dans l'univers musical depuis quatre ans ; mais il n'y a là rien de plus enthousiasmant que le groupe de Kathy Foster et Hutch Harris.

### **Souffrance 2 (2017)**

Je rappelle qu'il existe pour moi deux types de souffrance : la crise d'angoisse qui passe dans la journée et les épisodes de souffrance massive qui peuvent durer plusieurs semaines. La crise s'accompagne du délire, qui consiste en des impressions fausses, que le patient sait être fausses, mais auxquelles il ne peut s'empêcher d'adhérer : la sensation d'avoir commis une faute grave, le fait d'être espionné, d'être le centre de l'attention des autres et, en conséquence, de ressentir une honte et une culpabilité extrêmes. La souffrance massive possède de nombreux visages mais l'on peut dénombrer quelques constantes : elle s'accompagne toujours de raisonnements, le patient cherche à expliquer sa situation, à trouver la clé qui lui permettrait de comprendre et donc de mettre fin à sa maladie ou bien, de manière plus ambitieuse, il tente de trouver le sens de la condition humaine. Le plus étonnant est que la conscience saine ne garde aucun souvenir de la souffrance quelle qu'elle soit.

## **La faute (2017)**

Et je me demande aujourd'hui si cette faute abstraite qui apparaît lorsque la maladie est présente et aigüe n'est pas en définitive l'écriture elle-même, cette prose claire et fluide qui rend compte de mes pires tourments et qui s'offre sans détour au regard de l'autre. Puis je tente de me raisonner en me disant qu'une des fonctions de la littérature est d'accueillir, de trouver une place, à l'intolérable. Et que de toutes les façons on ne transmet pas un tel mal par l'intermédiaire d'un écrit, il faut pour le ressentir en être soi-même atteint. Par exemple, j'ai eu beau lire avec soin la *Correspondance* d'Antonin Artaud avec Jacques Rivière, le mal dont il est question m'a toujours été étranger, il s'agit d'un autre type de souffrance.

## **Chronologie**

### **86-87 Seconde : intérêt pour le surréalisme**

**Vêtements marché aux puces**

**Scooters et Happy Days**

**Ecoute des groupes Post-Punk**

**The Smiths : The Queen is Dead**

### **87-88 Première : 15 à l'écrit en français**

**Copie uniquement nourrie**

**Des lectures sauvages**

**Lecture de Marguerite Duras**

**88-89 Echech au bac**

**Mal dans sa peau**

**Lecture de Nathalie Sarraute**

**89-90 Bac S mention bien**

**Bien-être fragile**

**Premier rapport sexuel, scarification**

**Début de la cure avec Roussel**

**90-91 Première année de Deug**

**Septembre à Lakanal**

**Lecture de Hegel**

**Janvier : rencontre avec Mézil**

**Je passe la nuit chez lui sans prévenir**

**Juillet : début de l'Effeuilaison**

**91-92 Seconde année de Deug**

**Septembre : studio à Paris**

**Lecture de Kant**

**Rencontre avec Michael**

**Mars : retour à Noisy, insomnies**

**Juillet : destruction de l'Iliade en poche**

**Dans une crise de rage et de douleur**

**Insomnies et angoisse**

**Demande l'euthanasie à un urgentiste**

**Venu faire une piqûre de calmant**

**92-93 Novembre : abandon de la Licence**

**Début de la grande souffrance**

**Tentatives de suicide**

**Début de la cure avec Ellis**

**Mars : fin de la souffrance**

**93-94 Licence validée**

**Mars : fin de L'Effeuilaison**

**94-95 Maîtrise**

**Lecture de Huysmans**

**95-96 DEA rencontre avec Arnaud**

**Ecriture de scénarios**

**96-97 Fin de la cure avec Ellis, livré à soi-même**

**Début de la thèse**

**97-98 Fin des lectures pour la thèse, cinéphilie**

**Enfermement dans la maison**

**Impossible de la quitter**

**N'a plus aucun projet**

**98-99 Février : rédaction des deux poèmes :**

**La rivière et Le testament**

**Mars : hospitalisation à Cochin**

**Début de la cure avec Matet**

**Santé parfaitement recouvrée**

**99-00 Première année scolaire de sports études**

**Mars : rencontre avec Karine**

**2004 Mariage**

**Quinze années scolaires au sein du sports études**

**2010 Rencontre avec Judith**

**2013 Janvier – mars : livré à la rue**

**Avril : hospitalisations à la CMVA**

**Début de la période de grande souffrance**

**2017 Début de la cure avec le docteur Caillat**

**Mai : publication des poèmes de l'analyse**  
**Sous le titre : Interférences**

**La souffrance passée (1992 – 1993)**

Depuis que ce travail a commencé, je retrouve des souvenirs occultés pendant mes quinze années de bonheur. Ainsi je me rends compte que, de par le passé, j'ai déjà été malade comme je le suis aujourd'hui, et plus précisément en 1992 et 1993, c'est-à-dire vingt ans avant le début de la maladie dans laquelle je suis enlisé. Parmi ces réminiscences il en est deux qui sont mises en relief par la violence qui les caractérise. Il y a tout d'abord cette scène où je suis allongé sur le dos dans ma chambre à Noisy ; la souffrance me débranche de la parole, je suis incapable de communiquer. Soudain une colère ayant pour objet la maladie elle-même me glace comme une douche froide ; je saisi un livre qui est à portée de main et, dans ma rage, je le détruis : déchirant les pages et brisant la reliure. Ma mère s'agenouille et se penche sur moi, je croise son regard mais je me situe encore en deçà de la parole : aucun échange n'est possible. Le second souvenir est celui d'une nuit de grave insomnie due aux affres de l'angoisse toute-puissante. Ma mère appelle SOS médecin et l'homme de l'art ne tarde pas à venir ; il me fait une piqûre de calmant et je lui demande sérieusement, mais avec toute mon ingénuité d'alors, de m'aider à mourir, je souhaite l'euthanasie.

### **Eric Mézil (1991)**

Lorsqu'on a une place dans une classe préparatoire, on s'inscrit aussi en faculté, c'est pour cela que je suis allé poursuivre mes études à Censier après avoir quitté le lycée Lakanal. Il n'y avait plus de place en Lettres modernes alors je suis entré en première année de Lettres et arts. On pouvait ensuite passer d'une filière à l'autre. Les cours avaient lieu le soir, ils s'adressaient donc aussi aux étudiants salariés. En amphi nous écoutions par exemple la grande critique d'art Murielle Gagnebin qui était aussi psychanalyste ; le cours avait pour thème la mort et elle montrait que l'inconscient ne connaît pas la mort. Il y avait plusieurs classes de travaux dirigés proposées par des étudiants qui avaient Mme Gagnebin pour directrice de thèse. Je suivais le TD intitulé « Galeries » et proposé par un thésard de 26 ans nommé Eric Mézil. Comment peut-on définir notre relation ? J'étais en mal de reconnaissance et il apprécia les textes que j'écrivais à 20 ans ; il était mon ami et mon modèle ; je ne me sentais bien que lorsque je percevais son regard sur moi ; il était l'objet de ma passion ; il était le garçon dont j'étais tombé amoureux sans m'en rendre vraiment compte. On comprendra ainsi pourquoi je lui fis peur et pourquoi il ne répondit à mes appels que par un silence de tombeau.

### **La vérité (2017)**

Je me comportais à l'égard de la maladie comme la Turquie vis-à-vis du génocide arménien, je voulais la cacher et que personne autour de moi ne pût en deviner l'existence. Mais à vouloir nier l'évidence, on se fourvoie, on aboutit à une impasse. Car, sur le plan de l'écriture, la vérité force le passage ; et si dans le cas de la poésie il faut

faire un effort pour connaître cette vérité, dans celui de la prose elle s'expose toute nue aux yeux du lecteur. Ce qui est avéré doit être clamé par le texte, ce qui est avéré doit fracturer la censure, étrangler la honte, écraser la culpabilité et envahir les consciences. Il est difficile de montrer aux autres son infamie, mais il semblerait que si cela est fait par le biais de l'écriture, il se produise quelque chose comme une absolution.

### **György Tverdota (1994)**

A l'université, l'enseignement se compose de cours magistraux dans les amphithéâtres et de travaux dirigés durant lesquels des étudiants, seuls ou par groupe de deux, font des exposés consistant souvent en un commentaire de texte extrait d'une des trois ou quatre œuvres au programme. Il y a les TD de littérature générale et les TD de littérature comparée. L'un de ces derniers se proposait de faire l'étude comparée d'ouvrages de littérature hongroise et d'ouvrages français et européens. Ce TD est vite devenu couru, les étudiants voulant faire la connaissance de Monsieur Tverdota qui de surcroît avait la réputation de donner des bonnes notes. D'ordinaire les professeurs intervenaient très peu dans les TD, se bornant à souligner les points importants évoqués dans un exposé, donnant un complément d'information ou procédant à une rapide correction. Mais Monsieur Tverdota, lui, enseignait, il proposait un véritable cours de littérature, laissant aux exposés la partie du temps qui était nécessaire et suffisante. La première œuvre hongroise que nous étudiâmes fut *Néron le poète sanglant* de Dezső Kosztolányi, un roman décadent qui fut comparé au *Portrait de Dorian Gray* de Wilde et à *A rebours* de Huysmans. Le professeur nous disait que les étudiants

hongrois étaient des érudits mais qu'on ne leur apprenait pas à analyser les textes. Nous, les étudiants français, disposions d'un riche arsenal pour procéder à des commentaires de textes : nous suivions tous plusieurs cours de linguistique qui nous familiarisaient avec le structuralisme, nous avions tous lu le numéro 8 de la revue *Communications* intitulé : « L'analyse structurale du récit. » C'est pourquoi Monsieur Tverdota était fasciné par les exposés et qu'il leur accordait de très bonnes notes.

### **L'amour (avril 2000)**

Pour commencer ma nouvelle vie, j'habitais un studio boulevard de Picpus. J'avais un clic-clac pour dormir et regarder la télé, et sur une table basse une chaîne stéréo grâce à laquelle j'écoutais Oui FM le matin en me préparant. Il y avait une douche et un coin cuisine. Je me préparais un bol de corn flakes avec du lait et un café tous les matins ; à midi je déjeunais sur mon lieu de travail et tous les soirs je mangeais des pâtes agrémentées d'une sauce dans un pot en verre dont je possédais plusieurs variétés. Je travaillais à Buc et pour m'y rendre je prenais le métro jusqu'à la gare Montparnasse, le train jusqu'à Versailles Chantier et enfin un bus. J'avais un vrai boulot : je préparais des sportifs à l'épreuve anticipée de français du baccalauréat. Les transports en commun ne me dérangent pas, la difficulté des textes à commenter non plus : j'étais en bonne santé et je ne connaissais pas la fatigue, j'avais un psychanalyste en ville et j'étais suivi par un psychiatre à Cochin pour le traitement. Partant de Buc pour rejoindre Paris, il m'arrivait de rentrer en compagnie d'une jeune fille avec laquelle je parlais ; le



dialogue était agréable, rafraîchissant, et je m'aperçus très vite qu'il n'y avait chez elle aucun artifice, ce qui est une chose rare. Lorsque pour moi il était l'heure de quitter Buc, je restais et attendais la fin de son cours pour pouvoir rentrer avec elle. Au fil des semaines je tombai amoureux et un jour j'osai lui proposer un rendez-vous le week-end. C'était un samedi, j'allai la chercher à la fin d'un cours particulier qui se terminait à 15h. J'arrivai en avance avec un gros bouquet de roses. Elle me remercia pour cette attention qui avait valeur de déclaration puis nous prîmes la direction du 12<sup>e</sup> arrondissement. Elle avait un studio rue Claude Decaen, elle voulait me montrer où elle habitait. Elle mit les roses dans un vase et nous échangeâmes notre premier baiser. C'était officiel : j'avais une petite amie.

### **Ronsard (1992)**

A l'université, certaines UV sont consacrées à un auteur unique et à l'ensemble de son œuvre, comme Hugo ou Montaigne. En seconde année de DEUG Michael et moi nous sommes inscrits à l'UV consacrée à l'œuvre de Ronsard. Nous commençâmes par analyser quelques grandes odes puis le cours s'orienta vers une étude poussée des *Amours* qui dura une grande partie de l'année. Michael travaillait comme un forçat dans cette classe de seiziémistes qui lisaient Ronsard dans la langue de l'époque. Puis vinrent les partiels ; je n'ai pas gardé le souvenir du sujet de l'examen mais j'avais, en rédigeant ma copie, fait la découverte suivante : Ronsard avait le désir d'être lu en tant que corps par la dame à laquelle il écrivait. J'obtins les félicitations du professeur car j'étais le seul à avoir poussé la lecture aussi loin.

### **La peinture classique (1995 - 1996)**

Jusqu'à présent je m'étais surtout intéressé à l'art moderne. Mon ouvrage préféré s'intitulait *L'Aventure de l'art au XXe siècle*, je le lisais depuis le lycée avec la même fascination. J'avais ma carte de visiteur du Centre Pompidou dont je connaissais par cœur la collection permanente ; j'allais à toutes les expositions temporaires et au département vidéo. Je n'avais pas encore été initié à la peinture classique. Cela se fit au cours de mon année de Maîtrise ; mon mémoire devait être un condensé de la thèse que je ferai peut-être plus tard, son titre était : *Aspects de l'esthétique du colossal au tournant des Lumières*. Les thèmes abordés étaient au nombre de quatre : l'architecture révolutionnaire, la découverte de l'Égypte (partie qui serait développée lors de mon DEA), la découverte de la haute montagne, la mélancolie des ruines. J'étudiais les récits de voyages, les toiles et les gravures se rapportant au sujet. On m'avait offert le CD interactif de la visite du Louvre ; je m'amusais avec sérieux ; puis je pris ma carte du musée : je m'intéressais tout d'abord à la peinture du XVIIIe siècle et aux œuvres se rattachant directement à mon sujet. Mais au fil des années j'appréciais l'art des autres siècles et devint un amateur averti parvenant même à apprécier la peinture animalière.

### **Happy days (1987)**

Ce n'est pas un hasard si la série *Happy Days* fut rediffusée pendant notre année de seconde qui vit, parmi les jeunes gens branchés, le retour de la mode des années 50. Certains portaient aux pieds des Creepers ou des Converse avec un jean dont le revers était savamment

travaillé au fer à repasser. On trouvait des Teddy et des coupe-vent provenant des universités américaines au marché aux puces de la porte de Clignancourt, mais aussi des polos et des chemises à la coupe parfaite. Le type dont le style était le plus terrible était Gilles Fleury ; son frère aîné et lui réparaient de vieux scooters, des Vespa et des Lambretta. Gilles profitait de la culture underground de son frère et de ce fait il était toujours au courant de ce qu'il convenait d'écouter, car nous n'écoutions pas la musique des années 50, mais les groupes actuels. C'était l'année où sortirent *The Queen is Dead* des Smiths et l'album éponyme d'Echo and the Bunnymen.

### **Anne-Sylvie Caillat (2017)**

Ce nouveau psychiatre, je l'ai choisi au hasard, le seul critère pris en compte était la proximité du cabinet. Ce devait être un médecin lambda qui se serait borné à me délivrer des ordonnances comme le psychiatre de Cochin. C'est donc sans aucune attente et sans aucune illusion que je me rendis à mon tout premier rendez-vous. Mais je m'aperçus au fil des séances que le docteur Caillat n'était pas un médecin lambda. Elle accordait une grande importance à la parole et menait, à propos de la maladie du patient, une véritable enquête. Au bout de huit mois, elle avait annulé le puissant transfert qui me liait à mes anciens médecins ; puis elle avait mis au jour mon désir de devenir écrivain, et c'est sous l'impulsion de ce désir que je rédige le long texte en prose que voici.

### **Arnaud 2 (1996)**

Véronique était la propriétaire du studio que je louais rue du Gros Caillou. Elle avait bien évidemment les clés de l'appartement et avait eu besoin de venir en mon absence. Elle était pharmacienne et, en découvrant mes boîtes d'anxiolytiques, elle avait dû deviner que celui qui habitait là devait être bien triste. Habitée à aider son prochain même s'il ne lui avait rien demandé, habituée à entrer même par effraction dans la vie des autres, elle décida de me prendre sous son aile et m'invita au cinéma et à des déjeuners chez elle. Elle devint ma confidente et elle fit en sorte de m'adopter afin que je devienne son fils. Elle avait une fille de mon âge et un fils de cinq ans son cadet, qui allait devenir par la suite mon ami Arnaud. Quelques années plus tard, sa fille étant aux Etats-Unis, nous passâmes, Arnaud, Véronique et moi, une partie de l'été dans le studio qu'elle possédait à la Grande-Motte. Arnaud et moi travaillions à l'écriture du scénario d'un court-métrage ; nous profitions de la plage et de la mer ; le soir nous picolions dans des cafés : je marchais au whisky et Arnaud au rosé. Un soir deux voyous s'en prenaient à une jeune fille devant la terrasse à laquelle nous étions attablés ; Arnaud eut la très mauvaise idée d'intervenir alors qu'il était bourré ; les voyous le frappèrent sans retenue et le laissèrent à terre, souffrant. En temps normal il aurait eu sa chance, mais à ce moment là l'alcool l'affaiblissait considérablement. Il était blessé à la lèvre supérieure près du nez ; nous rentrâmes et Véronique le soigna. A ça aussi, elle était habituée.

### **Mon ordinaire (2017)**

Je me couche à 21h ; je me réveille à 2h30 quand je fais une insomnie et je suis si tendu par la suite que je ne

peux pas rattraper mon retard de sommeil, c'est une journée fichue. Je me réveille en général entre 4h30 et 5h30, j'attends que l'horrible angoisse qui m'assaille se dissipe et je vais préparer une cafetière entière ; je bois les grandes tasses de café allongé sur mon lit, le buste rehaussé par l'oreiller et le traversin. C'est le moment où les enjeux de la journée font leur apparition, comme des coordonnées sur un repère orthonormé. Il s'agit ensuite de se laver, ce qui reste difficile (il fut des époques où c'était presque impossible). Je prends un bain très chaud dans lequel je reste un moment après m'être savonné. Le fait de s'habiller n'est heureusement plus une torture, et une fois que je suis prêt, j'attends que Karine et Judith se lèvent, à 6h30. Si je suis malade, je souffre en silence et passe la journée allongé sur mon lit dans la position du gisant. Si je sens que je vais pouvoir travailler, je laisse venir l'inspiration, « j'abandonne mon esprit à tout son libertinage ». Lorsqu'une idée émerge, je me saisi de mon ordinateur pour la développer (il se peut qu'il n'y ait pas d'idée, ou au contraire qu'il en viennent plusieurs). Si je vais bien, je fais une vaisselle et une lessive, je parviens à accomplir des tâches ménagères. Mais ce qui pose vraiment problème est l'incapacité à sortir de chez moi : parfois je descends boire un café puis je remonte. Aller chercher ma fille à l'école est encore presque impossible. Mais la grande expédition de la semaine reste le rendez-vous chez le docteur Caillat : un tel espoir de guérir me porte alors, que j'effectue ce déplacement sans souffrir.

### **Rimbaud (1987 – 1988)**

J'ai seize ou dix-sept ans, c'est la fin de l'été à Domeyrat, ce petit village auvergnat où je passe mes

vacances ; le temps est doux ; après le dîner, en début de soirée, lorsqu'il fait encore jour, je vais dans les collines, empruntant des sentiers et emportant avec moi les *Poésies* de Rimbaud. J'arrive sur un plateau, je m'assois sur une souche et je lis mes poèmes préférés : « Phrases » et « Dévotion », mais surtout « La rivière de cassis », en effet le paysage qui m'entoure, avec son château médiéval et sa rivière, la Senouire, ressemble à celui qui sert de cadre au poème. Je goûte une bienheureuse solitude et un formidable sentiment de liberté : la poésie est mon unique avenir ; je n'ai jamais pensé à un quelconque parcours professionnel.

### **La Normandie (2009)**

Demain, dimanche, c'est mon anniversaire (l'action se déroule avant 2010 car Judith n'est pas encore là). Nous sommes samedi et nous arrivons de Paris pour passer deux jours près de la mer à Trouville. C'est là que Karine venait pour les vacances lorsque ses parents possédaient une maison proche de Bernay. De même, à Paris, elle est restée dans le quartier de son enfance, entre les stations Daumesnil, Michel Bizot et Porte Dorée. Nous nous installons dans la chambre d'hôtel puis nous allons au bord de la mer, progressant lentement parmi les rafales de vent de ce mois de février. Je retrouve les dessins de Savignac, qui font régner une ambiance bon-enfant dans cet endroit. Le soir nous dînons aux Vapeurs, dans la salle du premier étage où nous rencontrons Annie et Cosimo, respectivement directrice et professeur du lycée privé dans lequel travaille Karine. Le lendemain elle m'offre un somptueux cadeau : le coffret *Kill Bill* de Tarantino avec les DVD, les CD audio, et le livre richement illustré. Nous rentrons en début d'après-midi, traversant le marché pour

aller à la gare ; nous y achetons un pot de fromage blanc que nous mangerons dans le train.

### **Cacher des juifs (intemporel)**

Ce 22 juin 1944 vous eûtes peur, habitants de Domeyrat, lorsque la colonne blindée de soldats allemands vint prendre position dans les rues du village. Vous cachiez un prisonnier évadé sans pièce d'identité qui partit prestement dans les bois ; un maquisard de 16 ans replié du Mont Mouchet qui se cacha dans une grange ; un résistant dont le grand-père enterra la mitraillette dans son potager ; une famille juive composée de deux sœurs et d'un frère, avec leur père évadé d'un camp et qui avait perdu la tête. Les soldats fouillèrent les maisons mais leurs recherches furent heureusement infructueuses. Ma mère avait 4 ans et vivait chez sa grand-mère dont la poitrine s'emplit de terreur lorsqu'ils frappèrent à la porte car elle savait que le résistant était dans une chambre de la maison voisine. Renée Martin, 17 ans, connut la frayeur car son père envoya le maquisard dans sa grange et parce que les membres de sa famille aidaient les juifs.

### **Prague (2006)**

Karine et moi passons une semaine à Prague ; nous visitons les sites remarquables mais aussi le quartier juif avec la petite synagogue, l'ancien cimetière et les maisons arborant fièrement l'étoile de David sur leur façade. Les tchèques fabriquent les meilleures bières du monde, j'en bois deux pintes par jour à l'heure de l'apéritif ; elles s'appellent Pilsner Urquell ou Krusovice et sont particulièrement douces, pas une trace d'amertume. Nous

flânons dans les rues et soudain je me trouve devant la vitrine d'un bouquiniste qui expose des trésors. A cette époque je suis encore bibliophile, j'aime les livres publiés du vivant de leur auteur et j'avise une édition de *Totem und Tabu* de Freud datant de 1922 et portant sur la page de titre l'emblème de l'Internationaler Psychoanalytischer Verlag : Œdipe interrogé par le Sphinx. Je l'achète immédiatement, son prix est dérisoire. C'est aussi à Prague que je lis la *Lettre au père* de Franz Kafka qui fut une référence importante lors de mon analyse : je comparais le regard du père de Franz, tourné vers soi-même, et le regard de mon père, tourné vers le vide ; dans les deux cas le regard ne tombe pas sur le fils.

### **Amsterdam (2007)**

Dans la maison qui était la cachette d'Anne Frank, Karine et moi déambulons en silence. L'atmosphère est lourde et nous sommes surpris de constater que dehors la vie continue : des vélos circulent dans tous les sens et les trottoirs sont des lieux étroits où les passants se frôlent. Nous sommes en automne et la fine pellicule dorée dont le pinceau solaire recouvre Amsterdam est splendide. Dans les canaux, l'eau nous montre sur son dos des traces d'or et d'argent qui rappellent la lumière capturée par les peintres flamands. Nous décidons de nous assoir pour écrire des cartes postales ; nous entrons dans un coffee-shop, Karine commande un Coca, moi un café et un joint. Je prends un stylo dans ma sacoche et je commence à rédiger une carte, mais sous l'effet instantané du cannabis mon écriture devient illisible, alors je remets ça à plus tard. Le lendemain avant de rentrer à Paris, je passe chez un disquaire pour acheter l'album *Sun is Shining* de Bob



Marley qui sécrète un son âcre comme l'humus, le mot « humus » ayant la même racine indo-européenne que le mot « homme ».

### **Arnaud Prullière (2011)**

Arnaud ayant fait depuis le collège toute sa scolarité avec le CNED dans un des établissements de sports-études où je travaillais, et ne pouvant ne serait-ce qu'un peu se couler dans le moule qui caractérise l'Education nationale, il accumula les lacunes et ne réussit pas à décrocher son bac. Il arriva tout de même artificiellement en terminale L et je lui donnais le cours de littérature deux heures par semaine. Il entra ensuite dans une école de cinéma et je perdis sa trace. Les deux Arnaud dont il est question dans ce livre ont plusieurs points communs. Ils ont une culture cinématographique et musicale considérable qui n'est reconnue par aucune institution ; ils ne maîtrisent pas l'écrit mais peuvent s'exprimer par des sons d'instruments et des images vidéo. Il suivait donc deux heures de cours de Lettres ; nous discussions pendant la pause de dix minutes, il me parlait des films qu'il voyait et de la musique qu'il écoutait, c'était alors lui le professeur et j'étais un élève intéressé au plus haut point : il me fit découvrir des artistes hors du commun dont je ne citerai que quelques exemples : This Mortal Coil, Dead Can Dance, Larry Clark et Aleister Crowley. De ce dernier j'ai réussi à trouver un recueil de poèmes traduit en français et intitulé *Le Dit de Rodin*.

### **L'été chez Henry (juillet 1991)**

Les parents d'Henry sont absents pendant une semaine et nous sommes tout un groupe d'amis, jeunes

étudiants, à avoir investi la maison. C'est le mois de juillet, nous effectuons tous un stage dans une entreprise, il faut donc se lever le matin et aller au boulot. Le problème étant que nous faisons la fête tous les soirs et que nous buvons comme des trous. Henry a placé trois réveils à différents endroits de sa chambre pour être sûr que la sensation soit insupportable et l'oblige à se lever ; ensuite il réveille tous les autres. Chaque jour nous travaillons avec la gueule de bois, mais notre jeunesse fait que nous pouvons sans trop d'efforts tenir le rythme. Ayant commencé plus tôt, je termine mon stage une semaine avant les autres et j'ai alors, dans la journée, la maison pour moi tout seul. J'écris des poèmes dont beaucoup seront détruits par la suite, ayant été jugés maladroits. Mais dans mon premier recueil figurent quelques textes de cette époque.

### **L'Effeuillaison (1991 – 1994)**

Vers la fin de l'adolescence, j'écrivais des poèmes gauches et naïfs, mais à vingt ans la littérature avait pris possession de mon esprit et je commençais un réel parcours poétique. Les textes apparaissaient toutes les deux semaines et durant ce temps je les travaillais comme un forçat, c'est ainsi que j'appris à écrire ; mon *Petit Robert* était usé tant j'étais obligé de le consulter pour connaître l'usage des mots. Peu à peu, un recueil sortait de l'ombre, je l'intitulai *L'Effeuillaison* en référence au dépouillement subi par l'âme au fil du temps sous l'effet de la poésie. Ce petit livre retrace mon autobiographie existentielle pendant la durée du transfert pour le docteur Ellis (comme *Interférences* est porté par le transfert pour le docteur Matet et *Flaque de plomb* par le transfert pour le docteur Caillat).

### **La Yougoslavie (1988)**

Nous sommes quatre lycéens ayant le projet de parcourir l'Europe en un mois. Nous avons la carte interrail de la SNCF et la carte des auberges de jeunesse. Nos parents nous accompagnent à la gare le jour de notre départ. Après avoir traversé plusieurs pays, nous arrivons en Yougoslavie (la terrible guerre n'a pas encore eu lieu) et nous allons jusqu'à Split afin de prendre le bateau pour l'île de Hvar ; une fois le débarquement effectué nous nous dirigeons vers le pittoresque village de Milna et nous plantons notre tente dans un endroit à l'écart, au bord de la mer. Nous restons quelques jours puis nous retournons à Split pour poursuivre notre périple. Arrivés tard dans cette ville de la côte, nous décidons de dormir dans un charmant petit square fleuri et de prendre le train le lendemain matin. Nous sortons notre sac de couchage et nous nous installons sur les bancs. Au petit matin nous sommes réveillés par des policiers qui nous conduisent au poste ; après avoir examiné nos papiers ils nous demandent de payer une amende. Le prix n'est pas élevé, nous avons en poche l'argent nécessaire ; alors nous sommes libres et nous nous dirigeons vers la gare où partira notre train pour Dubrovnik. Je me souviens que durant les trajets je lis *Le Marin de Gibraltar* de Marguerite Duras.

### **Les matinaux et la liberté (2012)**

Trois ans avant les hospitalisations et le début de la maladie, je rentre à la maison après mes cours pour m'occuper de Judith ; je la fais manger, je change les couches, je l'emmène en promenade avec le porte bébé

puis la poussette, je lui fais prendre son bain, je nettoie ses oreilles et lui applique la petite crème. Tout ceci se déplacera vers l'impossible en 2013. Mais à l'époque, je suis submergé de bonheur et j'ai beaucoup d'énergie : cela explique pourquoi j'aime autant donner des cours et pourquoi les transports en commun ne m'incommodent pas. J'aime par-dessus tout être dehors de très bonne heure, alors que les parisiens sont encore nombreux à dormir. Arrivé à destination, j'aime prendre mon café avec les matinaux, qui sont surtout des ouvriers. Ensuite je rejoins le lieu où j'enseigne avec un puissant sentiment de liberté.

### **La philosophie (1991 – 1992)**

Le peu de temps que je suis resté en classe préparatoire, j'ai eu l'opportunité de suivre un cours de philosophie passionnant portant sur la préface de la *Phénoménologie de l'Esprit* de Hegel. Une fois entré en faculté je poursuivis seul cette étude, me procurant l'ouvrage dans son intégralité. Les cours de la fac ayant lieu en fin d'après-midi, je disposais de la matinée pour faire de la philosophie. L'énergie de la rage et de l'angoisse qui allaient me submerger plus tard était alors disponible et prête à accomplir des efforts surhumains. Je travaillais cinq heures tous les matins pendant toute l'année universitaire et je vins à bout de ce livre. Je fis de même l'année suivante avec la *Critique de la raison pure* de Kant. Quelques mois plus tard, je fus emporté par la maladie et Véronique m'accompagna chez le docteur Ellis. Jamais plus je n'ai disposé d'une telle puissance de travail.

### **Le surréalisme (1986)**

Je suis entré dans le monde de l'art avec les surréalistes et le plus accessible d'entre eux : René Magritte. Pour ce qui est de la littérature, le premier livre que je lus en marge du lycée fut *Capitale de la douleur* de Paul Eluard. Je progressais rapidement, j'admirai bientôt les peintres Yves Tanguy, Max Ernst, André Masson... Je lisais Robert Desnos, Benjamin Perret, Philippe Soupault... Et mon livre préféré était *Nadja* d'André Breton. Plus tard, à l'université, j'ai eu la chance d'étudier *L'Amour fou* pour l'UV intitulée : « Le récit poétique ». J'ai gardé le goût des avant-gardes et l'analyse me poussa encore en ce sens, avant d'abandonner progressivement tout intérêt pour l'esthétique. La dernière des avant-gardes qui m'intéressa fut le lettrisme d'Isidore Isou et surtout son film : *Traité de bave et d'éternité*.

### **L'atelier photo (1990)**

Je sais aujourd'hui que Bernard Dimet était le fondateur du groupe folk Maluzerne ; mes amis et moi l'avons connu lorsqu'il était professeur d'éducation manuelle et technique au lycée Edouard Branly de Nogent sur Marne. Il s'occupait aussi de l'atelier photo. Il nous a enseigné la technique de la prise de vue, le cadrage et l'élimination de ce qu'il appelait les bruits optiques : ces minuscules détails de la réalité qui viennent perturber l'harmonie du cliché. Le week-end nous organisions des excursions dans Paris pour trouver des sujets insolites ; en semaine nous allions au parc Watteau, près du lycée et nous travaillions l'art du portrait. Nous nous rendions ensuite au labo pour le développement. Après être passé par l'agrandisseur, la photo est immergée dans le

révélateur – c’est à ce moment là que l’on se rend compte si le cliché est réussi – puis dans le fixateur. Les photos que l’on peut voir aujourd’hui sur mon blog constituent le travail d’un élève de Bernard Dimet. L’année suivante nous avons notre bac en poche et nous étions à la fac. J’ai alors transformé ma chambre en laboratoire : mon père avait réussi à trouver un agrandisseur de fabrication polonaise, et j’avais installé mes deux bains sur des étagères. C’était une véritable joie de voir les images sortir du néant.

### **Le groupe de rock (1990)**

J’ai pris un an de cours de batterie dans la cave du disquaire *La Farandole* au Perreux. Mon père m’a offert un bel instrument d’occasion et je m’entraîne, le casque du walkman sur les oreilles diffusant mes morceaux préférés. A la fin de l’année scolaire je redouble ma terminale et, l’année suivante, je tombe dans une classe où se trouvent des musiciens qui veulent former un groupe : deux guitaristes et un chanteur. J’accepte de devenir le batteur. Nous répétons dans la cave d’une maison qui se trouve près du stade et des bords de Marne : nous répondons à l’appel puis nous séchons les cours de sport pour rejoindre notre cave dans laquelle j’ai transporté ma batterie et où se trouve tout notre matériel, il y a même un orgue Hammond. Les répétitions officielles ont lieu le samedi après-midi. Si j’ai besoin d’une nouvelle paire de baguettes ou d’une peau pour un fût, mon père m’accompagne chez Paul Beuscher à Bastille dans la matinée. Nous jouons devant la mairie de Nogent lors de la fête de la musique. La formation dure plusieurs années, des membres s’en vont, d’autres arrivent : un guitariste ou un bassiste. Puis c’est le split à cause de la petite amie du

leader qui sort avec un autre musicien : une histoire classique.

### **Les instants hors du monde (2013)**

J'arrive toujours une heure à l'avance à mes rendez-vous ; cela traduit mon sérieux mais aussi un fond d'anxiété ; je prends deux cafés au comptoir et je profite de ces moments étranges où j'éprouve le besoin de me placer hors du cours de la vie normale. C'est justement ces périodes de temps perdu qui vont peu à peu prendre de l'ampleur avec l'arrivée pernicieuse de la maladie. La faible anxiété est devenue pure angoisse. Tout, alentour, a vu sa chair disparaître l'année durant laquelle j'enseignais au centre de formation du Racing Métro : le néant creusait les heures et les minutes. Cela annonçait cette existence vide de toute activité où je vais être calfeutré chez moi. Je vais, au cours des années qui suivent, être constamment placé hors du monde, et ce sont les moments de répit, les moments les plus rares, qui, cette fois, me raccrocheront au vivant.

### **Mes dessins (2014)**

C'est pendant cette période excessivement difficile qui s'étend du printemps 1992 au printemps 1993 que j'ai connu une activité artistique importante : je rédigeais le recueil *L'Effeuillaison* et je me mis à faire des dessins. J'utilisais des feuilles A4, des morceaux de carton et de la gouache. Dans un second temps, je peignis à l'acrylique sur de véritables toiles (j'en réalisai une dizaine). Je représentais toujours une écriture ; les arabesques prenaient place sur des lignes imaginaires et finissaient par

former un texte dans une langue inconnue. Cela ressemblait aussi à de la calligraphie. Certains signes appartenaient à une écriture soignée, d'autres à du brouillon, les deux pouvant d'ailleurs coexister sur le même dessin : en fait l'image était constituée de plusieurs couches d'écriture superposées et de couleur différentes. Puis, jour après jour, la source des dessins s'est tarie et je n'y suis jamais revenu. J'ai montré cet ensemble à mon psychanalyste, qui ne me les a jamais rendus. Je n'y étais pas très attaché et il y a quelque chose qui me plait dans le fait de les savoir en sa possession.

### **Cours de dessin (1989)**

Les cours de dessin ne sont plus obligatoires au lycée mais il existe une épreuve d'arts plastiques en option au baccalauréat. Je n'ai jamais arrêté ces cours qui étaient donnés par l'artiste Alex Burke que nous connaissions à travers son job alimentaire. Parfois nous nous entraînions au dessin pur en réalisant des croquis de personnes qui posaient, mais nous nous lançions plutôt dans des travaux de grande envergure : panneaux pour décorer le hall du lycée, panneaux pour fêter le bicentenaire de la révolution française. C'étaient des planches de bois d'un mètre cinquante sur un mètre cinquante. Nous nous servions de peinture acrylique. Tout d'abord, pour le hall du lycée, je reproduisis le tableau de Magritte intitulé « L'homme au chapeau melon » et représentant le visage d'un homme de face occulté par un oiseau. Ensuite, pour le bicentenaire de la révolution, j'utilisai les techniques du pochoir et du collage. Le sujet de l'épreuve du bac demandait de créer un vase de fleurs à la manière d'un artiste contemporain. Je composai mon vase comme une œuvre de Dubuffet,



avec des lignes blanches, rouges et bleues et j’obtins un 18 sur 20.

### **Genesis P-Orridge (ART)**

La première fois que j’ai entendu parler de Psychic TV, je bavardais avec Gilles Fleury, qui écoutait la musique la plus branchée qui soit. Je n’avais pas à l’époque eut la curiosité d’en savoir plus sur ce groupe au nom bizarre. Nous étions à la fin des années 80 et Internet n’existait pas. Et c’est justement Internet – en particulier le logiciel de peer-to-peer eMule – qui me procura les connaissances que j’ai acquises plus tard sur le leader de Psychic TV nommé Genesis P-Orridge. Il représente pour moi le modèle de l’homme libre. Il fut à l’origine de la musique industrielle avec son premier groupe Throbbing Gristle. Psychic TV fait de la musique industrielle, mais aussi du pop rock, comme sur l’album *Godstar*, composé en hommage au Rolling Stone disparu : Brian Jones. *La Ballade de Genesis et Lady Jay* de Marie Losier est un documentaire qui nous plonge dans le quotidien, dans l’ordinaire, de Genesis et de sa partenaire à New York (Il est indésirable en Angleterre où on le soupçonne d’avoir commis des actes répréhensibles au sein d’une secte qu’il avait fondée). Dans ce film, on le voit amoureux, humble et fragile, et je comprends alors mieux pourquoi je me suis attaché à ce personnage si singulier.

### **La transparence (2017)**

Dans les moments de crise, j’ai l’impression d’être totalement transparent, j’ai la certitude que les personnes présentes voient ce qui se trame en moi : le règne de

l'horreur de l'horreur pour l'éternité, mais aussi et surtout quelque chose qui me rabaisse au rang de déchet sexuel (je m'exprime dans les termes qui sur le moment me paraissent les plus justes, mais tout ceci est encore bien flou). Ce phénomène de la transparence de l'âme peut être illustré par ces vers de Verlaine, dans le poème « Mon rêve familial » : « Car elle me comprend, et mon cœur, transparent / Pour elle seule, hélas ! cesse d'être un problème », il décrit ses relations avec une femme aimante et maternelle. Avec ma mère la situation était semblable, je ne lui mentais jamais, et elle me disait qu'elle devinait mon état d'esprit rien qu'en me regardant.

### **2001 de Kubrick (ART)**

Que représente au juste ce monolythe noir qui nous accompagne du début à la fin du film de Stanley Kubrick ? Sa forme géométrique parfaite rappelle l'usage de la raison, son aspect mystérieux et sa couleur noire s'apparentent à l'inconscient. L'alliance de tout ceci constitue un symbole de l'homme : créature pouvant faire preuve de sagesse, mais qui est hantée par des forces noires formant un fond de violence issu de l'origine opaque de son espèce. Quelle que soit la distance parcourue par les astronautes dans l'espace, ils se trouvent en présence du monolythe. En se lançant dans *l'odyssée de l'espace*, l'être humain pense progresser dans la connaissance de l'univers encore inconnu, mais c'est toujours à l'énigme de sa propre origine qu'il revient. La science est aveugle et poursuit des chimères, seul l'art est un véritable outil de connaissance.

### **Séjour linguistique en Angleterre (1986)**

J'ai passé deux semaines à Huddersfield en 1986. Nous étions quelques adolescents français venus perfectionner notre anglais. Nous prenions des cours de langue le matin puis le reste de la journée était libre. Nous étions logés chez l'habitant ; la famille qui m'accueillit était très sympathique, en particulier le garçon qui avait quelques années de plus que moi. Le lieu stratégique pour les petits français devint la discothèque qui était ouverte l'après-midi pour les plus jeunes. Je ne tardais pas à sortir avec une jolie britannique du nom de Rosemary et à m'apercevoir que les adolescents anglais étaient beaucoup plus dévergondés que nous. Rosemary me présenta à ses amis en leur disant : « A french boy, don't drink, don't smoke, never have sex. ». Je fis aussi la connaissance d'un petit groupe d'homosexuels qui me prirent sous leur aile, me faisant découvrir la ville et m'invitant à leurs fêtes. Lors d'une party un homme entrepris de me draguer mais les membres du petit groupe lui firent comprendre que je n'étais pas intéressé, ils m'accordaient tous un grand respect et m'appréciaient comme j'étais. Certains soirs je regardais la télé avec le garçon de la famille chez qui je logeais, nous regardions une émission consacrée au rock ; c'est ainsi que je découvris The Housemartins, dont j'achetai le premier album dans les jours qui suivirent. L'année suivante j'allai au concert qu'ils donnèrent au Rex Club à Paris. L'album est maintenant sur mon iPod et il m'arrive de l'écouter quelquefois.

### **Vacances à Hossegor (1994)**

Nous nous sommes connus au lycée mais nous sommes restés très proches, nous nous perdrons de vue

plus tard mais pour l'instant nous profitons d'une spacieuse maison à Hossegor, louée par les parents de Stef, qui sont retenus à Paris pour une raison qui m'échappe aujourd'hui. Henry s'occupe des comptes et il ne tarde pas à nous avertir que le budget alcool explose et dépasse à présent le budget bouffe. François a inventé l'« Amiral chef » : on appelle « Colonel » la boisson composée d'une boule de glace au citron dans un verre de vodka, l'« Amiral chef » est une boule de glace au citron dans un grand bol de vodka. Nous picolons tellement qu'il nous arrive de nous réveiller encore bourrés. Nous passons l'après-midi à végéter sur la plage et à manger des beignets. Nous dînons vers 21h après un apéro puis nous écoutons de la musique en sirotant nos boissons et en attendant d'aller en boîte. Un soir les choses dégénèrent, nous allons en discothèque encore plus saouls que d'habitude ; je ne me rends même pas compte que j'ai terminé ma consommation au bar et que les verres que je siffle appartiennent à d'autres clients ; alors notre groupe se fait virer et nous rentrons nous coucher.

### **Pneumopathie (2014)**

Je suis psychologiquement malade depuis un an et demi déjà. Un jour, je me lève avec une vive douleur à la poitrine, du côté gauche ; je vais consulter mon médecin généraliste qui m'envoie faire une radio. De retour chez le médecin, il observe les clichés et je le sens inquiet : « cela peut être beaucoup de choses y compris des choses très graves ; j'appelle un véhicule léger qui vous conduira aux urgences de Saint-Antoine. » Je lui dis que je préfère rentrer chez moi et m'y rendre par mes propres moyens. Lorsque j'arrive aux urgences je suis pris en charge assez

rapidement, on m'allonge sur un brancard et l'on me fait passer des tests et des radios. Le temps s'écoule et je comprends que je vais passer la nuit ici, puisqu'on m'emmène dans un endroit des urgences où se trouve tout un matériel sophistiqué ; je suis ensuite conduit dans un box et je passe une nuit blanche tant les examens se succèdent rapidement : prise de sang, gaz du sang, perfusion... etc. J'espère pouvoir sortir le lendemain matin (je suis toujours angoissé, de plus à cette époque je suis prisonnier d'une dépression qui me fait voir le monde au bord du chaos). Au matin, lorsqu'on me dit qu'il y a un lit pour moi et que je vais rester une semaine, je fonds en larmes, je veux rentrer chez moi mais c'est impossible. Dans ma chambre se trouve un garçon séropositif qui s'est réveillé à l'hôpital après une crise d'épilepsie. Les médecins font des recherches pour expliquer le phénomène. Ce garçon est charmant, son seul défaut est de regarder la télé du matin au soir sans interruption. J'ai une pneumopathie, on me donne des antibiotiques par perfusion et l'on me place sous oxygène. Ma chambre se trouve à côté du local des psychologues qui s'occupent généralement des malades du SIDA. Durant mon séjour, j'ai deux consultations de trois quart d'heure chacune : je fais une description précise du monde et de la vie tels que je les ressens sur le moment : tout s'effondre autour de moi. La semaine passe. Puis je rentre chez moi, soulagé de retrouver mon lit mais anxieux parce que je dois arrêter de fumer.

### **Un nouveau transfert (2017)**

Je cherchais à distinguer quelque chose dans le cabinet du docteur Matet mais il n'y avait rien qui pût me reconforter et la séance se refermait sur une déception. Je

cherchais à entendre quelque chose dans les blancs de la conversation de ma mère mais il n'y avait là rien de salvateur et je raccrochais à contre cœur. Je volais, plein d'espérance, pour me rendre chez le docteur Caillat mais l'étranger finissait toujours par l'emporter sur le familier alors je repartais toujours frustré. Ces trois personnes étaient l'objet d'un puissant transfert remontant à la mise en place de la relation en miroir qui nous unissait ma mère et moi. Les premiers mois pendant lesquels j'allais consulter le docteur Caillat furent consacrés à l'abolition du transfert qui m'arrimait au docteur Matet et de manière concomitante à l'éveil et à la consolidation du transfert pour madame Caillat. C'est ce dernier que je questionne aujourd'hui : qui est-elle ? a-t-elle fait un travail sur soi ? est-il vraiment important que je le sache ou mieux vaut-il que je l'ignore ?

### **Cinéphilie (1997)**

Arnaud me prêtait des cassettes vidéo (beaucoup et souvent), il m'arrivait de visionner trois ou quatre films par jour. J'allais aussi au cinéma, soit à Noisy pour voir des films contemporains, soit à Paris, dans le quartier latin, pour voir des films plus anciens. Je me souviens d'avoir assisté à une rétrospective Jim Jarmusch dans un cinéma d'art et d'essai et d'avoir vu *Les Contrebandiers de Moonfleet* de Fritz Lang au Champollion. Je retournais ainsi dans le quartier où je venais faire des recherches pour ma thèse quelques mois plus tôt, mais ces journées passées dans les bibliothèques me paraissaient très lointaines. Je n'étais déjà plus un étudiant, je n'avais plus aucun statut mais je ne voulais pas envisager le vide de mon avenir, alors je me réfugiais dans un film une fois encore.

### **Journée perdue (2017)**

C'est une journée où l'inspiration ne s'est pas manifestée. L'angoisse régnait en maître, m'écrasant la poitrine et me serrant le cou de toutes ses forces. Il n'y avait alors rien d'autre à faire que d'attendre que ça passe. D'où vient ce mal, pourquoi est-il réapparu après quinze années de rémission, qu'est-ce que cette souillure au centre de l'âme ? Je me sens si seul lorsque j'entre dans une crise, lorsque la souffrance m'envahit et que je n'ai aucun recours. Je rampe lentement jusqu'à la page d'écriture, j'essaie de me concentrer pour que puissent sourdre quelques phrases. Face à mon handicap, j'ai choisi d'écrire, c'est la solution que j'ai trouvée pour pouvoir tenir et continuer à vivre. Grâce au docteur Caillat je suis passé du vers à la prose : composer un poème c'est ouvrir le portail de l'inspiration et le refermer presque aussitôt ; écrire en prose c'est laisser ouvert ce portail pour un durée indéterminée. L'inspiration peut disparaître un temps mais d'après mon expérience elle revient toujours.

### **L'étranger et le familier (2017)**

A présent je ne peux plus du tout sortir de chez moi et l'angoisse m'étreint si je sais que quelqu'un va venir à la maison. Le jeudi, Karine finit ses cours trop tard pour aller chercher Judith à l'école. Et moi je suis terrifié à l'idée de devoir y aller. Alors c'est la maman de Lou qui raccompagne Judith. Mais depuis peu j'ai peur de cette brève entrevue. Aujourd'hui Karine s'est levée à 4h du matin pour se préparer et pour se rendre à l'aéroport : elle va assister à l'enterrement de sa tante Paulette à Toulouse. Elle est accompagnée de son frère, de sa sœur et de sa

mère. Son père Georges, le frère de Paulette, s'est fait opérer du genou et est encore à l'hôpital. Je me suis réveillé à 5h, j'ai préparé mon café et j'ai beurré une tartine pour Judith ; elle est sortie de sa chambre à 6h45 et comme à son habitude a allumé la télé. Elle a bu son chocolat mais n'a pas voulu de la tartine. A 7h30 nous sommes habillés, Judith est restée devant la télé et je suis allé m'allonger sur mon lit pour tenter de faire baisser mon angoisse. Nous avons quitté la maison à 7h50 pour être à l'heure à notre- rendez-vous avec la maman de Lou qui doit accompagner Judith à l'école depuis le Mac Do, restaurant qui se trouve à cent mètres de chez moi. Je n'étais pas très rassuré en y allant et j'étais content de rentrer. Mais l'angoisse ne m'a pas quitté. Alors, dans l'après-midi, j'ai essayé d'entrer dans l'écriture, j'ai tâtonné pour trouver le biais qui pouvait m'y donner accès : je ne me suis plus appuyé sur un souvenir, j'ai narré ma journée, j'ai saisi l'immédiat.

### **Ecrire contre l'angoisse (2017)**

Le décès de Paulette m'a conduit à envisager la mort de mes parents, c'est une peur récurrente pour moi ; de même, lorsque Karine est malade, j'envisage sa disparition alors que je suis incapable de m'occuper seul de Judith. Je suis fragile à l'excès et tous les psychiatres tombent d'accord pour dire que c'est l'écriture qui pour moi est la solution. Alors, malgré mes doutes, je décide de leur faire confiance mais il est très difficile de trouver la forme d'écrit qui est susceptible de combattre l'angoisse. J'ai déjà dit que la prose était plus efficace que le vers. Et parmi les formes de prose vers laquelle s'orienter ? Il faut



que ce soit un récit, ensuite il faut que ce soit autobiographique, enfin il faut que les faits aient parfois quelque chose d'intolérable. C'est une façon d'écrire qui très proche de celle de Christine Angot.

### **Traitement de texte (2017)**

Me servant d'un traitement de texte, je m'aperçois que mon curseur frôle souvent des fonctions indésirables ; parfois je le perds tout à fait et le retrouve un peu plus haut dans le texte avec le mot que je suis en train de taper et qui donc n'est plus du tout à sa place. Or j'ai la phobie des fautes et des coquilles et tout ceci me jette dans l'inconfort et l'inquiétude. J'enregistre régulièrement mon document et je fais une sauvegarde sur un disque dur externe. Mais vient un jour le moment de la relecture et malgré ma vigilance et mon travail de forçat, je laisse des erreurs subsister. C'est la partie la plus ingrate de mon activité, je relis jusqu'à ce que je ressente du dégoût et j'abandonne alors le texte à son destin qui est la publication chez mon éditeur.

### **Elle écrit (2017)**

Judith sait que son papa est écrivain, c'est noté sur la fiche de renseignements qu'elle a remplie au début de cette année de CE1. Parmi ses cahiers on trouve celui de maths, celui de français et bien d'autres encore comme ce surprenant « cahier d'écrivain » où se trouvent des embryons de rédaction et aussi, depuis peu, un autoportrait, avec les caractéristiques physiques et les qualités morales. Mais ce n'est pas tout : elle se sert de mon ordinateur ; elle possède un document Word sur

lequel elle écrit des textes originaux. Certains ont pour héros des animaux et s'apparentent à des fables, d'autres parlent des événements marquants d'un passé récent. Cela me fait le plus grand plaisir quand je la vois marcher dans mes traces, je me rends compte que je ne suis pas un père si médiocre.

### **Judith (2017)**

Il y a deux ans Judith faisait de la danse classique mais elle n'a pas voulu continuer l'année suivante ; elle a alors eut le désir de pratiquer le tennis, mais ce fut un fiasco et elle a abandonné. En septembre nous l'avons inscrite au Talmud Torah car elle se posait des questions sur Dieu, mais étant la plus jeune et n'ayant pas de copine pour jouer le rôle du pilier dont elle a besoin, elle a laissé tomber cette activité. Par contre les cours de comédie musicale qu'elle suit en compagnie de Lou se déroulent très bien. Elle a besoin d'être accompagnée par des personnes familières, par exemple cet été elle est partie en colonie avec ses amies les triplées et tout s'est parfaitement bien passé. Elle se laisse emporter par des faits qui deviennent de véritables obsessions : elle a regardé en boucle et en replay un téléfilm où l'héroïne de 17 ans apprenait qu'elle était adoptée et se mettait à la recherche de sa mère biologique. En ce moment elle regarde en boucle une vidéo sur Youtube qui est consacrée aux dents, à leur entretien et à la mise en place d'un appareil dentaire car elle a un rendez-vous chez l'orthodontiste et un autre chez le dentiste. Elle aimerait porter un appareil parce que sa grande cousine Chloé en avait un avec des bagues.

### **Les malheurs de Judith (2016)**

C'est l'hiver, Judith est dans son bain et pour le réchauffer encore j'apporte la bouilloire dans la salle de bain. Je verse l'eau dans la baignoire mais Judith glisse et place son pied sous le jet d'eau qui la brûle entre le premier et le second degré. Elle souffre beaucoup alors Karine l'emmène aux urgences de Trousseau. On perce la cloque et on lui fait un beau pansement qu'une infirmière se chargera de refaire par la suite tous les jours. Une autre fois Judith se casse le petit orteil en descendant une structure gonflable de la Foire du Trône. Elle souffre à nouveau. Nous sommes de retour aux urgences de Trousseau : Judith devra porter une botte de marche pendant deux semaines. J'ai relaté ces deux événements car c'est alors que j'ai pu lire la douleur dans les yeux d'un enfant.

### **Clinophilie (2017)**

J'ai bien peur d'être prisonnier de mon lit, tout ce qui m'en fait sortir est vécu comme une corvée. Je suis incapable de me rendre dans le salon et de regarder un peu la télé avec ma fille ; de plus, j'ai le plus grand mal à venir manger à table. Ma femme me demande de vider et de remplir le lave-vaisselle et je m'en sens incapable ; pourtant à un moment donné une fenêtre va s'ouvrir et je pourrai accomplir ma mission. Mais après je retournerai à mon immobilité et il sera à nouveau difficile de m'en déloger. Je ne ressens pas de fatigue comme c'était le cas lors de mes hospitalisations ; c'est plutôt une lassitude, de la mauvaise volonté, une perte d'intérêt pour la réalité et pour la vie. Je me demande : à quoi bon ? C'est quand j'ai des obligations réelles que l'angoisse se manifeste, par

exemple hier soir je devais m'occuper de ma fille, ma femme étant retenue pour des raisons professionnelles : la faire manger, surveiller le bain et regarder la télé, c'est-à-dire supporter une toute petite responsabilité. Néanmoins elle m'a plongé dans les affres de l'angoisse tout l'après-midi. Au contraire lorsque je n'ai rien de prévu dans la journée, aucune espèce de responsabilité, l'anxiété disparaît mais je suis accablé par cette lassitude dont j'ai parlé et qui n'est sans doute qu'une des formes que la maladie emprunte pour venir à l'être.

### **Je veux être un artiste (2017)**

Mes parents, mes beaux-parents, ma femme, ses couples d'amis, l'ensemble de mes proches se coulent dans le moule standard proposé par la société et son idéologie qui brille dans les médias et la publicité. Ils ont un emploi rémunéré qui les occupe toute la semaine du matin au soir, ils ont fondé une famille et élèvent leurs enfants de manière à ce qu'ils reproduisent le mode de fonctionnement de leurs parents. Ils sont conformistes à souhait. Je ne ressens que honte et culpabilité lorsque je suis en leur présence. Moi, j'aimerais pouvoir vivre libre comme le firent Claude Pélieu et Genesis P-Orridge ; je voudrais savourer ma vie d'écrivain, ne pas trembler quand l'inspiration est absente, accepter de perdre une ou deux journées, accepter d'être oisif. Et avoir bonne conscience en présence de ces bourgeois que je ne peux pas toujours éviter. Le film *Chelsea Girls* nous montre ces marginaux qui se drapaient d'une liberté sans limite au contact du violent volcan créatif qu'était Andy Warhol. Je les envie, je les ai toujours enviés, et il me semble parfois n'être pas né à la bonne époque.

### **Les dimanches (1986)**

Le désœuvrement des dimanches m'a toujours plongé dans la tristesse. Quand j'étais un petit garçon c'était le jour de la sortie en famille, nous allions au musée du Louvre, à l'Hôtel des Invalides, au bois de Vincennes... Ce jour avait le goût de quelque chose qui touche à son terme, un goût de départ et d'adieu, de fin irrémédiable, de funérailles. « Mélancolie » est un très joli mot, il conduit à imaginer un sentiment plein de noblesse, une posture pleine d'élégance ; mais en fait la mélancolie suppose le règne du néant, qui est une réalité douloureuse et dégoûtante ; le vide au dehors et la souillure au-dedans, voilà la manière dont elle se manifeste. A l'adolescence je restais dans ma chambre pour lire et feuilleter mon livre : *L'Aventure de l'art au XXe siècle*. Je commençais à m'isoler, ayant le plus grand mal à assister au repas de midi : en effet le mal était le plus virulent au début de l'après-midi et plus nous nous dirigeons vers le soir plus il desserrait son étreinte.

### **Le néant (2017)**

Le néant nous pétrifie, il dépose un poids considérable sur notre poitrine ; c'est une espèce de silence que tous les sens peuvent percevoir, c'est la cruelle absence de transcendance qui vide le ciel et qui annule la joie que procure d'ordinaire une journée ensoleillée. Le soleil apparaît comme un sourire ironique et blessant, la grisaille et la pluie apportent avec elles un spleen classique. Tout ceci montre le drame qui est le propre de celui qui a une sensibilité exacerbée. Ces moments rendent caducs les bienfaits de la compagnie d'autrui, nous

sommes plutôt portés à rechercher la solitude. La perception du néant et de ce qu'il entraîne dans son sillage nous a été dévoilée au début de nos déboires psychiatriques, à l'âge de vingt ans. Dans sa forme la plus aigüe, le néant vide totalement le monde et nous donne l'impression d'être le dernier homme sur la Terre.

### **Le refuge dans l'écriture (2017)**

Moi qui craignais que l'inspiration disparaisse, me voilà à trouver un refuge dans l'écriture pour occulter la réalité qui m'entoure et qui m'angoisse. Aujourd'hui je me suis d'abord réfugié dans le sommeil, mais à mon réveil j'étais trop anxieux pour envisager d'affronter la journée. Alors j'ai pris mon ordinateur et j'ai écrit ce que je ressentais. La page d'écriture qui s'offre à moi a souvent – depuis peu – un pouvoir calmant. Lorsque je ne travaille pas je suis à la merci de tout ce que mon esprit est capable d'enfanter en termes de torture. Je ne trouve plus aucun intérêt à la vie quotidienne, la seule chose qui me fait sortir de mon existence de momie est mon rendez-vous hebdomadaire avec le médecin ; je place beaucoup d'espoir en elle mais j'ai peur d'être à nouveau éconduit.

### **Nous ne sommes pas au monde (2017)**

Il existe plusieurs moyens de mettre le monde entre parenthèses : l'écriture bien sûr, mais aussi la lecture, la musique, le cinéma... Je me rends compte que jusqu'ici j'ai passé mon temps à fuir la réalité. Si j'allais mieux je prenais un livre ou mon iPod. De même j'ai pu voir des touristes filmer les monuments de l'ancienne Egypte avec une caméra qui les séparait du réel : jamais ils ne

regardaient les constructions à l'œil nu. Tous les êtres paraissent plus ou moins enfermés dans leur coquille. Alors comment faire pour être présent au monde, comment trouver la force ou la joie qui permettent d'entrer dans le réel ? Pour le moment le réel m'effraie trop, je ne peux pas l'affronter, l'angoisse se dresse si je sors de chez moi ou si quelqu'un d'étranger passe ma porte.

### **L'écriture ordinaire (2014)**

Le docteur Matet me voyant dépérir, dans les dernières années, m'avait demandé d'écrire « quelque chose sur ce qui vous arrive » et pour cela de m'orienter vers ce qu'il appelait « l'écriture ordinaire ». Il pensait que seul le fait d'écrire pouvait m'aider à surmonter l'angoisse ou plutôt à la tenir à distance, le texte jouant le rôle d'écran. Je pris alors un bloc que j'emmenais partout avec moi et j'écrivis tout ce que je faisais et toutes les pensées qui me venaient : j'obtins un brouillon sans queue ni tête, et j'arrêtai au bout d'une semaine une pratique qui ne servait à rien et qui n'apportait rien de valable sur le plan de l'art. Cet amas informe finit à la poubelle, l'écriture ordinaire ne produisant pour moi que des déchets. Il aurait fallu que le texte obtenu ait une certaine valeur, si minime soit elle, afin que cela nous engage à le conserver.

### **Vacances gâchées (juillet 2017)**

Comme l'année précédente, une crise survint à l'arrivée en gare des Sables d'Olonne et s'amplifia dans le taxi ; elle atteint son sommet quand, arrivés à destination, nous nous mîmes en quête de notre appartement dans le dédale des villages de vacances. La crise s'apaisa lorsque

nous fûmes à l'intérieur et que je pus m'allonger, jusqu'ici aucune surprise. Mais le lendemain soir, dans la salle du restaurant, une crise terrible se déclara qui dura trois jours : ce fut un déferlement de souffrances indescriptibles, je dormais mal et ne pouvais rien avaler. Je réussis à survivre les jours suivants mais une angoisse de moyenne ampleur ne me quittait pas. Je passai la plupart du temps dans notre appartement et je finis par rester enfermé jusqu'à la fin du séjour. Le voyage du retour fut douloureux et je ne recouvrai mon bien-être qu'une fois arrivé chez moi à Paris.

### **La loi martiale (2017)**

Tous les lundis matin l'angoisse qui me frappe a quelque chose de plus brutal que les autres jours, il en est de même à chaque rentrée des classes pour les différents congés qui rythment l'année scolaire. C'est le moment de se remettre au travail, or le fait de composer de la poésie me laissait la plupart du temps désœuvré et la culpabilité venait m'étrangler. J'étais alors tendu à l'extrême et je subissais les remontrances d'un personnage énigmatique autant que sévère, qui faisait respecter la loi martiale, foncièrement liberticide. Impossible de se reposer, impossible de se relâcher et de se laisser aller dans la douceur de vivre. Il fallait, pour avoir bonne conscience, se lancer dans un labeur susceptible de justifier la vie de reclus qui était la mienne. On me fit remarquer que j'avais un travail en tant qu'écrivain, mais, comme je l'ai déclaré, la composition des textes poétiques ne nécessitait pas une attention constante. Alors, sans trop savoir dans quelle expérience je m'aventurais, je commençai à écrire en prose, ce qui réclama une tâche quotidienne. Le seul



inconvenient de cette nouvelle manière de faire est la crainte que l'inspiration se tarisse.

### **L'inspiration (2017)**

Aujourd'hui je suis comme d'habitude allongé sur mon lit, ou plutôt – et c'est là le problème – figé sur mon lit afin de me rendre réceptif à l'inspiration. Voilà une nouvelle manière de perdre sa liberté : je me place en situation d'attente or celle-ci est indéfinie. Je n'ai pas encore appris à vivre avec l'écriture, je suis crispé parce que j'ai peur de la perdre et par là je deviens son esclave. Je ne vis que pour l'écriture, je ne m'anime que lorsque je tape sur le clavier de mon ordinateur ; cette activité contribue à mon enfermement alors que je devrais apprendre à sortir de la maison. Je suis inquiet : on me conseille d'écrire et quand j'en fais l'expérience je me rends compte que je dépends totalement de ce phénomène. Il faudrait que je me convainque que l'inspiration est portable, que je peux l'emporter partout avec moi et que la perdre quelques heures, ce n'est pas la perdre définitivement. J'ai laissé passer un peu de temps et je reviens sur les propos que je tenais tout à l'heure, il me semble que j'ai pris la conséquence pour la cause : c'est parce que je suis rendu immobile par la maladie que la seule activité qui soit à ma portée est l'écriture. Je suis fixé sur le lit et la plupart du temps j'ai les yeux clos, cela fait plusieurs années que les choses sont ainsi, mais avant je n'écrivais pas comme c'est le cas à présent.

### **John Carpenter (ART)**

Mon réalisateur préféré est John Carpenter. Il a un style reconnaissable entre tous. Chez lui les choses sont à

la fois simplifiées et rendues plus complexes. Comment pourrais-je faire comprendre ce paradoxe ? La simplicité c'est l'unité de l'œuvre : la lumière est tout au long du film travaillée de la même façon, et comme les couleurs ont toujours le même ton, on a l'impression d'une grande fluidité. Ensuite, chaque image est fabriquée comme une case de bande dessinée, ce qui laisse supposer une certaine complexité dans la manière de les concevoir : tous les détails comptent. Ce cinéaste a aussi la caractéristique de composer lui-même la musique de ses films. Il se sert de synthétiseurs et il a le don de trouver les sons qui correspondent à chaque scène. Et cette musique peut aussi s'écouter par plaisir, c'est le cas par exemple du générique de *New York 1997*.

### **Se laver (2016)**

Le fait de devoir se laver le matin a toujours été problématique depuis que je suis malade. Une fois plongé dans l'eau chaude du bain, j'éprouve du plaisir et je me savonne sans grande difficulté. Ce que je veux dénoncer ici c'est la souffrance qui précède l'action et qui la fait apparaître comme impossible. Le réveil se fait dans l'horreur et celle-ci se dilue quelque peu dans l'heure qui suit ; alors la prochaine étape de ce nouveau jour est la toilette, mais une barrière de souffrance se dresse devant moi et sabote mon entrée dans le monde : j'anticipe l'acte que j'ai à accomplir et ces images qui envahissent l'esprit me montrent une réalité grimaçante et terrible. Il en sera de même pour tous les événements qui vont me confronter au réel que je m'évertue à éviter, à contourner.

### **Se retrancher du réel (2017)**

Le réel est là, près de moi, il m'entoure, il me cerne et ma personne tout entière voudrait l'éviter. Dans ce cas, il n'y a rien d'autre à faire que de rester allongé sur le lit en fermant les yeux et d'attendre que la journée passe. En ce moment je suis plus triste qu'angoissé, et je me demande si je ne suis pas entré dans un nouvel épisode dépressif. Je n'ai d'appétit pour rien, la vie me semble insipide, je ne lis plus, je n'écoute plus de musique. La seule chose qui m'intéresse encore, c'est l'entretien hebdomadaire avec madame Caillat. Je suis incapable de me rendre à son cabinet par mes propres moyens : je commande toujours un taxi. Une fois dans la salle d'attente je suis rassuré, puis elle vient me chercher et je m'installe devant le bureau. J'espère à chaque fois que je vais être sauvé et quand elle met fin à la séance, je suis déçu, cela a un goût d'inachevé. Pourtant dans l'immédiat, cette entrevue me fait suffisamment de bien pour me permettre de rentrer en bus et à pied.

### **Sous l'angoisse la mélancolie (2017)**

L'inertie qui est la mienne traduit un cruel manque d'intérêt pour la vie qui est le propre de la dépression. Si les actes simples du quotidien comme se laver, s'habiller, lancer un lessive ou une vaisselle sont si repoussants, c'est que la mélancolie les fait apparaître ainsi ; mais s'ils sont si douloureux à accomplir c'est que l'angoisse ne supporte ni le désordre ni le laisser-aller et que ces actes doivent être accomplis coûte que coûte. On assiste donc ici à une série de bras de fer entre l'angoisse et la mélancolie, entre un sévère système de lois et la déliquescence. L'anxiété suppose tout un lot de contraintes qui tendent vers la

perfection ; le désespoir et la tristesse, au contraire, se caractérisent par la mauvaise volonté, la négligence, la malpropreté et la paresse.

### **Antony (2011)**

A Antony, il existe un lieu idéal pour exercer son métier de professeur, c'est une petite entreprise familiale qui propose des cours par petits groupes, des stages de révisions, des simulations d'oraux... etc. J'y travaillais deux fois par an. Pour les vacances de Pâques j'organisais un stage qui portait sur l'écrit de l'épreuve anticipée de français : cinq séances pour apprendre à rédiger un commentaire composé (extraction des procédés littéraires, plan détaillé et rédaction des remarques composant les parties et les sous parties : procédé – citation – analyse). J'y retournais au mois de juin pour faire passer aux élèves de première des oraux blancs de français, toujours pour le baccalauréat. C'était l'occasion de travailler sur des textes parfois inconnus ou peu connus et il m'arrivait donc de repartir, comme l'élève interrogé, avec des connaissances supplémentaires.

### **Sortie à la Fnac (2013)**

J'ai sympathisé avec Céline ; elle n'habite pas loin de la clinique, à Viroflay. Elle doit passer chez elle pour faire un peu de rangement et prendre quelques affaires. J'ai maintenant le droit de sortir, on m'encourage même à le faire ; alors j'accompagne Céline. Lorsque nous sommes dans son appartement, elle m'offre un café et nous fumons une cigarette sur le balcon. Elle est mariée et a une petite fille de cinq ans. Elle vaque à ses occupations

quand je bois mon second café. Je ne remarque rien d'anormal sauf le fait qu'elle semble parfois dans la lune et que la raison de son hospitalisation m'échappe. Le lendemain, je décide de faire ma sortie à la Fnac des Halles ; Céline veut m'accompagner et je ne peux refuser. Nous partons de la clinique en début d'après-midi, nous prenons le train jusqu'à la Défense puis le RER jusqu'à Châtelet Les Halles. Céline me montre qu'elle a 20 euros en poche. Je suis venu pour voir les tee-shirts, je fouille dans de grands bacs où sont les soldes et je trouve des merveilles : un tee-shirt Sonic Youth et un tee-shirt Blondie. Pendant ce temps Céline prend des objets sur les étagères : des goodies, elle en a bientôt plein les bras et pour une somme proche de 200 euros comme lui annoncera la caissière. Ne pouvant régler ses achats elle les abandonne à la caisse et nous nous dirigeons vers la sortie. Je suis très mal à l'aise, je constate qu'il y a un grave problème mais ma compréhension du phénomène reste très limitée. De retour dans ma chambre je goûte le plaisir d'être seul. Je range mes tee-shirts avec mes autres vêtements et je descends fumer une cigarette. Quelques jours plus tard, je comprends que Céline a la conviction d'avoir réalisé son achat à la Fnac et qu'elle m'a confié la marchandise. Elle me réclame ce qu'elle considère comme son dû. Je suis obligé de me mettre en colère pour qu'elle me laisse en paix. Ensuite je l'évite lorsque je descends sur la terrasse et je suis enfin tranquille.

### **Visite au jardin (2013)**

J'attends Karine et Judith dans le jardin de cette magnifique villa qu'est la clinique. C'est un grand rectangle de pelouse bordé de petits rosiers et d'un chemin

de terre : une patiente fait son jogging tous les matins en en faisant plusieurs fois le tour. Il y a une table et des chaises dans un endroit ombragé et aussi un banc non loin de là. Quand Judith arrive elle crie : « papa » et nous courons l'un vers l'autre jusqu'à l'étreinte comme dans les films. Elle à trois ans et elle a trouvé la solution pour être un moment seule avec moi. Elle me conduit à un endroit un peu à l'écart où elle joue avec des cailloux et je la rassure en lui disant que je vais rentrer bientôt à la maison car à chaque fois que je lui parle au téléphone elle demande : « tu vas revenir ? ». J'essaie aussi de lui expliquer pourquoi je suis hospitalisé, je dis que j'ai mal dans ma tête et que je travaille avec les médecins pour aller mieux, pour avoir moins mal. Karine prépare le goûter et Judith et moi nous nous allongeons sur le gazon, elle pose sa tête sur mon ventre. Mais bientôt il faut jouer : nous nous lançons un ballon de baudruche qui au bout d'un quart d'heure tombe sur un rosier et éclate. Elle prend alors son goûter ; Karine et moi en profitons pour avoir notre discussion, pour faire le point sur la situation. Vers quatre heures elles repartent et c'est à mon tour de prendre le goûter dans le grand salon. Je suis heureux de les avoir vues.

### **Vernissage (novembre 2010)**

Le jour où nous faisons la connaissance de Judith à la Fondation Mélingue est aussi le jour du vernissage de l'exposition commune que nous avons préparée Michael et moi. Nous sommes au cœur de l'hiver, Paris est sous la neige. Karine et moi patientons dans une petite salle et tout à coup Judith apparaît dans les bras de sa nounou Jocelyne. La première chose que je dis est : « elle est toute petite ». Je ne savais pas à quoi ressemblait un bébé de

cinq mois. Comme, dans un premier temps, sa mère biologique l'avait reconnue avant de se rétracter, la procédure d'adoption a duré deux mois supplémentaires. Judith nous attendait et commençait à être lasse et inquiète, c'est pourquoi elle a eu des rendez-vous chez le psychologue qui lui a fait comprendre que papa et maman allaient bientôt arriver. Pour l'occasion elle est bien habillée, élégante, préparée pour être présentée à papa et maman, tout ceci est extraordinaire et mon souvenir baigne encore dans une lumière irréaliste. Ensuite nous nous rendons directement au vernissage. Michael expose ses œuvres récentes. Mes textes sont imprimés sur des panneaux rigides blancs, ce sont de courts poèmes composés pour l'occasion. L'un d'eux est placé sur la vitre de la galerie grâce à des lettres adhésives. Une jeune femme grecque vient me voir et me dit : « vous ne pouvez pas écrire comme vous le faites sans avoir fait une psychanalyse » ; je lui réponds que c'est le cas, que je suis en analyse depuis douze ans. Elle me demande avec qui et nous découvrons que le docteur Matet est une connaissance commune. Le lendemain est pour nous le second jour à la Fondation Mélingue, la visite dure plus longtemps, nous pouvons donner le bain à Judith ; le troisième jour elle prend un repas avec nous : un biberon et une compote ; le quatrième jour l'enfant vient faire la sieste à la maison puis nous la raccompagnons à la fondation ; le cinquième jour elle passe la nuit à la maison et reste définitivement. Nous sommes rivés au babyphone, attentifs au moindre son et transportés de bonheur.

### **Yves Bonnefoy (1991 – 1992)**

Yves Bonnefoy occupe la chaire d'*Etude comparée de la fonction poétique* au Collège de France. Je me rends

à son cours hebdomadaire deux années de suite au début des années quatre-vingt-dix. La première année est consacrée à l'œuvre de Baudelaire et la seconde à celle de Mallarmé. Je prends beaucoup de notes pour coller au plus près de la parole de l'orateur, puis je les mets au propre une fois rentré à la maison afin d'obtenir un texte lisible et fluide ; je retravaille les textes des auteurs qui ont été commentés durant le cours. Bonnefoy nous offre de formidables outils pour lire les deux poètes : avec mes notes mises au propre je parviens à déchiffrer « Hérodiade » et « L'Après-midi d'un faune ». La seconde heure de ce cours est consacrée au *Séminaire vers et prose*. Des invités venus d'universités prestigieuses de France et du monde interviennent alors. Par exemple un professeur met en regard le poème « Tournesol » et le texte en prose dans lequel Breton se livre à son exégèse : « La Nuit du Tournesol » dans *L'Amour fou*. Plus tard je lirai avec passion les *Poèmes* d'Yves Bonnefoy, ce livre m'accompagnera pendant des années : celui qui fut mon maître deviendra mon auteur préféré.

### **Hospitalisation à Cochin (1999)**

Nous arrivons aux urgences de Cochin, ma mère et moi. Après quelques heures d'attente je suis reçu dans un bureau par un interne qui prend mes propos très au sérieux, il dira plus tard à ma mère que ces crises sont si douloureuses qu'il peut y avoir des cas de déféstration. Il y a un lit pour moi au pavillon de psychiatrie, je vais rester dix jours, c'est la durée moyenne d'une hospitalisation ici. On me conduit à ma chambre, je m'assois dans la pièce et je pleure longtemps ; une infirmière vient me soumettre un questionnaire, je lui réponds en sanglotant. Je suis seul dans cette chambre de



trois lits pour ma première nuit ; juste avant de m'endormir je subis une violente réplique, il y en aura d'autres au cours du séjour mais de moindre amplitude. Quelques jours plus tard nous sommes trois dans la chambre : Frédéric qui a fait une tentative de suicide, et Pierre qui sombre dans une profonde dépression. Pierre nous montre l'énorme valise qu'il a apportée et nous dit qu'en partant de chez lui il avait en tête de venir finir ses jours à l'hôpital. Je vais très vite beaucoup mieux ; à la fin du séjour on m'attribue un psychiatre qui me délivrera mes ordonnances à la consultation qui se trouve au premier étage du pavillon ; de plus on me met en contact avec l'Ecole de la Cause Freudienne pour rencontrer un psychanalyste. J'ai très vite un rendez-vous avec la commission d'accueil de l'ECF. Et je rencontre un analyste dans la foulée. J'ai deux séances par semaine. Tout va très vite : nous sommes en février et pour les vacances de Pâques j'ai un emploi, je suis professeur de français pour un organisme de cours particulier à domicile. A la rentrée de septembre j'intègre le projet de sports et études que met en place mon organisme auprès de jeunes joueurs de tennis que nous devons conduire jusqu'au bac et je rencontre Karine qui est le professeur de biologie.

### **Lakanal (1990)**

Mes parents louent pour moi un studio à Sceaux, non loin du lycée Lakanal. Mon séjour va durer en tout un mois. Je suis fasciné par la manière dont enseignent les professeurs de français et de philosophie. Je resterai assez longtemps pour rendre une copie dans chacune de ces deux matières. Puis je craque : une remarque de la prof d'histoire provoque une crise d'angoisse, la toute première crise. Je rentre au studio en catastrophe, j'appelle mes

parents mais ils ne sont pas là, alors je recompose le numéro des dizaines de fois et ils décrochent enfin. Je leur demande de venir me chercher, je veux retourner à la maison car tout ce qui m'entoure, et en particulier le lycée, est devenu puissamment anxiogène. De retour chez moi, je fais ma toute première dépression qui durera un mois, le temps que je m'habitue à la fac. Un élève de seconde année me contacte les jours suivant la crise et me donne un rendez-vous aux Halles ; il veut que je revienne, j'ai obtenu les meilleures notes aux deux devoirs que j'ai rendus et le professeur de philo a déclaré : « nous avons perdu notre meilleur élément ». Je décline son offre car je suis réellement tombé malade. Mais bientôt je vais m'épanouir à l'université, qui deviendra comme ma seconde maison.

### **Studio dans le 15<sup>e</sup> (1992)**

Au début de ma seconde année de DEUG, je suis dans l'obligation de quitter ma mère, c'est pourquoi je pars habiter un studio dans le 15<sup>e</sup>. Ce n'est pas une bonne idée car ma dépendance à ma mère est uniquement symbolique. Dans ce studio je m'inflige une ascèse qui au bout de quelques mois va s'avérer insupportable (je retournerai à Noisy au mois de mars). Lever à 6h, douche, vêtements, installation au bureau pour une séance de travail de 3h sur la *Critique de la raison pure* de Kant (il me faudra six mois pour en venir à bout). Ensuite je pars pour la fac afin de suivre les cours et de déjeuner à la cafétéria. A la fin des cours je rentre au studio, je ne vis que pour le travail, je ne m'accorde aucun plaisir, je ne sors que pour me rendre à l'université. Depuis peu j'ai un ami, un étudiant d'origine suédoise qui s'appelle Michael, c'est avec lui que je déjeune et nous avons plusieurs cours

en commun. Je lui parle de ma souffrance, je lui dis que j'effectue un travail avec un psychiatre. Michael considère que mes confidences sont de grandes marques d'amitié. Alors il me donne rendez-vous un jour dans un café près de la fac, lui aussi a quelque chose à me confier : « je suis homosexuel », dit-il, « je vis avec un garçon depuis plusieurs années ». Tout ceci m'est complètement égal, tout ce que je constate c'est que j'ai maintenant un véritable ami et j'en suis très content. Notre amitié dure depuis 25 ans.

### **Histoire du père (intemporel)**

Adrien, mon père, ne porte pas le nom de son père mais le nom de l'homme qui l'a reconnu. Son grand-père fut son modèle et ce dernier a fait en sorte qu'Adrien ne soit pas dupe et qu'il ne prenne pas Edmond Sabourdy pour son père. Lorsque le demi-frère de mon père courrait pour accueillir Edmond Sabourdy revenant du travail, et qu'Adrien voulait lui emboîter le pas, le grand-père le rappelait à ses côtés. Ma grand-mère Suzanne et Edmond n'ont pas tardé à se séparer. Mais elle a toujours fait peser une chape de plomb sur les origines d'Adrien, parlant même du « mystère » de sa naissance. De son côté mon père n'a jamais cherché à connaître la vérité. Quand ma mère a commencé à faire des recherches, il lui a dit de le faire pour moi mais que lui n'était pas intéressé.

### **La maison de Noisy (intemporel)**

La maison de mon enfance se trouve au 33 rue d'Artois dans le quartier des Richardets à Noisy-le-Grand. C'est un petit pavillon des années 60, avec un niveau où

vivre et un sous-sol. Il comporte trois chambres, un salon une cuisine et une salle de bain au premier niveau et deux bureaux plus le garage au sous-sol. On trouve aussi un jardin avec une pelouse et des arbres comme un petit sapin et un cerisier japonais. Nous sommes séparés du centre-ville et de la ville nouvelle (où se trouve la station de RER) par l'autoroute A4, qui pour moi a toujours représenté la laideur. Ma mère a arrêté de travailler pour s'occuper de moi, mon asthme infantile l'ayant beaucoup affectée. Elle est femme au foyer, s'occupant de la maison et de ses habitants. Ma sœur, brillante lycéenne, a quitté la maison à 20 ans lorsqu'après les deux années de classe préparatoire elle a intégré l'Ecole qui dépend de l'institut national agronomique. Mon père a fait une très belle carrière dans le secteur du bâtiment et des travaux publics. Il a une passion pour le footing et va s'entraîner au bois de Vincennes chaque week-end. Toutes les conditions du bonheur étaient réunies, mais je suis passé à côté.

### **La folle journée (2013)**

Il y a à peine deux jours que je suis rentré de Ville d'Avray et une crise se déclare. Je suis dans ma chambre et Judith est dans le salon avec Eva, sa nounou. Je m'habille pour sortir et je leur annonce que je vais aux urgences à Cochin. Je prends le métro jusqu'à Saint-Jacques et je vais à l'hôpital à pieds. Je patiente longtemps au service des urgences puis on me place dans un box sur un brancard. Le psychiatre arrive enfin, il me donne cinquante gouttes de Tercian, il me dit qu'il n'y a pas de lit disponible pour moi et que je vais être transféré dans mon secteur au CAP Bastille. En effet après une longue attente on me place dans une ambulance et je me retrouve à patienter à l'accueil du CAP. J'en profite pour appeler le

docteur Matet qui me dit de retourner à Ville d'Avray : selon lui ce n'est pas une seconde hospitalisation, c'est la même qui se poursuit. Je rentre chez moi en métro et en souffrance. Je réussis à dormir et le lendemain je pars une seconde fois pour la clinique. Je fais un angoisse suraiguë que le docteur Lavoine soigne en trois jours avec du Tercian et du Valium. Je reste à nouveau trois semaines et mon état s'améliore mais dans les derniers temps plus la date de la sortie approche plus il se dégrade.

### **Reçu le dimanche (2013)**

Le vendredi de ma sortie, j'ai une séance avec le docteur Matet, je vais très mal mais il me laisse rentrer chez moi, il se doute que je ne vais pas tenir longtemps ; en effet lorsqu'en désespoir de cause je compose son numéro le dimanche matin, il répond, en colère et me dit de passer le voir à 13h. Il a contacté Lavoine pour que je puisse être admis à la clinique un dimanche, jour de la semaine où bien entendu on ne fait pas d'admission. Je suis attendu à la clinique et mon beau-père m'accompagne en voiture. Je fais à nouveau une angoisse suraiguë que Lavoine prendra en charge le mardi (il travaille ailleurs le lundi), elle mettra donc un peu plus de temps à guérir. Tout se passe comme la fois précédente : amélioration et dégradation. Mais ce fut ma dernière grande hospitalisation. Je connus des angoisses majeures par la suite mais je pris l'habitude de rester chez moi et d'attendre que ça passe. Mes grandes angoisses auront par exemple lieu dans le cadre de l'hôpital de jour.

### **Trois heures de pause (février 2013)**

J'ai trois heures de pause de 11h à 14h le jeudi dans l'école du centre de formation des jeunes joueurs de rugby au Racing Métro 92. Il n'y a pas de salle des professeurs, soit je reste dans la salle commune à l'entrée du centre, soit je m'isole dans une salle de classe vacante. Je vais tout d'abord au centre ville pour déjeuner (j'ai trop peur de la promiscuité à la cantine), ensuite j'essaie de travailler à la préparation de mes cours. Les élèves s'intéressent à tout sauf à ce que je leur enseigne, parfois j'ai l'impression de faire cours à une salle vide, d'autres fois ils sont si agités que je fais le cours pour moi-même dans le brouhaha. J'ai renoncé à l'autorité. Mais les moments les pires sont ceux passés dans la solitude que suppose les trois heures de pause. Je commence à être très fatigué. Il règne dans la salle où j'ai trouvé refuge un silence de mort, j'utilise les forces qui me restent pour commenter un texte de philo ou pour préparer la lecture analytique d'un texte littéraire. C'est parce que je sens la vie me quitter que je travaille ainsi, je m'avance sans cesse pour tenter de tenir jusqu'au bout. Le monde s'est vidé de sa substance, j'évolue dans un néant absolu, par exemple je vais tout droit au coin fumeurs qui se trouve non loin de l'entrée et je me fige : la cigarette justifie ma présence dans cet endroit, mais quand je retourne à l'intérieur plus rien ne justifie ma présence ; je rase les murs et je me cache. Je suis malade.

### **L'empire (avec analyse flamboyante)**

C'est la psychanalyse qui s'est servie de tout le savoir que j'ai acquis dans de nombreux domaines comme la littérature, la peinture, la musique et le cinéma : elle a

littéralement vampirisé les œuvres d'art, on s'en aperçoit mieux maintenant qu'elles ont perdu leur charme, leur pouvoir de fascination. C'est la psychanalyse qui m'a permis d'être à la tête d'un véritable empire : les œuvres que j'ai ciselées pendant de longues années ont mis à jour un style ou plutôt des styles suivant que j'écris en vers ou en prose ; une poétique nourrie de l'éclat d'une seconde adolescence et d'une multitude de références à un bagage culturel singulier. Tout ceci m'a profondément transformé et m'a permis d'être la personne que je suis aujourd'hui, lorsque la maladie me laisse en paix.

### **L'estime de soi (2017)**

La crise d'angoisse classique vous désigne comme coupable d'une infamie et vous remplit de honte pour le simple fait que vous êtes malade. Me remémorant les tâches parfois colossales que j'avais accomplies depuis mes années de lycée comme la lecture de grandes œuvres philosophiques et l'écriture de recueils de poésie, je croyais avoir recouvré l'estime de soi. En théorie rien ne s'opposait plus à ma sortie au dehors parmi les autres ni à l'accueil de personnes étrangères venant chez moi. Les hauts faits que je me rappelais apportaient avec eux la fierté et rien d'autre. Pourtant l'angoisse subsistait à l'intérieur et s'amplifiait à l'extérieur, comme avant. Je me sentais très fragile, je crois même qu'une remarque formulée avec une pointe d'animosité aurait suffi à me déstabiliser et à me jeter dans une crise.

### **Le pire (2017)**

Le pire est le noyau de l'angoisse qui vient à la surface durant une crise, c'est la marque infâmante qui

émerge et que curieusement – j’en suis persuadé – tous les autres peuvent voir sur mon visage et ressentir par ma présence auprès d’eux. C’est l’objet du scandale : une telle chose ne peut tout simplement pas exister, elle met en péril l’humanité tout entière. Concrètement et sur le moment, il n’y a pas de solution à ce problème, il faut attendre la fin de la crise et la disparition du phénomène. Le noyau de l’angoisse apporte avec lui le désespoir le plus radical, toute la réalité est souillée par son apparition, mais malgré tout ce qui les perturbe et les entrave, je conserve ma raison et ma conscience. J’ai toujours peur que la crise s’amplifie encore et vienne à atteindre des sommets, j’ai peur des autres dont la présence accentue beaucoup la souffrance, enfin, même si je sais que la crise ne dure que quelques heures, j’ai l’impression que ce tourment n’aura pas de fin.

### **La souffrance hors de la crise (2017)**

La souffrance possède une large palette de nuances. Elle peut être seulement brutale à la manière d’une douleur physique. Elle peut être accompagnée de désespoir et c’est ce que j’appelle passer une journée difficile. Il peut arriver aussi que la souffrance soit tout entière contenue dans la peur, et alors c’est l’ensemble de la réalité qui prend une teinte horrible, comme une photographie se courbe, se recroqueville et brunit lorsqu’elle est placée sur une flamme. Dans ce cas, tous les repères s’estompent, même ce qui est familier devient étranger ; tout se passe comme si vous étiez égaré dans une zone de l’univers qui n’avait plus rien d’humain. Les réveils sont systématiquement douloureux, ils s’accompagnent de l’une ou l’autre des souffrances que nous avons évoquées. Elle se dilue dans l’heure qui suit mais peut aussi revenir pendant la journée.



### **Le havre (2017)**

La page d'écriture peut nous accueillir à condition que nous ayons quelque chose à exprimer ; face à elle, c'est-à-dire face à l'écran de l'ordinateur, tout tracas est aboli et elle apparaît comme un havre de paix. Il ne faut pas que le texte soit une retranscription exacte de ce qui est en train de se dérouler ; non, il doit y avoir une certaine distance entre les faits relatés et le texte qui en rend compte. L'écriture ne doit pas être utilisée comme un refuge. En fait, je me suis seulement aperçu que la création avait un effet apaisant, elle nous met en contact avec un univers familier (les mots) et notre horizon s'arrête à la phrase qui est tapée. Il est plus agréable de saisir un texte gai et passionné qu'un passage traitant de l'angoisse et de la souffrance. Si je pouvais écrire uniquement ce que je veux, il n'y aurait pas de place sur ma page pour l'évocation du mal et de la douleur. Je ne parlerais que de ce que j'ai aimé, de ce qui m'a transporté de joie pendant mes années de rémission. Je composerais des écrits comme celui que j'ai consacré ici à John Carpenter ou comme celui par lequel je rends hommage à George Lucas et qui se trouve sur mon blog.

### **Julie (octobre 2017)**

Comme le disait Julie, il y a la période du mariage, la période à laquelle on a les enfants et la période dans laquelle nous sommes entrés à présent qui est celle des premiers grands deuils, de la mort des parents. Des gens de leur âge ont commencé à disparaître. Il est bon de pouvoir échanger des sentiments, des interrogations et des

craintes universels avec des personnes de notre génération. Moi qui vis en reclus et qui était angoissé avant leur arrivée, j'ai apprécié la présence de Julie et Nicolas à mes côtés cet après-midi, et leur conversation chaleureuse. Moi qui parle sans arrêt de l'homme et de son essence, qui fouille sans relâche mon esprit malade, je me rends compte que rien ne remplace le contact direct avec le réel : le simple fait de se reconnaître dans le témoignage de l'autre. Toutes les constructions éphémères que j'élève ne sont que de grossiers schémas qui sont pulvérisés par la réalité. Il n'y a pas de théorie de l'être humain, il n'y a pas de recette pour aborder les relations avec les individus que l'on rencontre. Tu t'es lancé dans une recherche absurde qui consiste en l'élaboration d'un modèle d'homme à priori. Ta retraite d'ascète te coupe de toute relation avec autrui et t'engage dans la voie de l'abstraction. Or le plus important est ce à quoi Montaigne a consacré son dernier essai : l'expérience.

### **Jim Jarmusch (ART)**

Le film court comme un fleuve (le Nil), chaque bord et maintenu afin que l'on puisse faire la connaissance des personnages et se familiariser avec eux ; puis, au fur et à mesure que le scénario se déroule, on écarte de plus en plus les bords et on entre dans le delta (du Nil) ; c'est le champ des possibles que l'auteur ouvre pour nous, balayant tous les repères, nous forçant à nous perdre dans l'étrange qui est la vie sans connaissance à priori, sans règle et sans mode d'emploi. On arrive à un point qui n'est pas un dénouement, il n'y a là ni retrouvaille ni mort violente mais un croisement ou un épais brouillard. Rien n'est ficelé et surtout pas le scénario ; c'est l'esthétique du

relâchement, de la perte du sens. Les personnages évoluent sans destin, eux aussi vont s'égarer à la fin.

### **Jean Hey, Maurice Quentin de La Tour (ART)**

A une époque j'ai beaucoup fréquenté le musée du Louvre. Voici la principale remarque que j'ai pu faire au cours de mes visites. Les personnages peints par Jean Hey sont clos, autarciques, leur regard est avant tout tourné vers eux-mêmes comme s'ils étaient en pleine introspection, ils sont remplis de hautes pensées, d'une lourde spiritualité. C'est une représentation de l'être humain qui est imprégnée de la puissante et sévère personne du Père, nous sommes en présence de ce qu'il y a de plus sérieux et de plus solennel. Au contraire, les pastels de Maurice Quentin de La Tour, nous présentent des hommes ouverts, prêts à converser avec le visiteur. Ces personnages rayonnent parce qu'ils sont sur le seuil de la parole, ils sont vivants dans tous les sens du terme. Ils sont bons : nous avons là une conception optimiste de l'humanité ; il est vrai que ce sont des hommes des Lumières. Si cela m'a intéressé, c'est que j'ai sans cesse été tiraillé entre ces deux conceptions de l'être humain au cours de ma vie : l'ouverture qui suppose la plus grande exposition à l'amour maternel mais aussi à la malveillance d'autrui, et la fermeture, position que le psychanalyste semble avoir adoptée et que l'on tente sans succès de reproduire pour disposer d'une force qui nous permette de rester debout face à l'adversité.

### ***Trust* de Hal Hartley (ART)**

Les images baignent dans une lumière – pâle et caressante – de commencement du monde, les couleurs

sont judicieusement choisies, chaque image est travaillée comme un photographie d'art. Les personnages transportent leur enfance avec eux, mais ce n'est pas un fardeau, c'est une légère fatalité. D'ailleurs beaucoup de choses sont légères ici malgré leur gravité – mort du père d'Adrienne, son avortement, loi martiale régnant chez Martin – les personnages traversent l'adversité et changent en profondeur mais ce qui indique ces changements sont des signes très discrets : Adrienne va porter des vêtements plus sobres et des lunettes, Martin va enfermer sa colère dans un grenade appartenant à son père militaire. Le mal existe pourtant, il est incarné par la mère d'Adrienne qui glisse Martin endormi dans le lit de sa seconde fille. C'est le fait de se réveiller dans ce lit, c'est le fait qu'Adrienne s'en soit aperçue et qu'il soit discrédité à ses yeux, qui pousse Martin à s'enfermer avec sa grenade dans l'usine où il travaillait au début du film. Il finira par être emporté par un véhicule de police sous les yeux d'Adrienne, la fin étant tout entière contenue dans le plan du véhicule qui s'éloigne – Martin tournant la tête pour regarder la jeune fille – et dans la musique céleste que le réalisateur a voulu placer à ce moment clé.

### ***Metropolis* de Fritz Lang (ART)**

Le robot de métal prend l'apparence de la femme rebelle de chair et d'os pour tromper les ouvriers et faire avorter leur mutinerie. Les ouvriers sont prisonniers du travail aliéné (ils ne font que des gestes répétitifs et monotones qui exigent une certaine force physique qu'ils ont du mal à entretenir) et du travail exploité (il n'y a pour eux aucun espoir d'échapper à leur condition, ils vivent sous la terre, dans les bas-fonds de la ville). Mais une prise de conscience a lieu et la révolution gronde dans le sous-

sol, elle est menée par une femme aussi belle que passionnée pour la cause ouvrière, c'est son double maléfique qu'un savant forge dans son laboratoire en créant un robot à l'apparence humaine. Mais parlons un peu de la ville : nous avons vu que dans les souterrains et les galeries vivaient les ouvriers. A la surface vivent les personnes aisées qui ont par exemple le privilège de côtoyer des éléments issus de la nature comme l'herbe et les arbres. Nous pouvons voir des plans de cette ville gigantesque qui s'étend aussi bien à l'horizontale qu'à la verticale avec ses gratte-ciels, ses voies de chemin de fer haut-perchées et ses véhicules volants passant tout près de la cime des grands immeubles.

### **Ecole des beaux-arts Cergy-Pontoise (1989)**

Quelques mois avant de rater mon bac je décide de me présenter à l'examen d'entrée de L'Ecole des beaux-arts de Cergy-Pontoise : il faut apporter et exposer un dossier regroupant nos meilleurs travaux et se soumettre à un entretien avec un professeur de l'école. Certains futurs étudiants ont préparé leur dossier pendant une année entière et parfois même dans un cours préparatoire. Moi je suis simplement lycéen, je ne dispose que des œuvres que j'ai réalisées avec mon professeur de dessin et aussi de quelques travaux personnels de médiocre qualité. Ce qui est attendu, c'est d'abord une unité dans laquelle on puisse distinguer la naissance d'un style qui s'affirmera les années suivantes ; ensuite une réelle démarche de galeriste pour exposer les œuvres. De même, pour l'entretien, on attend une certaine maturité et la formulation d'un solide projet artistique. Moi je suis un garçon de 18 ans mal dans sa peau qui ne connaît que le surréalisme et qui n'a

absolument pas planifié son avenir. Bien entendu je suis recalé.

### **Le marché Malik (1986)**

Malik Oussekiné a été assassiné par la police lors de la manifestation contre la réforme universitaire Devaquet le 6 décembre 1986. Aux puces de la porte de Clignancourt, un marché porte son nom : le marché Malik. Ainsi nombreux sont les gens de ma génération – ayant manifesté à cette époque – qui se souviendront toujours de lui. C'est dans ce marché qu'on trouve les teddys, les blousons en cuir, les vestes en daim et les vestes en jean. C'est là que mon père m'a offert un blouson d'aviateur Schott qui se trouve encore dans ma penderie. C'est là que j'ai trouvé mon gilet en daim avec les manches en laine, le même que porte Sartre je crois lorsque, juché sur un bidon, il s'adresse aux ouvriers de l'usine Renault de Boulogne-Billancourt. Non loin de là nous trouvions un grand choix de chaussures Dr. Martens, et quand nous allions aux puces entre potes nous achetions aussi des beedies, qui sont des cigarettes indiennes dont l'odeur ressemble à celle de l'eucalyptus.

### **L'épreuve anticipée de français (1988)**

En seconde, j'ai eu une prof de français détestable et qui me détestait, elle avait un grave problème de narcissisme. La prof de première est tout à fait charmante mais en début d'année cela fait un an que je ne me suis pas investi dans cette matière, mon retard est important et je ne pourrai pas le rattraper : je n'en ai ni le goût ni la volonté, alors je ne travaille pas ; tout ce qui est dit en classe me passe au dessus de la tête. Pourtant je lis les

auteurs surréalistes que j'affectionne par-dessus tout ; j'ai une démarche et des activités littéraires mais qui n'ont rien à voir avec les cours du lycée. Or ce savoir sera reconnu et récompensé à l'épreuve écrite du bac. Le sujet de la dissertation porte sur les relations du titre des œuvres avec leur contenu : je travaille à partir de mon bagage de lectures sauvages, par exemple *Clair de terre* d'André Breton. Ma copie obtient un 15, personne ne s'y attendait.

### **Atelier thérapeutique (2017)**

Le docteur Caillat veut que je me rende à l'atelier thérapeutique de réadaptation par le travail, porte d'Ivry. Il entre dans la catégorie des hôpitaux de jour, c'est un établissement de santé mentale qui est adapté à différents types de pathologies comme les troubles anxieux. Mon expérience de l'hôpital de jour de la clinique de Ville d'Avray ayant été désastreuse, je crains que ce nouveau projet n'échoue. J'ai tout simplement peur que l'angoisse se manifeste sous forme de crises qui m'empêcheraient de participer à l'atelier. Depuis deux semaines j'ai (me semble-t-il) réglé le problème de l'estime de soi : je suis conscient de ma richesse intérieure. Depuis samedi je me suis rendu compte que je n'avais plus peur des autres, j'ai aimé recevoir des amis et partager avec eux des inquiétudes et des espoirs. Mais hier, alors que j'allais bien après cet intéressant week-end, j'ai connu une crise d'angoisse qui m'a fait comprendre que je n'étais à l'abri nulle part. Je ne suis effrayé par rien en particulier, j'ai uniquement peur que les crises surviennent hors de chez moi en compagnie des autres, que je les apprécie ou non.

### **Un jour gris (2017)**

La crise d'angoisse d'hier en fin d'après-midi ne m'a pas empêché de bien dormir mais, dans la matinée, son souvenir m'a plongé dans une mélancolie qui était en harmonie avec le temps gris de novembre. Je me rappelle clairement avoir connu des jours semblables au début des années 90. Le recueil intitulé *L'Effeuillaison* contient des poèmes qui décrivent cette mélancolie de manière très nette, ils ont par exemple en commun le mot : « cendre » ; la cendre est la grisaille qui inscrit sa marque, tombant du ciel, sur les rues et les immeubles, elle est assortie à la froide lucidité de l'hiver et à la sensation du néant ; elle s'oppose à la pellicule lumineuse qui recouvre le monde par un jour ensoleillé. Il s'agit là de l'éternel combat entre la lumière et les ténèbres qui, en indo-européen, étaient désignées par un même mot, comme c'était souvent le cas pour les contraires dans cette langue.

### **Le regard de Judith (2017)**

Je ne sais pas ce qu'est un enfant. J'ai des souvenirs d'enfance mais pas du degré de la conscience de soi et de la conscience du monde que l'on peut avoir alors. Je ne sais pas lire le regard de Judith : que comprend-elle, émet-elle des jugements ? Lorsque je suis angoissé, je vois qu'elle s'en rend compte, mais pas ce qu'elle en pense ; cela me déstabilise jusqu'à ce que je me rende compte qu'elle s'intéresse – même dans ces moments pénibles pour moi – à tout autre chose. A une époque j'étais persuadé que le seul fait de me côtoyer lorsque j'étais angoissé lui faisait du mal ou alors – dans une version de la crise plus récente – me faisait passer à ses yeux pour un looser. Je suis si fier lorsque je la vois jouer à l'écrivain ou



quand elle me demande conseil pour un dessin, j'aimerais tellement être pour elle un père à part entière et pas un triste individu qui ne quitte pas son lit.

### **Dissection d'une crise (intemporel)**

Alors qu'un regard venu d'on ne sait où déshabille entièrement mon âme et me rend transparent, je ne parviens plus à croiser le regard des autres. Des choses insignifiantes deviennent extrêmement graves, comme, pour un livre, le nombre d'exemplaires vendus jugé trop bas ou encore une barbe de deux semaines passant pour quelque chose de sale et qui serait révélateur de ma maladie auprès des gens du quartier et de mes voisins. J'ai l'impression que les autres voient ma maladie et ressentent mon angoisse tout en étant protégés ; quand je demande si je peux m'allonger un sentiment de honte m'envahit et quand je ne peux plus tenir et que je dis : « je fais une crise d'angoisse », j'ai l'impression de tout salir et je suis submergé par la culpabilité.

### **Le moi est innocent des actes (2017)**

Ce n'est pas moi qui décide d'écrire, c'est une force impérieuse qui s'empare de mon esprit, qui me conduit sur le chemin de la création puis qui me guide parmi les mots. L'inspiration existe bel et bien, elle vient sans crier gare et il faut alors s'y soumettre ; elle me porte et rend ma tâche aisée, je suis plongé avec plaisir dans l'écriture jusqu'à ce que je ressente la fatigue, et à la relecture, ce qui se présente sous mes yeux me paraît étranger, je douterais presque que c'est moi qui ai composé ce texte. Cet élan vers le vivant me fait sortir de

ma léthargie aux moments où je m'y attends le moins, puis il m'abandonne, me laissant dans ce sommeil de l'âme qui est la négation de l'existence rageusement martelée par le corps qui se contracte puis qui se fige.

### **Hors de la vie (novembre 2017)**

La toilette du matin est la première étape permettant d'ériger un sujet, c'est pour cette raison qu'il est si difficile de s'y soumettre, la pente naturelle de la psyché malade consisterait à rester au lit toute la journée. Le soir quand Karine et Judith rentrent à la maison, la vie est de retour et le repas du soir exige qu'un sujet vienne à table et parle quelque peu, c'est la raison pour laquelle il est si pénible d'y participer. Durant la journée je suis seul et tout mon être s'écarte de la vie, me conduisant vers la plus complète immobilité, dans la position couchée sur le dos et les yeux clos. Je suis hors du vivant, changé en objet rebut. Le pli psychique de ma névrose m'entraîne sur la voie de l'inorganique : je suis figé comme une sculpture antique, je suis rigide comme un cadavre.

### **Le voyage à travers les arts (2017)**

Depuis mes seize ans, c'est-à-dire depuis trente ans, j'effectue un passionnant voyage à travers les arts. L'appétit dévorant de la pulsion qui prenait pour objets les œuvres n'était jamais rassasié ; une fois l'objet consommé, la jouissance qui accompagnait cette consommation était inévitablement suivie d'un passage à tabac, le tribut du plaisir esthétique était la souffrance psychique. Le scénario se répétait toujours et semblait devoir ne pas avoir de fin : 1) passion pour une œuvre ou un auteur,

immense satisfaction 2) douleur insigne. Peu à peu cette violente pulsion s'est effacée : à l'heure actuelle, je ne suis passionné par aucun objet (livre, film, disque, toile), il est vrai que je l'ai été par mon blog, auquel je ne cessais d'apporter des améliorations et que je visitais dix fois par jour, mais cette fièvre est passée, encore une fois dans la douleur. Maintenant je suis attaché (au sens propre) à mes écrits. Je dois relire comme un maniaque les recueils *Flaque de plomb* et *L'Effeuilaison*. Et je dois réfléchir à ce que je vais faire de cette immense production en prose à laquelle je travaille depuis un mois.

### **La lectrice (2017)**

J'écris entre deux et cinq fragments par jour et, une fois mon travail terminé, je l'envoie par mail à ma mère pour qu'elle le lise, j'accorde alors à ce regard qui va me déchiffrer une grande importance. Or il m'apparaît aujourd'hui que ce regard n'est pas plus important qu'un autre. Le docteur Caillat m'avait dit que ce choix de lectrice n'était pas anodin, j'avais répondu que ma mère lisait deux livres par semaine, ce qui justifiait ce choix. Mais en fait c'était agir comme l'enfant qui montre ses excréments dans le pot pour goûter la fierté de ses parents. Je sens qu'un jour prochain mes écrits vont rejoindre les objets qui m'ont transporté jadis, ils vont lentement entrer dans le silence et la grisaille va les recouvrir jusqu'à ce qu'ils disparaissent. Je reviens sur ce que je viens de dire. Ce ne sont pas les écrits qui vont se fondre dans le grand tout, mais bel et bien la personne de la mère.

### **La mère est immense (2017)**

Il y a sept ou huit mois environ, depuis que je suis suivi par le docteur Caillat, je recommençai à appeler ma mère tous les jours. Les lacaniens me l'avaient fortement déconseillé et je passais des semaines sans coup de téléphone, surtout si j'allais mal. Mais, cette fois-ci, le phénomène me dépassa : je la contactais une dizaine de fois par jour et même pendant mes crises. Il est vrai qu'elle avait changé de comportement, elle ne me suivait plus sur la pente qui menait au pire et tentait calmement de me raisonner. Mais ces coups de fil étaient lourdement pathologiques : je voulais rester en contact avec elle le plus longtemps possible, attendant même durant de longs silences, et ne raccrochant que frustré de devoir retourner à ma solitude. Je ne souhaite plus que les choses se déroulent ainsi. Un appel sera suffisant, je ne veux plus connaître cette amertume durant les silences et au moment de raccrocher.

### **Les triplées (2015)**

Durant l'hiver 2015, Pietro, Monica et leurs triplées – les amies de Judith à l'école maternelle – étaient à la rue, ils appelaient le 115 chaque soir pour trouver un hôtel où dormir. Les choses avaient pourtant bien commencé : Pietro était venu d'Italie pour travailler dans le pub qu'avait ouvert l'oncle de Monica, et la famille bénéficiait d'un petit appartement situé derrière l'établissement. Mais la clientèle n'était pas au rendez-vous. Ce pub était installé au rez-de-chaussée de l'immeuble voisin du mien, et j'avais déjà vu plusieurs commerces mettre la clé sous la porte. Lorsque la situation devint financièrement intenable, l'oncle de Monica ferma

l'établissement, et ce « bâtard », comme elle le dira elle-même plus tard, chassa la petite famille de l'appartement où elle s'était installée. Un soir où le 115 était saturé, Pietro et Monica nous demandèrent d'accueillir les triplées mais Karine sentit que les parents s'apprêtaient à dormir dans la rue et elle leur proposa de rester chez nous. C'est ainsi que deux nuits de suite nous invitâmes la petite famille à la maison : Judith était littéralement hystérique, avoir trois copines dans sa chambre la rendait folle de joie, les parents dormirent dans le convertible du salon. Le petit déjeuner pour huit personnes mettait Judith en transe, c'était pour elle un jour de fête et elle trônait à la table au milieu de sa cour composée de ses trois copines qui buvaient leur chocolat. Peu après, l'assistante sociale trouva un emploi pour Pietro et un appartement pour loger sa famille. Les triplées sont toujours dans l'école de Judith, l'une d'elle est même dans sa classe de CE1. Au mois d'août dernier Judith a voulu partir en colonie de vacances avec la Mairie de Paris parce que les triplées étaient du voyage. La semaine de colo s'est parfaitement bien passée, Judith aurait aimé rester plus longtemps : elle nous boudait au retour.

### **Le brouillard (2017)**

Je suis allé chez le docteur Caillat ; elle était moins cool que d'habitude. Elle tient à ce que j'appelle sa collègue, le docteur Collomb, qui s'occupe des patients de l'ATRT. J'ai eu beau lui rappeler que mes deux expériences de l'hôpital de jour, à Ville d'Avray, s'étaient soldées par des échecs à cause de mes crises d'angoisse quotidiennes, elle n'a pas changé de cap. Cette sortie dans les rues de Paris, envahies par le brouillard, m'a conduit à faire pour la énième fois l'expérience du néant : le monde

se vide de sa substance et nous plonge dans une solitude qui confine à la détresse. A la station Dugommier, le bus 87 s'est arrêté devant un hôtel miteux qui m'a fait songer à la famille de Pietro jetée à la rue en plein hiver. J'ai imaginé passer une nuit dans cet hôtel et j'ai été saisi par l'angoisse. Comment les autres sont-ils constitués pour passer à côté de choses aussi anxiogènes pour moi et ne presque rien ressentir ? De retour chez moi, il a fallu une demi-heure pour que la vie consente à circuler à nouveau dans ce monde exsangue.

### **Dedans et dehors (ART)**

L'œuvre du peintre américain Edward Hopper donne à voir des espaces où le dedans et le dehors se prolongent, se confondent ; or c'est exactement de cette manière que l'angoisse procède lorsqu'elle nous atteint. Elle nous montre un extérieur ontologiquement vide, déserté par la vie, qui peut se confondre avec un intérieur sans chaleur humaine, par exemple un lieu dédié à une collectivité : une salle de classe ou une chambre d'hôtel. Rappelons-nous cette sensation d'étrangeté quand on entre dans une maison inhabitée comme c'était le cas au retour des vacances. La vue, l'ouïe et l'odorat étaient sollicités pour rechercher quelque chose de familier au sein de cet intérieur vide. Rappelons-nous ce sentiment amer quand – invité à une soirée qui suscitait le désir – il fallait retourner à la maison après avoir parcouru quelques centaines de mètres au dehors parce qu'on avait oublié un portefeuille ou un porte-monnaie ; rebrousser chemin était douloureux.

### **Les gens bêtes et méchants (intemporel)**

Ils sont nombreux et ne manqueront pas d'émettre quelques commentaires malveillants à propos de certains passages de ce livre. Tout ce qui est dit ici est vrai, on peut voir que ma vie (intérieure surtout) est éminemment complexe, il y a dans ces pages des choses horribles ou honteuses que certains préféreraient taire. Je n'écris pas pour tout le monde, mais uniquement pour ceux qui comprennent que l'exercice de la littérature peut transfigurer ce qui fait mal et ce qui fait honte. Je construis mon livre dans la plus grande humilité, je me donne pour règle de ne rien censurer. Avant je composais de la poésie, et ces choses étaient en quelque sorte cryptées : 1) il fallait fournir un effort conséquent pour rentrer dans le texte et 2) on ne pouvait jamais savoir quel était le degré de l'émotion ou de la souffrance exprimée : y a-t-il exagération ou pas ? Maintenant que tout est en prose, chaque lecteur à un accès direct et sans déformation à l'affect dont il est question à tel endroit. Et l'auteur est exposé à la bêtise et à la méchanceté.

### **Un week-end avec les scouts (1988)**

Mathieu était chef de patrouille et j'étais son second ; le premier camp que je fis avec la patrouille se déroula dans la forêt de Gretz-Armainvilliers. Le samedi nous plantâmes les tentes et allâmes chercher du bois pour faire un feu, mais nous ne tardâmes pas à aller nous abriter car un gros orage éclata. Il plut une grande partie de la nuit mais le dimanche au réveil le soleil nous attendait et nous profitâmes de ce temps clément pour aller explorer la forêt. A un moment nous arrivâmes auprès d'un mur d'enceinte, à un endroit duquel le violent orage avait

ouvert une large brèche. Nous décidâmes de passer de l'autre côté : c'était un immense et magnifique jardin avec des pièces d'eau, des fabriques comme un petit kiosque et une arche chinoise et surtout des arbres rares dont le nom courant et le nom savant étaient indiqués. Nous parcourûmes le parc pendant une bonne heure avant d'être arrêtés par des gardes à cheval. Les scouts attirent toujours la bienveillance et c'est avec sympathie que les gardes nous dirent que nous étions dans une propriété privée et nous raccompagnèrent vers la sortie. Il s'agissait du château d'Armainvilliers ayant appartenu à Edmond de Rothschild et qui est aujourd'hui la propriété du roi du Maroc.

### **Vacances en Grèce (2002)**

Karine passe son temps dans l'eau et moi je lis sur la plage, je commande régulièrement des cafés frappés, j'ai dévoré tout Nietzsche ces derniers mois et je me plonge avec délice dans *La Volonté de puissance*. Nous aimons être au calme sur le rivage, mais nous participons aussi aux excursions : le Parthénon, Delphes, et surtout Epidaure avec son théâtre parfaitement conservé : le site fut bâti en l'honneur d'Esculape (Dieu de la médecine) et il était destiné, entre autres pathologies, aux maladies mentales. Je fus heureux dans les ruines de Mycènes, le palais correspond à la description de celui d'Agamemnon (chef des Achéens) que fait Homère dans l'*Iliade*, et le guide insistait sur le fait que des fouilles avaient mis au jour les ruines de la ville de Troie. Le site archéologique de Troie se trouve en Turquie et l'on pense qu'il y a bien eu une guerre entre les deux cités pour des motifs commerciaux.



### **Pétra en Jordanie (2005)**

Après avoir passé des vacances en famille en Israël, Karine et moi allons en Jordanie pour voir Pétra. Nous sommes logés dans un bel hôtel proche de l'entrée du site et après une bonne nuit de sommeil nous y pénétrons par le chemin du Sîq flanqué de deux aqueducs pour transporter l'eau. Soudain nous apercevons la Khazneh, le monument creusé dans la roche le plus célèbre de Pétra. Mais il en existe un second à l'autre bout du site et il faut souffrir pour y accéder. Au début du trajet, je vide une bouteille d'eau sur mon t-shirt en partant des épaules et après une demi-heure de marche sous le soleil il est parfaitement sec. Nous ne sommes pas encore parvenus à destination. Il faut maintenant gravir toutes les marches d'un escalier rudimentaire pour accéder au plateau où se trouve le monument. Après un trajet éreintant nous sommes récompensés par la vue d'El-Deir, aussi beau que la première immense sculpture du site.

### **Tel-Aviv (2005)**

Je suis à Tel-Aviv avec Karine et ses parents. J'ai visité la Ville blanche et j'ai pris un cliché de tous les immeubles conçus par les architectes modernistes de 1930 à 1950, puis je me suis rendu au Bauhaus center où j'ai fait l'acquisition d'une casquette décorée d'un immeuble moderne, Karine a acheté une mezouzah très stylisée pour placer sur le linteau de la porte de notre chambre à Paris. Depuis que je suis arrivé dans cette ville je suis emporté par le vent de l'inspiration. Je me rends chaque jour dans un cybercafé pour composer des textes poétiques que je m'envoie par mail, ainsi je pourrai sans peine les saisir et les retravailler à mon retour. Il s'agit du long poème en

douze chants intitulé « Le Peintre » et qui se trouve dans le recueil *Interférences*. Les parents de Karine ont quitté la ville, nous sommes à présent logés à l'hôtel Cinéma qui est une pure et magnifique construction Bauhaus. Nous nous rendons tous les jours à la plage et nous marchons dans cette ville qui restera le cadre de l'un de nos meilleurs souvenirs.

### **Amour et sexualité (1989 et 2017)**

J'ai toujours soigneusement évité les filles belles et branchées ou celles qui étaient trop entreprenantes. La sensualité que je pouvais me permettre s'arrêtait au baiser. Il ne pouvait pas être question de sexe. La relation que j'entretenais avec ma mère, c'est-à-dire un amour fort et inconditionnel, m'empêchait d'avoir la sexualité de mes amis adolescents pour qui il était facile d'expérimenter la chose par des aventures sans lendemain. J'aurais dû pouvoir les imiter, mais à cet endroit précis de la sexualité il y avait une entrave. Je pensais souvent à ces filles, j'admirais leur beauté, plus tard j'écrivis des poèmes pour tenter de la capturer, en vain. J'attendais l'amour et seules les filles un peu timides et réservées pouvaient en devenir l'objet, autrement dit des filles qui ressemblaient un peu à ma mère. Plus tard, pris dans les griffes de la maladie, je me rebellai contre cet état des choses, je voulais rompre ce qui me liait à ma mère. C'est par exemple pour cela que je quittai la maison en 1992 pour aller habiter un studio à Paris. Mais à chaque fois que je m'attaquais à ce lien, je le payais par de grandes souffrances. Les lacaniens voulurent mettre un terme à cette relation mais ils ont échoué : dès que j'ai pu me libérer de leur emprise, je l'ai rétablie. Il y a dans ce lien qui nous unit une part de justesse et de vérité, quelque chose qui sonne juste et vrai. C'est par

exemple sur le modèle de cet amour que je me tourne vers ma femme et vers ma fille. Mais ce lien dont je parle me rend aussi très fragile car personne n'est venu atténuer sa force dans l'enfance, la carence qui existe à l'endroit du père fait que je suis exposé et sans défense face à l'adversité et à l'inconnu. Je me plains parfois de ne pas avoir de colonne vertébrale, de ne pas avoir de visage, de ne pas pouvoir ériger un sujet, et c'est alors précisément de ça qu'il s'agit : la violence d'un amour absolu de la part de ma mère et l'absence totale de l'obstacle qu'aurait dû apporter mon père.

### **La beauté (2017)**

La beauté physique me trouble, elle questionne mon désir, mon élan vers la vie, que l'inconscient essaie sans cesse d'abolir en me transformant en gisant de marbre. En moi, des forces noires s'attaquent aux racines de la vie et du désir, elles m'orientent vers l'inorganique et me poussent à des actions mortifères comme la relecture sans fin des textes que j'écris ou comme l'écoute des silences dans les conversations téléphoniques auxquelles je participe pendant une crise d'angoisse : je cherche là quelque chose qui serait susceptible de me sauver, de même dans les derniers temps je cherchais dans le cabinet de l'analyste la parole du sauveur, toujours en vain. Mais on ne peut pas vivre sans beauté comme l'avaient compris Mallarmé et Huysmans, on a besoin que les œuvres d'art viennent à nouveau enchanter la vie.

### **Pas de désir (2017)**

« Pas de désir, pas de plaisir, pas de loisir », disait le docteur Caillat en parlant de moi. En effet je ne lis plus,

je n'écoute plus de musique, l'inconscient a réussi à épuiser le filon des arts et je ressens de la culpabilité lorsque mon regard tombe sur une belle femme. Or celui qui vit sans désir, sans frivolité, ne voit que la dimension tragique de la condition humaine. Occulter le désir c'est du même coup nier la légèreté de l'existence quotidienne : ne pas prendre de plaisir dans un bain, ne pas avoir le goût de choisir ses vêtements le matin, ne pas vouloir sortir de chez soi alors que c'est justement dehors que se trouve la scène où se joue la partie la plus intéressante de la vie, c'est là que l'on se montre aux autres, physiquement et moralement.

### **La pensée magique (2017)**

Ta mère ne possède pas de pouvoir magique, elle est incapable de te sauver et tu le sais. Pourtant une croyance demeure en toi et tu l'appelles dans les moments de crise comme un enfant qui s'est fait mal va chercher du réconfort dans les bras de sa mère. Mais ici les données ont changé, tu es un adulte et elle est impuissante au bout du fil. Tu ne supportes pas cette solitude qui découle de l'isolement des consciences, pour toi vous êtes siamois parce vous vivez une relation fusionnelle. Tu lui parles comme si tu te parlais à toi-même, comme si vous étiez le prolongement l'un de l'autre. Or les trois quarts du temps elle n'est pas là. Quand tu raccroches le téléphone, elle n'est plus là et c'est parce que c'est difficile pour toi de l'accepter que tu multiplies les appels. Il faut supporter cette solitude qui est en définitive le lot de tout adulte.

### **Les ruines (2017)**

La passion a disparu, en conséquence le goût pour la vie s'est considérablement amoindri. Je me contente de rester allongé toute la journée et d'écrire si l'inspiration me le permet. Le désir n'a plus d'objet et est comme mort. Je n'ai aucune motivation pour sortir de chez moi (sauf l'entretien avec le psychiatre). Je suis tout à fait désintéressé par tout ce qui m'entoure. J'habite un champ de ruines : les édifices néoclassiques qui naguère étaient dédiés aux neuf muses sont rasés, seules quelques rares colonnes sont restées debout. Il m'arrive de m'adosser à l'une d'elle et de songer au passé, à l'époque où je ne pouvais me passer de lecture et de musique ; je songe à ces années de misère qui suivirent sans que rien ne les laissait présager et auxquelles on ne parvient pas à trouver d'explication.

### **Le joug (2017)**

Je me rends compte qu'à chaque fois que j'écris un fragment, j'ai l'espoir de me libérer de l'accablement dont je souffre, en capturant la cause de mon mal. Je m'applique à décrire le plus précisément possible ma situation dans l'espoir que le texte conservera cette vérité comme si elle était gravée sur une table de pierre. Mais l'écriture ne parvient pas à saisir la vérité et une fois le texte terminé, je retrouve mes tracasseries quotidiennes et mon angoisse. Comment les analystes que j'ai connus ont-ils pu croire que le fait d'écrire puisse être bon pour moi et être en quelque sorte une thérapie ? J'éprouve une satisfaction à constater qu'il me reste suffisamment de force pour créer, cela me rend fier, mais ces sentiments ne

sont que des miettes à côté du joug qui pèse sur mes épaules quand je me réveille le matin.

### **Le seuil (2017)**

A présent tu es sur le seuil, tu t'apprêtes à sortir de la maison et cela te remplit d'angoisse. Tu as pris un rendez-vous avec le docteur Collomb qui te fera entrer à l'atelier thérapeutique ; le gisant va se lever et va se rendre porte d'Ivry en empruntant le tramway : ce que tu n'as pas fait depuis des années. Comment vas-tu t'y prendre ? Ces excursions te paraissent impossible à réaliser, tu vas fatalement connaître quelques crises ; on ne t'a pas demandé un effort aussi important depuis que tu es malade : aller vers l'inconnu et tenir coûte que coûte dans ce lieu étranger. Je suis rivé à la maison, je vis allongé et les yeux clos pour oublier la réalité mais je me demande s'il est bon de forcer la sortie. Ne vaudrait-il pas mieux attendre qu'il y ait une amélioration : dénouer le lien qui me retient et ne pas tirer dessus au risque de provoquer la souffrance ?

### **L'inquiétude (2017)**

Je suis dans la même situation que lorsque ma mère m'a demandé de sortir de la maison de Noisy pour travailler, ce qui m'a conduit aux urgences de Cochin. Un avenir neuf se présente et je vais devoir sortir de chez moi alors que toutes mes forces sont mobilisées pour me clouer au lit, c'est la volonté de mon psychiatre et je n'ai aucune raison de m'y opposer. Mais je doute et j'ai peur. Il est curieux de constater que la seule chose qui m'apaise dans cette attente difficile soit l'écriture : devant l'écran de

l'ordinateur les tensions disparaissent, mais elles reviennent sitôt le texte tapé et abandonné. Il doit pourtant bien y avoir quelque chose d'important qui se joue ici, sinon les psychiatres n'en parleraient pas si souvent et si sérieusement. Le docteur Matet était convaincu que cette pratique m'aiderait à tenir debout. Le docteur Caillat s'étonne que cela me face si peu de bien. Je le répète, l'écriture soulage sur le moment mais pas au-delà.

### **Nulle pensée ne survit dans le réel (2017)**

Si je suis enfermé à la maison, c'est que je n'ai pas passé le cap de la séparation avec ma mère, si l'extérieur m'effraie autant c'est que mon père ne m'y a pas accompagné, savoir ceci n'apporte aucune espèce de soulagement. D'ailleurs aucune des trouvailles qui se présente à l'esprit et aucune des constructions qu'il élabore ne survivent au dehors : immergé dans la réalité nulle pensée ne vient me rassurer. En prise direct avec le monde et la vie, il me faudra improviser, faire preuve de spontanéité c'est-à-dire renouer avec ces qualités qui étaient les miennes avant la maladie et que j'ai perdu depuis. Je m'en servais dans ma profession, dans mon enseignement et je possédais alors une puissance de travail considérable et une grande virtuosité.

### **La naïveté du suiveur (2017)**

J'ai une souplesse morale qui fait que je me laisse entraîner par le désir de l'autre surtout si je l'aime. Ainsi durant des années j'ai participé sans broncher aux fêtes et aux réunions de famille où se rendait Karine. Aujourd'hui je veux dire non et que cela soit entendu. De même, je

l'accompagnais en week-end chez ses amis et là encore je veux dire non. J'étais un suiveur, j'allais où elle allait et j'en souffrais parfois, alors je me sentais coupable de ne pas vouloir ou de ne pas pouvoir l'accompagner. Mais je ne me consultais jamais, j'étais mal mais je pensais que la paix dans la famille et dans le couple était à ce prix. C'est de cette manière que j'ai suivi naguère les garçons qui avaient le dessus sur moi, c'est pour cela que j'ai rompu avec ma petite amie auvergnate : elle m'imposait sa famille. Or aujourd'hui je souhaite me protéger contre ces soirées interminables, j'ai le désir d'être libre, je refuse qu'on m'impose quoi que ce soit. Je commence à croire que si je suis resté si longtemps allongé sans rien faire, c'est que je me trouvais entre mon ancienne manière de fonctionner et une nouvelle qui supposait que je froisse Karine alors que je ne lui veux aucun mal. Toutes les relations que j'ai entretenues avec des garçons ou des filles ont commencé par une longue période durant laquelle je suivais jusqu'à supporter l'insupportable et se terminaient par une rupture rapide au moment où je prenais conscience que j'avais perdu ma liberté. Moi, je n'ai jamais imposé quelque chose à quiconque, j'ai toujours eu la naïveté de penser que les gens qui s'aiment ne peuvent pas se faire de mal. Pour tout dire, je suis en colère contre tous ceux qui m'ont pris en otage le plus naturellement du monde sans penser à me nuire mais qui m'ont fait du mal.

### **L'effort a une fin (2017)**

Je me vois flou, je ne suis pas au clair avec mes désirs parce que je les ai aliénés, mais je sens qu'aujourd'hui je suis sur le point de me les réapproprier. Cela semble entraîner un afflux de forces inédit. Savoir ce que l'on veut vraiment, savoir se positionner par rapport à



l'autre, ne pas se laisser attendrir pour éviter d'être embrigadé, se trouver enfin à sa place, ne plus prendre conscience au dernier moment qu'on est décalé, ne plus s'ennuyer à mourir. Moi qui à vingt ans voulais déjà vivre ma liberté d'artiste, je dois faire des concessions difficiles. Il y a des choses que l'on ne peut pas faire sans se forcer considérablement puis arrive le jour où l'effort devient réelle souffrance et où l'on doit abandonner

### **Les illusions amères (2017)**

Il convient d'être prudent, le pli psychique de la névrose cherche les arguments pour maintenir l'enfermement. Ne par voir ma belle-famille et les amis de Karine n'est pas une solution. Il est vrai que les autres me paraissent parfois effrayants, et que le dehors me semble un terrain impraticable, mais ce sont des illusions par lesquelles l'esprit malade maintient le statu quo. Il faudrait pour lui que rien ne bouge, qu'il règne dans la maison une atmosphère sépulcrale, que personne ne puisse en passer le seuil dans un sens comme dans l'autre, il faudrait que je reste pétrifié et que triomphe la pulsion de mort. Je suis moi-même comme mort, tous les passages vers le vivant ont été obstrués. Je suis submergé par une immense peur, j'ai peur à la fois de rester dans la situation dans laquelle je me trouve et de briser ce cercle vicieux en sortant.

### **Regrets (2017)**

J'aimerais tellement faire plaisir à Karine en participant aux réjouissances familiales et aux week-ends passés chez ses amis, mais trop souvent je ne peux pas, et je me sens coupable de devoir rester à la maison.

J'aimerais que nous soyons réunis tous les trois comme elle le souhaite mais, en plus de la maladie qui m'entrave, je n'ai pas été élevé par mes parents de manière à rester si longtemps et si souvent en famille. Chère Karine, nous obéissons à deux modèles différents et j'ai beau faire des efforts je ne parviens pas à me conformer au tien. Je suis peut-être égoïste mais ces réunions de famille créent chez moi un véritable malaise et je dois m'en protéger. Je regrette de faire ce constat aujourd'hui, j'aurais préféré que les choses soient différentes.

### **Le don du labeur (2017)**

Aujourd'hui mes pensées ne sont plus plongées dans la liqueur noire du spleen. Je remarque que mon désœuvrement est total et pourtant je suis incapable de tuer le temps avec un livre ou avec mon iPod. Tout se passe comme quand on est dans une chambre d'hôpital, on a beau avoir apporté des livres on est incapable de les lire parce que le temps s'arrête. Je pense alors que, pour reprendre une vie normale, il me faut de l'aide venue de l'extérieur, j'ai besoin qu'on me donne – dans tous les sens du mot – une tâche à accomplir. Il me semble que fort de cette expérience du travail retrouvé, les activités s'apparentant aux loisirs viendront d'elle-même trouver leur place dans mon emploi du temps. Je vois clairement à présent – mais le verrai-je de la même façon plus tard ? – qu'une journée de semaine, pour être complète et équilibrée doit comporter un part de labeur, et c'est cette contrainte qui paradoxalement me rendra libre. Marx ne dit pas autre chose : c'est par le travail – à condition qu'il ne soit ni aliéné ni exploité – que l'homme se libère en transformant sa propre nature. Je ne suis apparemment pas fait pour m'occuper tout seul comme c'est le cas pour bon

nombre d'écrivains, j'avais dans l'idée de vivre comme les auteurs de la Beat Generation, libre et marginal, mais cela m'est impossible parce que je suis lire entre les lignes du monde : quand je suis désœuvré, je perçois le néant et le silence de dieu qui sont les vecteurs de l'angoisse.

### **Hubert Robert (ART)**

Les ruines témoignent de civilisations disparues. Les multiples personnages qui sont présents sur les toiles montrent que la vie continue, ils sont représentés dans des activités profanes : lavandières et promeneurs, portefaix et baigneurs. Il semblerait en effet que le sacré appartienne au passé, lorsque les bâtisseurs de temples étaient vivants. Les vestiges renvoient à une humanité pleine de noblesse dont il n'existe plus un seul représentant. Les personnages contemporains sont immergés dans l'ordinaire et les tâches requises par l'intendance quotidienne. Les membres des civilisations disparues brillent par leur absence, on pense à eux comme on le ferait à propos de créatures légendaires. Le peintre ne souhaite pas que l'on s'arrête au sentiment de la mélancolie qui émane des ruines : les personnages introduisent de la joie dans les tableaux, on s'en rend compte par exemple sur la toile *Jeunes filles dansant autour d'un obélisque* (1798).

### **Se donner du travail (2017)**

Il semblerait que ce ne soit pas la réalité que je voulais fuir – en dormant, en restant immobile les yeux clos, en écrivant – mais mon désœuvrement, une vie humaine vidée de toute activité et faisant régner le silence dans l'âme. Il est même possible que la souffrance ait eu

pour rôle de remplir ce vide ; on se souvient de l'alternance, qui existait encore il n'y a pas si longtemps, et qui consistait à faire suivre chaque activité fébrile, chaque jouissance ayant pour objet une œuvre, d'une période d'angoisse qui durait environ deux semaines. Maintenant il m'arrive de souffrir – surtout le matin au réveil – mais je ne trouve plus aucun plaisir à me tourner vers les œuvres d'art afin d'inventer un substitut au travail. En effet je m'attribuais des tâches à accomplir ; j'étais moi-même celui qui me donnait du travail ; c'est comme cela que l'on procède quand on est étudiant et que l'on doit se prendre en main. Mais c'est devenu impossible : d'une part je suis beaucoup trop sévère avec moi-même et d'autre part je ne suis plus capable de me prescrire un travail, il faut que cet ordre vienne d'ailleurs. Il reste tout de même quelque chose de mon antique mode de fonctionnement, ce sont les fragments concernant les artistes, comme ceux qui sont consacrés à Edward Hopper et Hubert Robert : je prends beaucoup de plaisir à les rédiger, ce qui m'inquiète quelque peu car cela laisse planer le fantôme de l'angoisse.

### **La beauté est l'ennemie (2017)**

La beauté est l'ennemie. La beauté des œuvres d'art est la drogue qui permet d'échapper au réel et à son vide fondamental. D'où la sensation de plaisir que l'on a quand on se plonge dans une œuvre ou, comme c'est le cas ici, quand on écrit sur un artiste. Pendant toutes les années de mon analyse et même bien au-delà, je n'ai vécu que pour la sensation de violente jouissance que je retirais de ma fréquentation des arts et en particulier pour la plus forte de toutes qui découle de la musique. J'étais totalement aliéné, le principe de plaisir dépassait de loin le

principe de réalité, la musique créait une dépendance physique et une dépendance psychique. L'ouïe est pour Hegel l'un des deux sens intellectualisés, avec la vue. Mais les perceptions de l'oreille sont bien plus puissantes que celles des yeux. L'art se trouve à côté de la réalité et non en elle, malgré les tentatives d'artistes contemporains pour les mêler, elles se fuient comme l'huile et l'eau : soit l'objet d'art devient uniquement réel, soit l'objet réel devient une œuvre d'art, c'est-à-dire qu'il acquière un contenu spirituel.

### **Quand tout s'arrête (2017)**

Ils sont tous en train de s'affairer, ils sont tous dans la médiation avec leurs objets (c'est criant avec le smart phone). D'un point de vue métaphysique, il n'y a jamais de pause, ou alors ils s'endorment. Ils passent à côté de presque tout, obéissant à une pensée schématique et à une conception du monde étriquée. L'immobilité les effraie, ils sont pris dans un mouvement permanent ou alors ils se tournent, dans le meilleur des cas vers une page imprimée et c'est le regard qui bouge, ou dans la plupart des cas vers un écran. Et si un beau jour tout s'arrêtait, si le « divertissement » prenait fin comme le dirait Pascal ? Ils ne seraient pas forcément placés face à leur destinée mortelle, mais peut-être face à rien, et tout vaudrait mieux que ce rien, même la souffrance, même le délire, même la folie.

### **Les idées (2017)**

Les textes que j'écris ont un lien de parenté avec les constructions que mon esprit élaborait encore récemment : je me saisis d'une idée qui a l'apparence

d'une explication de mon état actuel ou qui se fait passer pour une solution susceptible de me sortir de mon accablement, et j'écris, je développe cette idée qui part en fumée lors de la composition du texte. Une fois la relecture accomplie et l'ordinateur éteint, je retrouve mon malaise, toujours étonné que l'exercice de l'écriture n'y ait pas apporté de soulagement. De même que les constructions finissaient par s'effondrer, les écrits se transforment en déchets après avoir porté la flamme minuscule d'une idée nouvelle. Mais l'allègement thérapeutique ne dépend apparemment pas d'une idée si pertinente soit-elle.

### **Les règles (2017)**

J'ai longtemps cru que je serai guéri quand j'en aurai fini avec les règles relatives à la vie des travailleurs : en semaine le réveil de bonne heure et des heures de labeur pour mériter son repos le week-end et pendant les congés. Dans la vie d'artiste malade que je mène aujourd'hui, il n'existe aucune règle, dès lors le samedi et le dimanche ont le même statut que les autres jours et les congés sont incompréhensibles puisqu'on est en vacances permanentes. Or je me suis aperçu que j'avais besoin de contraintes pour vivre en paix. Mon existence actuelle fait régner en moi la plus grande confusion et je n'arrive pas à m'y faire. Ceci met en évidence le fait que j'ai une manière de fonctionner on ne peut plus classique, celle du commun des mortels : il faut aller au boulot pour s'occuper sinon on devient dingue.

### **Ian Curtis (ART)**

Comme nous le dit sa femme Deborah dans l'ouvrage qu'elle lui a consacré, Ian Curtis n'était pas capable de se débrouiller seul dans la vie : le ménage, les courses, la lessive, la vaisselle, très peu pour lui. Et pour moi c'est la même chose : il m'arrive de faire une vaisselle ou une lessive mais pour tout le reste je suis un bon à rien. Il est vrai que je suis malade mais, connaissant la vie de Ian Curtis, je sais que dans les derniers temps il était en dépression. La seule chose qu'il savait faire – et il la faisait à la perfection – c'était chanter en concert ou lors des enregistrements. A l'occasion de ces derniers il faisait preuve d'une très grande application : on le voit clairement dans le film *Control* d'Anton Corbijn. Pour ma part tout ce que je sais faire c'est écrire. Ian Curtis écrivait aussi, j'ai tenté de faire des lectures analytiques de toutes ces paroles mais le résultat n'a pas été concluant, son style est trop elliptique, on n'arrive pas à trouver la matière pour proposer un commentaire. Ian Curtis est un personnage qui compte beaucoup pour moi, comme Genesis P-Orridge. Il est étonnant de savoir que les deux jeunes hommes se connaissaient : Genesis P-Orridge est la dernière personne à avoir parlé à Ian Curtis, ils se sont téléphoné le soir où Ian s'est suicidé à l'âge de 23 ans. La musique de Joy Division m'a profondément marqué, j'ai pu constater que l'angoisse et la noirceur pouvaient être exprimées par des sons et non pas seulement par des mots. La voix sépulcral de Ian joue évidemment un grand rôle dans ces sensations mais j'insiste sur la fait que la musique seule peut les provoquer. Je serai dans les mêmes dispositions en écoutant l'album *Pornography* de The Cure : une autre voix sortant du tombeau.

## **Musique 2 (ART)**

Je donnais des cours en classe avec de petits groupes d'élèves en banlieue, mais aussi des cours particuliers dans Paris. J'arrivais toujours en avance et j'écoutais mon iPod dans un café. Je me souviens aujourd'hui de l'importance que la musique avait pour moi à cette époque, et du sérieux avec lequel je l'abordais. Je faisais des découvertes chaque jour, je menais une vie exaltante, sans doute portée par la psychanalyse, et sans doute aussi soutenue par mon activité professionnelle. Tous mes moments libres étaient consacrés à l'exploration de ce que je trouvais sur les sites de partage, de tout ce que j'achetais à la Fnac, de ce que me donnaient mes amis. J'ai écouté pour la première fois Kings of Leon aux stations Bel-Air et Picpus, Bauhaus dans le tramway vers la station Porte d'Orléans, Throbbing Gristle dans un bar à la station Oberkampf. Je donnerais cher pour être à nouveau habité par un tel désir.

## **Patricia (intemporel)**

Avant de connaître les triplées, Judith avait déjà connu une forte amitié avec Patricia. Et même si elles ne sont plus dans la même école et que Patricia a sauté une classe, elles continuent de se voir régulièrement, elles s'invitent pour jouer une matinée ou un après-midi, et parfois elles se retrouvent au parc. Elles se sont connues à la halte-garderie, je me souviens que dans sa poussette Judith me disait en désignant la poussette qui était devant nous : « la fille là elle s'appelle Matricia », alors je lui demandais si ce n'était pas plutôt « Patricia », mais elle me soutenait que non. Ensuite elles ont été dans la même classe en petite et moyenne sections de maternelle. Le



personnel de l'école nous dit que ce n'était pas de simples copines mais que c'était une véritable amitié. Ils décidèrent de les séparer en grande section pour qu'elles gagnent en autonomie. Mais l'amitié perdue et aujourd'hui nous accueillons Patricia et sa petite sœur Camille, pendant que leur maman prend une leçon de conduite. Karine a préparé plusieurs jeux : des perles à repasser, de la pâte à modeler... etc. Cet été, pendant que nous étions aux Sables d'Olonne, Patricia était au Vietnam, pays d'où sont originaires ses parents. Quand les triplées sont à la maison, ce sont de vraies tornades, au contraire Patricia est très calme et posée, son jeu favori est « maîtresse et élève », Judith joue le rôle de l'élève devant le tableau noir et écrit les mots et les phrases que lui dicte la maîtresse Patricia.

### **La grisaille (2017)**

La perspective d'un échange de paroles avec la mère et quelques rayons de soleil pointent à l'horizon ; un élan d'inspiration se lève, qui contient la promesse d'un texte, et les rayons du soleil percent les nuages à l'horizon. Mais le téléphone une fois raccroché et la relecture du texte achevée, nous retournons sur le versant sombre de la montagne, sur la face nord avec son brouillard et sa grisaille permanente. Nous sommes installés dans un monde profane qui sent la rotture et qui a le goût de la terre que nous retournons dans le jardin. Nous sommes véritablement des créatures déchues, des créatures déchets. Cette merveilleuse jouissance, ce plaisir addictif qui fut dilapidé en de nombreuses années, et ces derniers temps dans la douleur, avait sans doute pour fonction de jeter un voile sur la grisaille ambiante. Quand je me tournais vers le domaine des arts, vers le large, l'horizon était en

flammes et mes orbites étaient remplies de métal en fusion. Quand je quittais tout ceci j'entrais dans un épisode de grande souffrance, le monde était étique et la vie affamée.

### **Le socle (2017)**

Je suis à la recherche d'un endroit où je serais enfin stabilisé. Ce qui me sert de sol à présent comporte de nombreuses ornières remplies de boue et de fange. Le paysage alentour change constamment, il n'y a jamais aucune certitude. Nous supportons les séismes de la frayeur avec leurs répliques, les mouvements violents créés par les nerfs à l'intérieur du corps et leurs secousses, l'anxiété et ses marées, les moments de déception, les petits instants d'euphorie ou de colère, mais jamais rien de continu ou de stable. J'envie Michael et son humeur égale, son flegme nordique, sa sagesse devant l'adversité, sa fantastique puissance de travail (il passe six heures par jour dans son atelier), je voudrais me perdre dans l'une de ses toiles pour être inondé de lumière et d'amour.

### **Aporie (2017)**

Le transfert vis-à-vis du docteur Caillat s'est considérablement affaibli depuis l'affaire de l'ATRT. J'essaye maintenant de la considérer comme un psychiatre lambda, un psychiatre très doué certes, mais qui ne se rattache à aucun mouvement de pensée même si elle a lu Freud. Les lacaniens m'ayant abandonné alors que j'étais au plus mal ne méritent pas ma confiance. Dès lors l'aventure épistémologique se trouve dans une impasse : il n'y a ni maître à penser ni courant auquel se rattacher. Il

faut donc créer soi-même une pensée originale, un riche univers personnel, une poétique singulière et vivre soi-même dans l'ignorance : une multitude de questions demeureront à jamais sans réponse et des raisonnements viendront se perdre dans des apories.

### **L'ignorance (2017)**

Il y a un besoin dans l'homme qui le pousse à rechercher un maître à penser, ou une croyance quelconque pour colmater la brèche de l'ignorance, le vide fondamental, le silence métaphysique ou le néant. J'en suis arrivé au point où je laisse cette brèche ouverte, je ne dispose de plus rien pour la cacher, ni voile ni paravent. Je ne comprends pas ce qu'on nomme « psychanalyse », le docteur Matet m'avait dit : « elle est ce que vous en faites », et j'ai assisté à l'émergence d'une absolue singularité et au scanner de l'expérience de l'angoisse. Il s'est passé beaucoup de choses étranges et surprenantes dans l'écriture pendant la cure : métamorphose du style qui devient plus elliptique et qui accorde une place importante à la paronomase, efforts pour écrire sur la peinture selon plusieurs techniques, expression d'une violence venue des confins des âges et aboutissant à des actes de cannibalisme, étude précise de l'angoisse décortiquée et éviscérée.

### **L'homme gris (2017)**

C'est moi, l'homme solitaire et gris comme la cendre, j'habite un univers en ruines. Je ressemble à une statue de Giacometti. Le moi opaque repose dans sa cavité, pour lui il n'y a plus d'échappatoire : ni la fuite dans l'écriture, ni l'évasion dans le monde des arts. La joie

qui soulève l'âme et la transporte n'a plus cours ici, l'isolement des consciences nous force à envisager les choses avec le plus grand sérieux. Attention, cette manière de faire n'a rien à voir avec l'obéissance au commandeur, au père terrible tuant la joie et installant tout un système de contraintes lourd et douloureux. C'est simplement le degré zéro de l'existence, qui ne se laisse pas emporter par des affects, c'est l'ordinaire de l'âme : quelque chose de neutre et d'ennuyeux mais qui apporte la paix.

### **Le déséquilibre (2017)**

Le moi tourne comme dans le jeu de la boule au casino, l'anxiété va et vient, la dernière en date des constructions s'effondre alors qu'elle avait promis de rester en place. Dans cet espace, il n'y a aucun rebord auquel se raccrocher. Par contre la page d'écriture offre un espace rassurant, là tout s'organise selon notre bon vouloir. La pointe qui nous taraude est soudain émoussée, notre visage flou devient aussi net que le mot tracé : nous sommes là dans l'univers de la langue alors qu'à côté règne le réel, qui n'a rien à voir avec la langue et qui est angoissant. Le réel s'étend à l'infini, il a toujours, pour le malade, un aspect étrange. Et, quand l'angoisse survient, il subit les pires déformations et grimace méchamment pour nous empêcher de sortir de la maison.

### **L'immobilité (2017)**

C'est l'immobilité qui est symptomatique, c'est le fait de s'être débranché de tous les arts, donc de tout plaisir. La paix que cela nous apportait était celle des morts. Dire que j'ai trouvé des avocats en moi pour plaider

la cause du gisant. Il faut jouir et sortir, mais comment faire si toutes les forces vitales sont entravées ? J'ai déjà dit que j'avais connu une situation similaire qui m'avait conduit aux urgences de Cochin, je ne voudrais pas que cette fois-ci le problème se résolve de la même manière. Mais c'est toujours l'angoisse qui domine : il semble qu'elle laisse de petites ouvertures par où la vie peut passer, comme la page d'écriture. Et si le fait d'écrire n'était que le moyen de retarder une grande crise ; et si j'étais totalement prisonnier de l'inconscient, qui dans mon cas s'applique à détruire tout ce qui s'oriente vers le vivant ?

### **Dehors (2017)**

Ces textes qui sont écrits à l'intérieur, avec les pensées qui viennent lorsqu'on est à l'intérieur, n'ont plus aucune valeur dès qu'on sort de chez soi. Dehors, toute recherche, toute explication ou conclusion est balayée à la minute. Or c'est là le vrai monde, le véritable domaine où vivre et c'est sur ce terrain que t'attendent le docteur Caillat et la famille de Karine. Tu diras que tu es exposé au danger, que l'absence totale de repère augmente considérablement ton angoisse. Mais c'est sur cette scène en plein air que tu dois apprendre à vivre et à rester plus longtemps que pour un rendez-vous chez le psychiatre. Les autres vont au dehors tout naturellement, alors que toi tu as l'impression de te rendre dans une ville en guerre et dans un pays en guerre. Comment en es-tu venu à craindre à ce point de sortir ?

### **Anticipation (intemporel)**

J'anticipe ce qui représente un danger pour moi, il s'agit toujours d'évènements qui vont me faire sortir de chez moi. Une image se forme dans mon esprit et me fait très mal ; cette image a le pouvoir de me paralyser totalement, elle érige un obstacle infranchissable, ce qui me rend inapte à agir. J'ai remarqué aussi que les évènements heureux, comme la publication d'un livre ou la création de mon blog, étaient vite oubliés pour laisser la place à des épisodes douloureux. Envisager l'avenir proche avec anxiété est une habitude qui est prise par l'esprit malade qui s'est calfeutré à l'intérieur. Autrement dit, imaginer à l'avance des faits qui auront lieu dans le futur conduit à une inhibition ayant pour but de faire durer l'enfermement.

### **Ce qui reste (2017)**

« Il n'y a pas de grand soir », disait le docteur Matet et de fait, c'est comme quand on arrête de sucer son pouce à cause des appareils dentaires, c'est comme quand on arrête de fumer. La jouissance centrale est abandonnée, on fait quelques pas supplémentaires dans le monde des adultes. L'existence est moins édulcorée, le principe de plaisir est en recul. Pourtant, je suis recroquevillé sur ce qui me reste de l'enfance, toutes mes fibres sont tendues vers cette jouissance (maintenant en miniature) qui m'a permis jadis de vivre une expérience littéraire hors du commun, qui m'a donné une grande force de travail pour parcourir les multiples objets dont l'analyse s'est servie. Il faut encore attendre que ce reste veuille bien disparaître et peut-être alors sera-t-on sauvé.

### **La porte ouverte (2017)**

Cela fait peu de temps que j'écris en prose. Lorsque je composais des poèmes, l'aventure de l'écriture prenait fin dès lors que le texte était achevé. Je disais alors que mon statut d'écrivain était précaire car je cessais de l'être entre deux poèmes. Aujourd'hui, bien qu'une légère déception accompagne la fin d'une séance de travail, la porte de l'écriture reste ouverte et je peux vraiment me considérer comme un écrivain. Tout ce dont je parle ici est très récent et ces choses sont nouvelles pour moi. Je n'ai jamais écrit autant et si souvent. Quand j'ai commencé à pratiquer la prose, j'avais peur que chaque jour soit le dernier, je pensais que cette nouvelle expérience était passagère comme le furent *Flaque de plomb* et le texte intitulé *Marasme* qui se trouve sur le blog.

### **Un espace hors du monde (2017)**

J'ai mis beaucoup de temps à trouver le biais par lequel entrer durablement dans l'écriture ; il m'a fallu mettre la poésie de côté, éviter l'écriture ordinaire qui conduit à un mauvais journal intime, comprendre qu'il ne faut pas être trop pressé, ne pas avoir peur que cela disparaisse. L'écriture crée un espace hors du monde qui peut accueillir et réfléchir tout ce qui se passe dans une vie : la joie, la colère, la mélancolie, l'accablement... etc. Elle a le pouvoir de transmuter n'importe quel évènement si médiocre soit-il en œuvre d'art. Ce que je tente de faire ici (mais peut-être vais-je échouer), c'est d'obtenir des garanties sur la pérennité d'une pratique, c'est de conserver l'ouverture propre à l'écriture même quand je n'écris pas. J'aimerais qu'elle demeure la confidente et la consolatrice.

### **Ce qui croule (2017)**

La moindre petite contrariété me fait trébucher, je relève l'imperfection en chaque chose et je ne vois plus qu'elle, partout j'avance dans le chaos et les ruines, pas de respiration, pas de souffle de vie, toujours ce qui croule, ce qui s'apprête à être réduit en poudre. Le bonheur est là, à portée de main, mais des forces agissent, qui m'en détournent et me rendent malheureux. L'imperfection n'est pas tolérée car – bien que ces deux notions n'aient rien à voir entre elles – elle est assimilée à une souillure. C'est cela sans doute que le psychanalyste appelait mes folles exigences : j'aimerais que tout ce qui me touche soit parfait. « Cessez de vouloir être le maître du monde », avait-il dit : je ne m'accepte pas tel que je suis, je ne prends en compte que mes faiblesses alors que je voudrais approcher de la perfection.

### **Peur de l'ATRT (2017)**

Le matin au réveil et dans l'heure qui suit, je suis assailli par une immense souffrance, la perspective d'aller à l'ATRT (si pertinente soit l'idée du docteur Caillat à ce sujet) me déchire et me lacère : ce trajet et cette activité me semblent impossibles. Je bois mon café, je prends mon bain, puis je reste figé allongé sur le dos, simplement occupé à me détourner de cette vie que je ne tolère pas. Mon esprit baigne dans une vase épaisse et sale, tout ce que je vois, tout ce que je sens, en est imprégné. Puis dans l'après-midi, l'inspiration vient lentement et je peux écrire d'abord un peu et bientôt beaucoup, ce sont les seuls moments durant lesquels j'ai une activité normale. Et une



fois la séance de travail achevée, je quitte le monde familial des mots pour retrouver la réalité qui, quoi que je fasse, demeure hostile.

### **L'amour absolu (intemporel)**

« Le pire c'est l'amour absolu », avait dit le psychanalyste. Elle a arrêté de travailler pour s'occuper de moi parce que j'étais asthmatique, ils n'ont pas eu de troisième enfant parce que j'étais asthmatique ; je suis devenu l'unique, la personne la plus importante. Elle m'a emmené partout : acuponcteur, rebouteux, charlatan, comme si cette maladie était ce qu'il y avait de plus grave. Je suis devenu sa raison de vivre, sa priorité, le noyau de son anxiété, la cause de ses soucis, alors que l'enfant a besoin de voir ses parents accaparés par des tâches qui les intéressent, habités par des désirs qui n'ont rien à voir avec les enfants. Il aimait le footing et le bois de Vincennes, l'Auvergne, la batterie, la moto, sa chienne, son travail, et c'est exactement ce qu'on attendait de lui, s'il avait été accessible, mais il ne l'était pas à cause d'un non-dit ; pourtant s'il avait pu jouer son rôle, l'amour absolu n'aurait pas été la pire des choses, il aurait été un paravent très efficace.

### **Etre père (2013)**

La paternité est une souffrance, du moins ce que j'ai imaginé à son sujet : un sacerdoce qui s'élève jusqu'au plus grand sérieux, alors qu'il suffit d'être soi-même. Avec l'interrogation concernant mon rôle de père est apparue une loi très coercitive. Dès lors commença le règne du personnage autoritaire que suppose tout ce qui

est conçu pour une collectivité, par exemple : le lycée, les professeurs (agrégés, certifiés), la cantine, les règles qui encadrent l'enseignement d'une matière et qui paraissent au journal officiel. Autre exemple : l'armée avec sa hiérarchie, la loi martiale, le mess des officiers, tout ce qui renvoie à la présence d'un père colossal assis au sommet de la pyramide. C'est ce personnage là qui est venu me tourmenter. Le père tout-puissant m'a emprisonné dans un réseau de contraintes et a fini par étouffer en moi tout élan vers la liberté. Voilà ce qui s'est produit au centre de formation du Racing métro, mes cours avaient fini par devenir glacés, figés dans la glace des instructions officielles, la haute liberté de mon enseignement s'était peu à peu dissipée, j'étais confronté à de plus en plus de contraintes, jusqu'à ce que cet enseignement s'achève avec mon hospitalisation. Et pourtant j'avais pendant des années joui d'une liberté sans limite, me construisant en dehors de tout système, en faisant l'école buissonnière, en me tournant vers les avant-gardes, en faisant des lectures sauvages, en acquérant une culture qu'aucun système ne peut évaluer : le rock et le cinéma expérimental.

### **Joy Division (2007)**

Je me souviens, j'avais acheté *Permanent*, une compilation de Joy Division, je l'écoutais au casque dans mon lit, dans le noir et je comprenais cette musique, je ne saurais dire ce que je comprenais mais tout paraissait transparent et important, j'avais conscience d'être entré en contact avec une œuvre majeure. Lorsque plus tard je vis le film *24 hour party people* dans une petite salle à Bastille, la musique, parce qu'elle était accompagnée d'images, devenait encore plus puissante. Je retrouvai plus tard cette sensation avec le film *Control*, qui raconte la vie

de Ian Curtis. Et bien sûr j'allais sur YouTube pour visionner de vraies images du groupe passant à des émissions de télévision. On voyait Ian exécuter la danse de la mouche ou toute autre chorégraphie avec ses bras et le micro.

### **The Cure (2007)**

J'étais fasciné par l'album *Pornography* de The Cure, cela n'avais rien à voir avec les singles de ce groupe que nous écoutions au lycée. Je découvrais une œuvre d'une profonde noirceur, à la fois torturée et mélodieuse. A l'époque Robert Smith était la proie d'un puissant spleen, le monde l'écœurait et lui apparaissait comme pornographique. J'ai ensuite écouté et apprécié l'album *Disintegration*, influencé que j'étais par les films de Sofia Coppola, en particulier *Marie-Antoinette*. Enfin je me suis intéressé à l'album *Faith* et plus précisément au morceau : « The Funeral Party. » L'œuvre de The Cure ne ressemble en rien à ce qu'on trouve sur les diverses compilations, c'est un groupe d'artistes beaucoup plus sérieux et obscur qu'il n'y paraît.

### **Mona Lisait (2009)**

Un jour d'oisiveté, je suis entré dans la librairie Mona Lisait qui se trouve près du Châtelet, puis je suis descendu au sous-sol et je me suis très vite rendu compte que j'étais dans un endroit stratégique, en fait tout se passait là, c'était le lieu où fleurissait la culture underground et la contre-culture. On trouvait des trésors, comme des livres de Claude Pélieu dans de très belles éditions réalisées par « Derrière la salle de bains », le même éditeur proposait des poèmes de Lucien Suel, un vrai bonheur me traversait quand j'avais ces ouvrages

entre les mains. Mais ce n'est pas tout, Mona Lisait avait sa propre maison d'édition qui publiait des auteurs oubliés de la Beat Generation comme D.A. Levy, Jack Micheline et Peter Orlovsky. Hélas, je n'ai pu partager cette trouvaille avec personne, mes amis s'intéressant à autre chose, c'est pourquoi je lui accorde une place ici, en espérant que quelqu'un soit maintenant aussi enthousiaste que je l'étais alors.

### **Les réserves (1997)**

J'allais consulter des ouvrages rares dans les réserves des bibliothèques de la Sorbonne ou de Sainte-Geneviève, ou encore à la bibliothèque Mazarine. J'aimais qu'on m'apporte ces livres soudainement arraché à un sommeil qui avait duré de longues années. Je lisais et, comme les photocopies étaient interdites, durant des heures je recopiais les passages dont j'avais besoin, au stylo, sur une feuille qui serait ensuite saisie par le traitement de texte d'un ordinateur à la maison, car les ordinateurs portables n'existaient pas encore. Les récits de voyages en Egypte contenaient de magnifiques gravures, c'était un privilège d'avoir du temps à consacrer au maniement de ces œuvres oubliées. J'avais vraiment l'impression d'être en contact avec le savoir, je l'exhumais et je lui donnais une toute nouvelle place à mon époque pour le ressusciter.

### **La langue (2017)**

Je ne sais plus quoi penser, je ne sais plus ce que je dis, je ressens une grande lassitude, dehors il fait froid, je me suis habillé chaudement, je ne parvenais plus à aller

dehors (j'avais peur de l'atelier thérapeutique mais le docteur Caillat m'a rassuré : je suis attendu par des personnes aussi bienveillantes qu'elle), je distingue mal mon avenir, je suis sur un seuil, que m'est-il arrivé, je suis assommé, j'écris ce que me dicte mon corps, j'aime les mots, j'aime construire des phrases, cela n'aura pas de fin, je parle de mon histoire avec la langue, je n'ai jamais réussi à apprendre une langue étrangère, mais j'habite le français, je n'ai lu que pour être en contact avec la langue française, j'aime la déployer, j'aime travailler sa matière, même si c'est si difficile parfois, il y a alors une rétroaction, en écrivant je transforme mon être, dans mon cas c'est sur la maladie que j'agis, je déplace le symptôme, je le fais glisser en moi, j'écris un texte fauve, par larges touches, c'est la manière qui me convient aujourd'hui, elle exprime le doute, je ne sais plus quoi penser, je ne sais plus ce que je dis.

### **L'atelier du peintre (2012)**

Michael habite à Montmartre, il loue un deux pièces deux étages au dessus de l'appartement dans lequel il vit, c'est son atelier. Dans la plus petite pièce, il entrepose des toiles et du matériel comme du papier à bulles, du ruban adhésif. Dans l'autre pièce, il travaille, des toiles sèchent et la dernière en date est sur le chevalet ; il y a aussi un confortable fauteuil, et une chaîne stéréo qui diffuse de la musique (quand il pratiquait le métier d'écrivain, il écoutait de la musique classique car les paroles l'empêchaient de se concentrer ; le peintre, lui, peut écouter des chansons). C'est un endroit important, j'y pénètre avec solennité et je conserve mon sérieux tout le temps que dure ma visite. Il s'assoit et me fait une confidence : « je deviens de plus en plus solitaire, avant je

voyais beaucoup de monde, et j'invitais des gens dans mon atelier, maintenant je n'ai plus le goût à ça ». J'ai écrit de nombreux textes sur sa peinture, mais lorsque je suis immergé dans l'atelier, avec toutes ces toiles magiques autour de moi, je ne peux rien faire d'autre que contempler en silence. Toutes ces choses qui sont relatives à une religion, comme le sacré et le profane, le pur et l'impur, le temple, je le trouve ici et je ne réclame rien de plus, spirituellement je suis comblé. Me voilà au centre de la création, à la source de l'art plastique, dans le noyau du plaisir esthétique. C'est un sentiment auquel on ne s'habitue pas parce qu'il émane d'un mystère : comment peut-il y avoir sur la toile (ou sur la page d'écriture) quelque chose qui a dépassé l'artiste lui-même et qui est venu se poser là où, au départ, il n'y avait rien ?

### **La grille (Arnaud)**

Dans son court-métrage intitulé *La grille*, Arnaud met en scène deux personnages, un garçon et une fille ; ils sont assis sur les quelques marches qui mène au rez-de-chaussée d'un immeuble ; vers les marches se trouve une grille qui donne sur le sous-sol de l'immeuble. C'est à travers cette grille que la jeune fille jette son mégot de cigarette non éteint. Nous retrouvons les personnages dans le salon d'une maison abandonnée. Soudain la jeune fille est prise d'un remord presque irrationnel : elle a peur d'avoir mis le feu à l'immeuble et que par sa faute des gens soient en train de souffrir. Voyant que le trouble de la jeune fille confine à la panique, le garçon l'entraîne sur les lieux de l'angoisse et verse une bouteille d'eau à travers la grille. Je vais m'arrêter là dans le récit du court-métrage. Je veux montrer que ce film est une œuvre de cinéma parce qu'elle fait glisser la situation du particulier vers

l'universel : le thème est la culpabilité, mais plutôt une espèce de malaise qui est opaque et sans fondement, c'est la culpabilité sans faute que chacun porte en soi à des degrés divers. Pour ma part, je me suis immédiatement reconnu dans ce thème et dans la manière dont il était traité. La fin du film est abstraite, on sort du quotidien des personnages pour entrer dans leur psyché et l'on se rend compte que le réalisateur avait parfaitement conscience du caractère intemporel et universel de son œuvre.

### **Gummo de Harmony Korine (ART, 1997)**

Le thème du film est selon moi la peur du désordre et du chaos qui empêche de se projeter dans l'avenir. L'auteur nous montre la vie de ceux qui s'accommodent de cette situation : Xenia est une ville qui a été dévastée par une tornade. On note, dedans comme dehors, la prolifération d'objets du quotidien comme des vêtements ou des ustensiles divers. Le désordre atteint son comble au cours de la scène des claquettes dans le sous-sol de la maison du plus petit des deux gamins qui sont les personnages principaux. Ou encore au cours de la scène se déroulant dans une cuisine où des hommes boivent de la bière : leur jeu est de détruire les chaises dans un déchaînement de violence. On constate que les marginaux d'hier sont à présent les maîtres de la situation, ce sont les seuls qui ont la faculté de s'adapter à leur nouvel environnement. Cet environnement suppose un présent indépassable qui stagne comme l'eau croupie, comme l'eau la plus glauque.

### **Le Marquis de Sade (ART)**

Je suis parfois un peu triste que le Marquis de Sade n'ait pas pu terminer *Les 120 journées de Sodome*, cela aurait été une œuvre d'une envergure plus grande encore que *Histoire de Juliette ou les prospérités du vice*. C'était un catalogue de sévices classés du plus simple au plus élaboré. On peut se faire une idée de l'ouvrage définitif en lisant ce que l'auteur avait déjà rédigé. Mais cela ouvre l'appétit et on aimerait en avoir plus. Par une journée de désordre révolutionnaire et alors que Sade était enfermé à la Bastille, on le transféra à l'Hospice de Charenton : il dû abandonner son manuscrit dans sa prison où il fut perdu, ce qui plongea le Marquis dans une grande souffrance. J'ai toujours pris Sade au sérieux, j'ai compris qu'il se passait là quelque chose de très fort et que l'œuvre concernait l'humanité tout entière.

### **Une crise aiguë (2017)**

Ce matin j'ai eu mon rendez-vous avec le docteur Collomb qui m'a d'abord sondé et qui m'a expliqué le fonctionnement du « Groupe Entre Deux » et de l'ATRT, c'est une femme qui possède une haute éthique et qui rayonne d'intelligence. L'entretien a duré une heure et tous les thèmes ont été abordés, même le délicat sujet de mes revenus, et comme d'habitude je n'ai pas su parler d'argent. J'ai un emploi du temps qui m'indique le lieu et l'heure des ateliers, il y en a un par jour qui dure en moyenne une heure à trois endroits différents dans Paris. Je n'ai toujours pas pu dire que mes parents m'aidaient financièrement, c'est ce non-dit durant l'entretien qui m'a brutalement jeté dans une angoisse qui dès son apparition s'est annoncée comme aiguë. Elle a débuté à midi et s'est



dissipée à 15h30, j'ai réussi à rentrer chez moi en métro. Grande souffrance, profonde culpabilité de ne pas pouvoir gagner de l'argent. L'argent est devenu un thème majeur. C'est à propos de ce thème que je mens à mes beaux-parents, et c'est toujours dans un malaise que j'évoque ma situation financière. Deux axes sont essentiels pour rendre compte de la crise d'angoisse : l'impression d'avoir commis une faute grave et le sentiment qu'il va y avoir une catastrophe dont je serai la cause. La crise est vécue comme une damnation éternelle, l'avenir n'existe plus que sous forme d'échéances anxiogènes. Tout est envisagé sous l'angle du pire et l'on a l'impression que l'intensité de la crise ne se réduira pas, on a le sentiment que ce tourment n'aura pas de fin. C'est ce que j'ai appelé le lager mental. La leçon de cette journée : la crise peut monter en flèche n'importe où et n'importe quand, me faisant passer du bien-être à la plus grande détresse en quelques minutes pour une durée de 3h à 4h. Tout semble alors impossible car je suis physiquement et psychiquement diminué. Je n'ai pas le choix, je dois vivre avec cette épée de Damoclès au dessus de la tête, je dois prendre le risque de faire une crise à l'extérieur, ce qui est facile à dire. Quels risques encourt celui qui reste enfermé à la maison ? C'est un état de mort psychique, l'annulation de toute pensée, une mise en scène qui, par la clinophilie, mime la position du mort dans son cercueil, il s'agit pour le sujet de se soustraire au monde et à la vie, de les mettre entre parenthèses, on imagine aisément qu'une telle situation mortifère peut aboutir à une hospitalisation en urgence. C'est pour cela que le projet du « Groupe Entre Deux » peut m'aider, rien qu'en me faisant prendre les transports en commun. Mais je ne sais pas si le fait d'aller brutalement contre le symptôme, de forcer la tendance inverse qui est l'obligation de sortir, peut être efficace.

### **L'inquiétude (2017)**

Etre allongé sur le lit, les yeux clos, sans bouger : c'est la situation à laquelle je veux mettre fin car c'est une impasse. Je vais donc m'obliger à sortir pour me rendre aux ateliers. Mais je les appréhende autant que les trajets en transport en commun. Ce ne sont pas de simples sorties : on m'arrache au seul lieu dans lequel je me sens en sécurité et l'on m'expose au danger de faire une crise d'angoisse aiguë à l'extérieur. Les seuls moments où j'ouvre les yeux et où je me raccroche à la vie sont ceux où j'écris, il va maintenant falloir être présent dans la vie à toute heure du jour. Ma crainte est de réagir comme à Ville d'Avray c'est-à-dire de faire une crise tous les jours et de devoir abandonner le projet thérapeutique. Je compte sur la confiance totale que j'ai en le docteur Caillat, c'est elle qui reste mon point de repère dans cet univers nouveau qui s'offre à moi, car pour moi l'inconnu est la principale source d'angoisse et justement, dans le projet du « Groupe Entre Deux », j'ai à me familiariser avec trois lieux différents.

### **Easy rider (ART)**

*Easy rider* est un film de Dennis Hopper, qui partage le rôle principal avec Peter Fonda. Nous sommes en 1969 et nous roulons sur la route avec deux motards. Ils vivent dans une liberté totale, sans responsabilité, sans attache, sillonnant les routes des Etats-Unis, passant parfois un peu de temps avec des communautés hippies, utilisant quelquefois des drogues (une scène tournée dans un cimetière rend compte de l'effet des hallucinogènes, nous entraînant dans un trip visuel particulièrement

réussi). Cette liberté sans égale mènera les deux motards à leur perte lorsqu'ils croiseront des hommes issus de l'Amérique profonde et conservatrice, qui n'hésiteront pas à les descendre à coup de fusil. Ceux-ci ont peur de la liberté, ils ne supportent pas les changements de mœurs d'une partie de la population à cette époque.

### **Le bonheur (2017)**

Et pour vous, qu'est-ce que le bonheur ? Me lever le matin sans souffrir, être en mesure d'apprécier le café, prendre du plaisir dans mon bain, qui ne serait alors plus une corvée, être content de s'habiller avec goût, attendre 9h30 en écoutant de la musique, sortir de chez moi et prendre les transports sans être rongé par l'angoisse, me rendre au Forum des Halles et passer une heure à déambuler à la Fnac, aller place des innocents et prendre un café au Cœur Couronné, rentrer chez moi sans qu'une crise se déclare parce que je suis loin de la maison, arriver chez moi et m'allonger sur mon lit avec mon petit ordinateur, écrire sans difficulté 2 ou 3 pages, ranger l'ordinateur et écouter une nouvelle fois de la musique, aller chercher ma fille à l'école sans culpabiliser d'être malade et oisif vis-à-vis des autres parents, rentrer doucement à la maison et prendre un repas avec ma femme et ma fille sans que ce soit une désagréable contrainte, regarder le feuilleton préféré de Judith avec elle sans que la télévision agisse comme un repoussoir, aller dormir 8h et non 6h, se réveiller et recommencer. Mais si vous aviez à demander plus ? Pouvoir donner quelques cours particuliers et accompagner Karine et Judith chez mes beaux parents, pouvoir partir en vacances sans rester enfermé dans l'appartement pendant tout le séjour et pouvoir aller en week-end sans craindre la crise.

### **Le passage (2017)**

Il y a en moi, dit le docteur Caillat, une pulsion de vie bien présente mais que mon inconscient n'a de cesse d'étouffer. On voit bien cette lutte entre pulsion de vie et pulsion de mort si l'on étudie le symptôme aujourd'hui : tout ce qui s'oriente vers le vivant : se laver, s'habiller, prendre un repas en famille, est difficile, repoussé par des forces noires qui agissent en moi. Ensuite il est presque impossible d'emprunter les transports et de s'éloigner de la maison, le danger est ici la crise d'angoisse. Le symptôme a transformé la maison en tombeau, la vie est dehors mais des empêchements et des entraves sont sur sa route et j'ai le plus grand mal à y accéder ou plutôt à m'y tenir à demeure. C'est ce passage que nous voulons dégager à présent par la force.

### **La bonté (2017)**

Depuis mes vingt ans et mes lectures de Sade et de Bataille, je suis persuadé qu'il existe une part de mal en chaque être humain et que le mal constitue son essence. Tout ceci délivre une conception à-priori de l'être humain qui ne doit rien à l'expérience. Cette dernière balaie la théorie, je m'aperçois qu'il existe des gens tout simplement bons, comme le docteur Caillat et le docteur Collomb. Ceci remet en cause une pensée datant de 25 ans et mon article qui condense cette vision de l'homme, paru dans l'ouvrage collectif : *La Justice*, chez Studyrama. En règle générale toutes mes certitudes s'effondrent face à l'expérience et elle seule délivre la véritable connaissance. Je marche ici dans les pas de David Hume : seule compte la connaissance empirique qui permet d'élaborer des

maximes générales toujours perfectibles grâce aux expériences nouvelles. Mon ancienne conception de l'être humain était un obstacle, et non des moindre, qui m'empêchait de sortir. La gentillesse du docteur Caillat et la bienveillance du docteur Collomb ne sont pas de simples façades, ces qualités ont trait à leur essence.

### **Anne-Sylvie Caillat (2017)**

Elle dit que lorsqu'elle accepte d'aider quelqu'un, elle ne l'abandonne jamais ; ce point est important pour moi qui ai été abandonné deux fois (par les docteurs Ellis et Matet). Toujours aimable et souriante, elle possède le pouvoir d'écarter le père symbolique et les pesantes contraintes dont il m'accable. Elle est heureuse et sans doute aussi amoureuse, on sent qu'elle a construit sa vie aisément parce qu'elle est douée pour ça : de par ses interventions, on comprend qu'elle connaît tous les recoins de la réalité, qu'elle est spécialiste du fonctionnement du couple et spécialiste de l'amour, son domaine est ici-bas ; elle n'a que faire de la métaphysique et des expériences souvent monstrueuses que je fais dans l'écriture. Pour elle, le monde intérieur est malade à cause de faits et de choses appartenant au monde extérieur. Le hasard m'a conduit dans son cabinet et je m'aperçois aujourd'hui que c'est une chance inestimable.

### **Le corps (2017)**

J'ai un corps qui boit, qui mange, qui urine, qui défèque. J'ai un corps qui doit être lavé chaque jour. J'ai un corps et je l'avais oublié. Le docteur Matet disait que l'écriture contribuait à me donner un corps. Brossez ses

dents, couper les ongles des mains et des pieds, se raser. La présence du corps chasse les constructions qu'élabore l'esprit. Le corps est un objet vivant mais un objet tout de même. J'ai voulu supprimer le corps et n'être qu'esprit. La noblesse de l'esprit et ses objets : livre, film, disque. La roture du corps et ses objets : pénis, étron. Les constructions érigées par l'esprit étaient pures, sans crasse, or c'est de crasse et d'excréments que parlaient mes poèmes. La poésie était aux antipodes du corps mais elle s'y référait souvent. Quelle place le corps occupe-t-il pendant la crise d'angoisse ?

### **L'éternelle crainte (2017)**

Je suis terrifié par mon engagement envers le « Groupe Entre Deux ». Etre obligé de sortir de la maison et de m'en éloigner considérablement avec les transports en commun me rend très anxieux. Par-dessus tout, j'ai peur de faire une crise d'angoisse aiguë à l'extérieur, je l'ai déjà dit cent fois, je me répète, mais mes pensées sont toujours les mêmes. J'ai essayé de me rassurer en me disant que tout ceci est en relation avec le docteur Caillat (que je verrai tout de même chaque semaine), que la durée des ateliers était très courte, que l'expérience ne durait que six semaines, que je serai entouré de gens bienveillants, que c'est la seule solution pour me désincarcérer. Mais ces pensées, même si elles sont écrites, ne me sont d'aucune utilité, elles n'apaisent pas mon anxiété et laissent la réalité telle que je la ressens, c'est-à-dire âpre et douloureuse.

### **Le rire de Merlin (2017)**

J'ai besoin d'un transfert fort pour le docteur Collomb, celui qui existe pour le docteur Caillat est considérable et peut servir de tremplin à celui que je cherche. Lundi, je vois Mme Caillat à 12h et Mme Collomb à 14h, il faudrait que je sois aussi heureux d'aller à mes deux rendez-vous. Aller consulter la première me comble de joie, me rendre à l'atelier dirigé par la seconde m'inquiète fortement, mais j'y vais aussi pour lui offrir mon livre, ce qui peut être un stimulant. Mme Collomb m'a fait une très forte impression durant le long entretien qui a précédé mon inscription au groupe, on aurait dit qu'elle avait acquis la sagesse, elle était toujours souriante et avait presque le même rire que Mme Caillat, le rire malicieux et magique de Merlin.

### **Le problème du mal (2017)**

Le problème du mal n'est pas résolu, car c'est bel et bien lui qui se manifeste dans toute sa violence lors des crises, d'abord par la puissante culpabilité qui se fait sentir (pour une faute déjà commise), ensuite par l'impression qu'une catastrophe va arriver par notre faute. Il y a aussi ces résidus d'agressivité qui apparaissent parfois au contact des autres, une agressivité que le docteur Caillat qualifie de « naturelle » et que les personnes anxieuses tentent d'étouffer par une politesse excessive. La question de savoir s'il y a du mal en chacun de nous n'est peut-être pas celle qu'il faut se poser. La question est de savoir comment nous nous comportons à l'égard d'autrui. Qu'importe les vices de chacun du moment qu'il agit avec justice. Oskar Schindler, grand amateur de femmes, n'était pas un saint mais il est devenu un juste. Ainsi qu'il y ait un

fond de violence en nous n'est pas important, on peut toujours devenir quelqu'un de bien.

### **La cause est réelle**

Le bilan de toutes ces introspections, de tous ces raisonnements est nul. La cause du mal et le remède ne sont pas en toi. Par exemple ces angoisses qui sont venues perturber ta journée sont dues à ta nouvelle vie au sein du « Groupe Entre Deux », si tu cherches un remède, pense par exemple aux deux médecins en lesquels tu as confiance. Tout ce qui est purement intellectuel et qui se réfère à ta formation et à ta culture est à bannir : ce sont les résultats obtenus par un esprit malade maintenu en vase clos. L'esprit enfante des chimères. Il est d'ailleurs tout à fait étonnant que tu tombes encore dans le panneau après quatre années d'une réflexion infructueuse. L'angoisse a chaque fois une cause bien réelle et ce n'est pas en restant enfermé que l'on peut espérer la diluer.

### **Un rêve diurne (2017)**

Nous sommes sur une plage de sable fin au bord de la Méditerranée, il y a trois chaises, je suis assis en face de Mme Caillat et de Mme Collomb, je leur décris ma vie en détails et j'illustre mes paroles par des lectures d'extraits de mes œuvres, je parviens à leur montrer ce qu'est une crise d'angoisse aiguë, elles ne la ressentent pas mais elle peuvent comprendre grâce à des images comme celle du lager mental. Elles sont très marries en m'écoutant, elles me donnent des signes d'amitié. Nous sommes maintenant dans une salle d'hôpital, les deux médecins ont demandé à l'interne de me faire un pansement autour de la tête.



Lorsque l'interne a terminé je me regarde dans un miroir et je trouve que je ressemble à Guillaume Apollinaire qui avait reçu un éclat d'obus dans la tête.

### **La souillure (2017)**

Depuis ce matin au réveil je me sens souillé et je ressens le monde comme un vaste et infect marécage. J'ai même pensé ne plus écrire car cela m'apparaissait comme une activité malsaine. C'est de cette manière que l'on voit les choses au sein d'une crise d'angoisse, mais alors il y a une forte tension nerveuse et le sentiment de la culpabilité en plus. J'ai remarqué que l'espace où l'on écrit était susceptible de s'ouvrir et de se fermer. Quand on compose un poème ce phénomène est évident : il y a une brève ouverture qui apporte les matériaux issus du langage, et une fermeture qui s'accompagne d'un intense travail sur le texte. Pour ce qui est de la prose, l'ouverture peut exister et durer même si l'on n'écrit pas, et il peut y avoir des fermetures momentanées qui nous laissent dans un état de pur déchet.

### **Ne plus écrire (2017)**

J'étais si mal ce matin que j'ai annoncé à tout le monde que je cessais d'écrire, j'ai ensuite pu envisager l'horreur qui accompagnait une telle décision : un désœuvrement morbide et un vide glacial comme on peut le voir dans certains poèmes de Mallarmé. Etre confronté à l'impossibilité d'écrire engendre une réelle souffrance, et face à Mallarmé on trouve de véritables graphomanes qui ne sont jamais en manque d'inspiration. Je me situais entre les deux, mais depuis que j'ai adopté l'écriture en prose,

c'est pour moi une pratique quotidienne. Cela m'empêche de voir le vide ambiant et cela chasse les pensées morbide qui viennent alors se placer sur la page : ce matin j'ai senti mon corps s'enfoncer dans une baignoire remplie de goudron chaud, je criais mais le fluide finissait par remplir ma bouche.

### **New York (2003)**

Georges, mon beau père, avait gagné une belle somme au tiercé et nous avait offert un week-end à New York pour assister au mariage de Suzy, une cousine américaine de Karine. J'ai traversé Brooklyn en voiture puis j'ai franchi le pont avec une vue superbe de Manhattan. Mais je n'ai pas pu visiter la ville : nous ne restions que deux jours et nous devions rendre visite aux membres de la famille qui habitaient dans le Connecticut, c'est là d'ailleurs qu'a eu lieu le mariage de Suzy. Le lendemain matin avant de prendre l'avion, nous sommes allés à Manhattan et j'ai pu voir la Statue de la Liberté au loin. Je suis entré dans une vaste librairie et j'ai acheté une belle édition des œuvres d'Edgard Poe. Puis nous sommes revenus à Paris.

### **S'écorcher contre le réel (2017)**

Tu es passé maître dans l'exploration fantaisiste de ton âme, et dans l'art de l'interprétation capricieuse, dans celui du déchiffrement alambiqué. Tu as à ton actif plusieurs milliers d'hypothèses sur divers sujets comme : l'essence de l'homme, les acteurs de ton enfance, les causes de l'angoisse. Et chaque fois que tu mettais à jour une trouvaille tu pensais être sauvé, mais sa durée de vie était

très courte. Il semblerait aujourd'hui que tu en aies fini avec cette habitude douloureuse et stérile. Le discours philosophique n'est d'aucun secours pour le malade mental, de même que la littérature, ce qui apparaît c'est que la confrontation avec le réel brut, avec l'autre, peut-être brutale. La vie que tu dois mener : sans réflexion, sans introspection, sans conclusion, sans jugement hâtif.

### **La bienveillance (2017)**

Il n'y a chez elle aucune aspérité, tout est lisse et fluide, pas de sévérité, pas de condescendance, pas d'ironie. De toutes les façons, si elle faisait montre de l'une de ces trois attitudes, je serais contraint de la quitter. Cette qualité dont elle fait preuve, elle la nomme « bienveillance ». Comment se fait-il que moi qui suis hanté par le mal, celui qui se manifeste avec une extrême violence, accompagnée d'une immense culpabilité, durant les crises, comment se fait-il, dis-je, que je ne puisse pas accepter tout ce qui s'apparente à la brutalité chez l'autre, même dans ses plus légères manifestations. Mme Collomb était aussi bienveillante que Mme Caillat. Ceci devrait te rassurer, car il s'agit sans doute là de l'état d'esprit de l'équipe tout entière.

### **A l'ouest (2017)**

Il ne s'agit pas de rendez-vous professionnels, il n'y a pas de performance à évaluer. Ce sont des ateliers pensés et conçus pour des personnes confrontées à la maladie. Tu n'as pas à être à la hauteur, il n'y a d'ailleurs aucune hauteur à atteindre, c'est quelque chose d'horizontal. Si tu te sens mal, tu peux en avvertir l'interne,

on trouvera bien un endroit où tu puisses t'allonger. Tu es tout de même complètement à l'ouest, tu ignores tout ce qui a trait au réel : argent, intendance, papiers administratifs ; tu n'es à l'aise que dans le domaine des choses de l'esprit : philosophie, littérature, cinéma ; là tu es dans ton élément, tu circules facilement parmi les œuvres, tu parles d'un auteur que tu aimes comme si tu le connaissais personnellement. Ce qui est facile pour les autres te met dans l'embarras et ce qui est difficile pour eux te paraît aisé. Mais ceci s'explique. J'avais des priorités à respecter : n'ayant pas pu faire ma percée dans le monde, je l'ai accomplie sur la scène de la littérature, j'ai donc travaillé comme un forçat avec les objets dont mon analyse se servait pour tenter de me sauver et ces objets n'étaient pas issus du réel, c'étaient des œuvres d'art. Maintenant que mon œuvre théorique est parue (un article sur le mal, un article sur Boumsong, un livre sur Verlaine) et que les poèmes écrits durant l'analyse sont eux aussi publiés, l'inconscient a atteint son but, mais je suis malade à l'idée de devoir pour la première fois considérer l'ensemble du réel : sortir de chez moi, prendre les transports en commun et trouver une place dans un groupe de personnes malades comme moi. J'ai déjà essayé cela en allant à l'hôpital de jour à Ville d'Avray et ma seule crainte sur le seuil de cette nouvelle expérience est qu'elle se solde par un échec comme ce fut le cas à l'époque.

### **Description d'une crise classique (intemporel)**

La crise d'angoisse, c'est le mal qui de ses mains de géant enserre l'humanité tout entière, et qui m'écartèle, convaincu que je suis d'avoir commis une faute grave qui me vaut la haine de cette humanité. Je prédis aussi un

cataclysme imminent dont je serais l'auteur, mais il ne vient jamais, ce qui ne m'empêche pas d'y croire fermement. Il y a donc superposition de deux sources de culpabilité. J'ai peur avant tout d'avoir un public, c'est-à-dire d'être entouré de personnes dont le regard me lacère, dont la présence m'étouffe, j'ai besoin de m'allonger et de préférence chez moi. Il n'y a rien d'autre à faire qu'attendre que cela passe. La crise dure environ trois heures. Elle monte et descend en moins d'un quart d'heure.

### **Le symptôme (2017)**

On voit bien comment fonctionne le symptôme, l'angoisse se présente quand je dois accueillir quelqu'un à la maison, ou bien quand je sors voir quelqu'un à l'extérieur. En fait la seule exception est le docteur Caillat et encore, je vais à son cabinet en taxi qui joue le rôle de sas de sécurité, ensuite je rentre en bus car la séance fait toujours baisser l'angoisse. Dans l'idéal j'aimerais vivre dans ma chambre, allongé sur mon lit, ne sortant jamais et ne recevant personne. C'est contre cette tendance mortifère que nous travaillerons à partir de demain. Je ne rentrerai pas chez moi en bus après ma séance : si tout va bien, j'irai ensuite à l'atelier de « verbalisation » qui aura lieu rue Vaugirard et qui sera exceptionnellement animé par le docteur Collomb et l'interne qui l'accompagne.

### **La confiance (2017)**

J'ai assisté à l'atelier de « verbalisation », et j'ai découvert qu'il existait des personnes plus malades que moi. J'ai aussi pu constater que ces personnes avaient une qualité humaine supérieure à la plupart des gens. Tout ceci

a été d'un grand réconfort. Les témoignages que j'ai entendus, je les garde pour moi. Faire la connaissance des patients et prendre les transports avec eux après s'être confié en leur présence, ne pas être jugé, parler en toute confiance sans ressentir de honte et de culpabilité est un luxe auquel je n'étais pas habitué. Je comprends maintenant Michael, qui m'avait dit se sentir en sécurité quand il prenait un verre dans le quartier homosexuel du marais. Il était parmi des gens capables de le comprendre. Et c'est précisément ce que j'ai vécu aujourd'hui avec le « Groupe Entre Deux ».

### **La donation (2017)**

C'est la décision de mes parents, et en particulier de mon père, de donner ses biens à ses enfants. Je suis propriétaire de mon appartement et d'un deux pièces que je loue dans le XXe. C'est grâce à cet état des choses que je peux m'adonner à une activité non lucrative comme l'écriture. Mais le fait de ne pas pouvoir travailler et gagner de l'argent, ainsi que le fait d'être à la tête de ce patrimoine, pour moi non mérité, m'ont rempli de honte et de culpabilité. Or je n'ai rien à dire sur l'attitude de mon père : même si c'est maladroit, c'est sa manière à lui de me prouver son amour et de compenser la carence qui existe chez lui à l'endroit de la parole. Je ferai en sorte que cet argent serve à créer des œuvres somptueuses comme ce sera le cas pour ce livre lorsqu'il sera terminé.

### **La dolce vita (ART)**

Le thème de la liberté est présent dès le début du film avec l'apparition du rock'n roll et celle de Nico, la

chanteuse du Velvet Underground, qui joue son propre rôle. Nous sommes au sein d'une petite communauté oisive qui goûte la douceur de vivre. Le héros du film, Marcello, jouit de cette liberté qu'il pourrait mettre à profit en s'en servant pour composer une œuvre (c'est d'ailleurs ce que fait ici Fellini lui-même). Une scène nous montre Marcello décidé à écrire mais faisant des tentatives infructueuses. Le film se termine lors d'une soirée organisée par les personnes appartenant à la jet-set, dans laquelle on voit Marcello livide et amer : il n'y a pas eu pour lui de sublimation, il a tourné le dos à l'écriture, le voilà seul et happé par ces fêtes à répétition, prisonnier d'un destin vide et médiocre.

### **Mon parcours (2017)**

Malgré la maladie, j'ai eu de la chance. Au lycée, j'ai seulement perdu un an parce que j'étais mal dans ma peau, mais j'ai réussi à décrocher mon bac. De même, à la fac, j'ai perdu une année parce j'étais trop malade mais j'ai obtenu un DEA. Ensuite, durant les périodes difficiles, j'ai toujours pu m'enrichir : voyant ma thèse sombrer et ne pouvant plus lire, je me suis passionné pour le cinéma et je suis devenu un amateur averti, ensuite il y eut l'hospitalisation à Cochin. De même, durant les quatre dernières années, la seule chose que j'ai réussi à faire était d'écouter de la musique : je suis devenu un vrai connaisseur avec plus de 4000 titres sur mon iPod. Et durant toutes les années gâchées, je n'ai jamais cessé d'écrire, c'était comme une manière de racheter le temps perdu dans la souffrance. Cette chance d'avoir eu un parcours relativement fluide, j'en ai pris conscience durant l'atelier de « verbalisation » : des patients, malades depuis l'adolescence voire depuis l'enfance, ont un parcours

extrêmement chaotique, comme si l'on avait déversé des milliers de bombes sur leur vie. Il est étrange de penser que l'homme, déjà en proie à de nombreux malheurs sur la terre (comme l'illustre Voltaire par ses contes), puisse aussi souffrir de la psyché au point de rivaliser de désespoir avec le plus misérable des ses congénères.

### **La ligne 6 (2017)**

J'étais aujourd'hui à l'atelier de relaxation encadré par un psychomotricien et une infirmière, deux personnes charmantes qui nous ont fait passer un bon moment, joyeux et ludique. Je suis rentré par le métro avec Eleonore, sur ligne 6 en partant de la station Pasteur : je descends à Daumesnil et elle va jusqu'à Nation. Nous souffrons tous les deux de troubles anxieux et nous voulons intégrer l'ATRT après les six semaines que dure le projet du « Groupe Entre Deux » pour que se poursuive ce cercle vertueux qui consiste à sortir de la maison tous les jours. Quel plaisir et quelle fierté de reprendre les transports en commun alors que cela ne m'était pas arrivé depuis des années. De plus la ligne 6 est en grande partie aérienne. Je suis encore inquiet, Eléonore me dit que cela s'estompera dès la deuxième semaine.

### **Le regard des autres (2017)**

J'arrivais à aller chez le docteur Caillat parce qu'elle était la seule personne en qui j'avais confiance, il en est de même avec le groupe, je sors de chez moi à la condition que j'aie retrouvé des personnes extrêmement bienveillantes à mon égard, et c'est ici le cas. Les gens « normaux » m'effraient, pour le moment je ne peux pas



les côtoyer. Les crises d'angoisse étaient provoquées par le regard des autres alors que je tentais de cacher ma différence, ma maladie, mais j'avais l'impression qu'ils voyaient à travers moi. Ce n'est pas que je ne supportais pas leur présence, c'est moi qui ne me supportais plus auprès d'eux, tout se passait comme si la noirceur de mon âme allait jaillir et les contaminer ou qu'il allait se passer quelque chose de très grave qui, de même, allait révéler soudain ma maladie à tout le monde.

### **Le déjeuner (2017)**

L'atelier d'aujourd'hui consistait à prendre un repas tous ensemble, encadrés par deux souriantes infirmières. Puis à prendre un café dans une salle où nous étions placés en cercle. Pendant le déjeuner j'étais assis entre Saïd et Florian, en face d'une infirmière, je leur ai décrit le fonctionnement de l'organisme de sports et études pour lequel j'ai travaillé jadis ; j'ai parlé de mes angoisses et des hospitalisations qu'elles avaient occasionnées. Saïd était encore assommé par le Tercian 100 qu'il avait pris pour dormir la veille au soir (et dire que moi j'en prends deux et que je fais tout de même des insomnies). Sabrina nous a mis en garde contre les relations d'amitié et les relations amoureuses entre patients : elle insistait sur le côté malsain de la chose. Au 178 Ter rue de Vaugirard, il existe deux hôpitaux de jour qui sont identiques et où l'on met l'accent sur les soins : les ateliers sont organisés par des soignants, c'est le même principe qu'à Ville d'Avray. Plusieurs patients du groupe vont passer à l'hôpital de jours après leur session de six semaines. Mais d'autres iront à l'ATRTR, où l'accent est mis sur le travail. Le moment du café était aussi convivial, les infirmières nous ont demandé quels étaient nos passions ou nos loisirs,

mais on n'a pas eu le temps d'arriver jusqu'à moi et c'est tant mieux (de toute façon j'aurais parlé de la musique pas de l'écriture). La passion de Saïd est l'ébénisterie qu'il pratique tous les mercredis dans une association de la Ville de Paris. Il a les yeux qui brillent quand il en parle. Quand j'ai évoqué mon passage à la clinique médicale de Ville d'Avray, Tristan a indiqué qu'il avait été à l'hôpital de jour pour adolescents qui se trouve en face toujours rue Pradier. En vérité ces patients qui appartiennent au groupe n'ont connu que la maladie, ils n'ont connu que les structures de soins, passant de l'une à l'autre avec un maigre espoir que les choses s'améliorent. Hier je me suis un peu rapproché d'Yves et aujourd'hui de Tristan, ce sont deux personnes qui ne parle jamais, mais les quelques propos que j'ai échangés avec eux ont révélé que ces garçons étaient sympathiques mais prisonniers d'une malaise qui les rendait silencieux.

### **On marche sur des œufs (2017)**

J'ai remarqué aussi que j'étais toujours sur le qui-vive quand je parlais, j'ai peur de tenir des propos qui seraient mal interprétés et qui pourraient froisser quelqu'un, j'ai surtout peur d'être parfois obligé de mentir. Je ne supporte plus le mensonge : c'est lui qui était à l'origine de mes deux dernières crises : le jour de Kippour, j'ai menti à mon beau-frère qui me demandait des nouvelles du boulot, et le jour de l'entretien avec le docteur Collomb, j'ai volontairement substitué le mot « studio » à celui de « deux pièces » pour minimiser la générosité de mes parents à mon égard. Je suis plein de méfiance à l'égard de ma parole car je peux dire des choses blessantes malgré moi. En fait je redécouvre les

relations sociales qui sont faites d'énoncés ratés et d'énoncés réussis.

### **L'Atalante de Jean Vigo (ART)**

Je retiendrai deux scènes. Première scène : Juliette ayant quitté la péniche, Jean est malheureux, il plonge dans le fleuve où il effectue une danse sous-marine et l'on peut bientôt voir des images de Juliette en surimpression : ils sont maintenant deux à danser sous l'eau ; la bouche de Jean fait des bulles, ce qui l'apparente à un poisson, lui qui est marinier. Seconde scène : la nuit tombe et Juliette n'est pas revenue, Jean est sur la péniche et Juliette a pris une chambre d'hôtel. Et là, le désir sensuel qui est inséparable des premiers temps d'un amour, est évoqué d'une manière originale et surprenante : Jean pense à Juliette et Juliette pense à Jean, comme le suggère les superpositions d'images, voilà pour l'amour. En manque de tendresse, ils passent tous deux leur main sur leur corps, sur le cou par exemple : les personnages se caressent eux-mêmes ce qui fait apparaître un érotisme très moderne. A la fin du film Jean et Juliette se retrouvent pour passer leur vie ensemble.

### **L'imprimerie de l'ATRT (2017)**

Je poursuis la description des ateliers auxquels je participe : ce matin nous étions encadrés par une ergothérapeute et un infirmier, tous deux spécialisés dans les travaux d'imprimerie. Les patients préparent une revue, ils choisissent un thème et sélectionnent un, deux, voire trois articles le concernant. Il y a des travaux de tracé pour aménager les marges du document en préparation,

des travaux de photocopie pour saisir les documents qui serviront à bâtir l'article définitif et enfin des travaux de découpage, collage et application de Tipp-Ex. Il y a deux ans, pour tenter de sortir de chez moi et pour m'occuper, j'ai acheté la carte des amis du Louvre ; les détenteurs de cette carte jouissent de certains privilèges dont le fait de recevoir tous les trois mois le journal du Louvre, intitulé « Grande Galerie ». J'en ai donc reçu quatre que n'ai pas pu lire à cause des problèmes de concentration liés à la maladie. Mais c'est finalement dans de ces numéros que j'ai trouvé le matériel de mon futur document. Il s'agit de trois textes qui rendent compte de l'exposition Hubert Robert au Musée du Louvre en 2016 : deux articles de Guillaume Faroult et un article de Juliette Trey. Les illustrations que je vais retenir sont *Caprice architectural avec canal* (1783) – *Elément d'architecture funéraire* (vers 1765) – *Caprice romain avec lavandières* (1804) – *Portrait d'Hubert Robert* par Elisabeth Louise Vigée Le Brun (1788). L'ATRT Paris, porte de Choisy, est à un quart d'heure de chez moi par le tramway, la structure possède son propre hôpital de jour et mon but est d'y entrer ; sur leur site internet on peut voir qu'il y a 55 places en hospitalisation à visée ré-adaptative et que parmi les pathologies concernées on trouve : troubles anxieux. Eléonore est phobique scolaire et phobique social, comme la petite Mathilde dont je parle plus haut, cela fait partie des troubles anxieux.

### **Réflexion sur le groupe (2017)**

Pourquoi jusqu'à présent les choses se déroulent-elle de manière idéale ? Pourquoi ne suis-je pas sujet à mes habituelles crises d'angoisse ? J'ai quelques éléments de réponse : tout d'abord le groupe est très réduit (8 à 10

personnes), je ne suis pas isolé parmi les autres et perdu dans la masse comme à Ville d'Avray ; de plus les patients du groupe sont réellement malades et dans une grande détresse, alors qu'à Ville d'Avray on croisait beaucoup de gens en fin de dépression et qui allaient relativement bien ; ensuite le groupe est pensé pour ceux qui n'ont pas de vie professionnelle, il leur offre une sortie par jour, pour s'habituer à reprendre les transports en commun ; mais les patients ne sortent pas pour rien, ils se rendent dans des ateliers fort bien organisés et d'une grande qualité ; enfin tous les intervenants font preuve d'une grande humanité, c'est ici que l'on vérifie le fait que l'atmosphère qui règne dans une structure dépend de la personne qui est au sommet de la pyramide : la qualité humaine du docteur Collomb se retrouve à tous les niveaux de la pyramide.

### **Salvator Mundi (2017)**

L'une des nouvelles du jour était la vente chez Christie's à New York d'une œuvre de Léonard de Vinci qui est devenu le tableau le plus cher du monde avec 450 millions de dollars. Il s'agit de la toile *Salvator Mundi* : le Christ tient un orbe (représentant son pouvoir sur le monde) de sa main gauche et lève sa main droite pour bénir. J'ai été obsédé par ce portrait toute la journée, j'ai agrandi à la taille de mon portable l'image que j'ai trouvé sur Wikipedia. Le visage du Christ est aussi envoûtant que celui de la Joconde, pourtant il ne sourit pas, l'expression de la bouche est neutre, les yeux laissent paraître une touche de lassitude, de fatigue peut-être, car le jeune homme est conscient de sa responsabilité envers ce monde à sauver.

### **Réflexion globale (2017)**

Quelle est la formation du docteur Caillat, pourquoi réussit-elle là où les autres ont échoué ? Il ne s'agissait pourtant pas de n'importe qui, mais de ceux qui se disaient les véritables héritiers de Lacan, avec en tête de file la fille du grand homme, Judith, et son mari Jacques-Alain Miller, qui publie le Séminaire et qui a fondé l'Association Mondiale de Psychanalyse. Les lectures théoriques sont au-delà de mes limites, je ne peux pas savoir qui a tort et qui a raison. Tout ce que je puis faire c'est être frappé par les interprétations de mon nouveau psychiatre, par la simplicité et l'évidence de l'élucidation concernant par exemple, en ce moment, la personne de mon père. J'ai aujourd'hui très envie de comprendre ces choses mais peut-être, plus tard, la connaissance sera-t-elle moins désirable.

### **Les cours particuliers (2017)**

Je termine ma première semaine avec le « Groupe Entre Deux » par le volet social, on voit où chacun en est du projet qu'il avait formulé lors de son admission. Venant d'arriver, je me suis à nouveau présenté et j'ai soumis mon projet concernant ma fille et son école, mais j'ai ajouté une variante à mon projet professionnel. Si je ne vais pas à l'ATRT, j'aimerais avoir, pour commencer, un cours particulier par jour c'est-à-dire cinq élèves dans la semaine. Je compte pour cela sur deux organismes avec lesquels j'ai longtemps travaillé. Ainsi, à terme, je remplacerais chacun des ateliers du groupe par un cours à domicile : une activité par jour, une sortie, les transports en commun à prendre et, par-dessus tout, le plaisir de se battre avec un texte jusqu'à la victoire : la lecture analytique dont le lycéen a besoin.

### **Le moi (2017)**

Eléonore a aussi une addiction à l'ordinateur, si elle se laisse aller, elle restera fixée dessus jusqu'à sept heures du matin et ira se coucher après. Pour elle, tout a commencé avec l'absentéisme à l'école. L'absentéisme : chaque jour il y a des absents, Saïd n'est pas venu pendant deux jours, Julien et Sabrina aussi, Tristan a manqué un jour, seuls Eléonore, Gilles, Florian et moi avons été présents à tous les ateliers. Ils ont tous entre vingt et trente ans, je suis le doyen du groupe, ils sont tous entravés, empêchés depuis l'adolescence jusqu'à aujourd'hui, ils gardent tous un silence gêné durant les ateliers où l'on est censé parler de soi, comme la verbalisation et le volet social ; j'arrive à parler de moi, les mots me viennent facilement. Pas de problème avec « parler » mais gros problème avec « de moi » : le moi est hypersensible et c'est lui qui affronte le regard de l'autre, c'est lui qui est en première ligne lorsque pleuvent les coups, en définitive c'est lui qui souffre. Mais le moi est soigné chaque jour au sein du groupe, on ne le renforce pas, on le panse, on le plâtre, on applique du baume sur ses bleus.

### **Mai 68 (ART)**

Je connais deux films jumeaux qui appartiennent au cinéma underground français des années soixante, l'un de Pierre Clémenti, *La Révolution n'est qu'un début : continuons le combat* (1968) et l'un d'Etienne O'Leary, *Chromo sud* (1968). Ils ont en commun des images en couleur des événements de mai 68, les barricades, les étudiants révoltés, la police... etc. Ce sont des œuvres

appartenant au cinéma expérimental, avec des effets de surimpression chez O'Leary et des mots imprimés sur des images chez Clémenti. On ne peut pas regarder ces œuvres comme n'importe quel autre film. Il s'agit de suivre un regard, nous sommes dans la conscience de l'auteur et nous voyons avec ces yeux, tout provient de l'intérieur. On pourrait parler de cinéma mental ou introspectif.

### **Le doute (2017)**

Nous sommes le week-end et je suis pris d'un doute. J'ai connu des crises tellement violentes et douloureuses que la paix me paraît étrange voire suspecte. Je me suis par exemple souvenu dans quel état d'extrême fragilité j'étais en 2013, lorsque nous sommes allés à l'Opéra Bastille pour les quarante ans de Karine, je me sentais plus léger qu'une feuille de papier et, comme elle, facile à déchirer. J'étais alors entre deux hospitalisations. Je me suis aussi rappelé un après-midi passé dans le salon avec ma mère, je lui faisais découvrir le poème « Dévotion » de Rimbaud, la réécriture d'Yves Bonnefoy c'est-à-dire son « Dévotion » à lui ; et enfin mon texte, qui s'inspirait des deux précédents, et que j'avais intitulé « Dévotion ». J'étais alors dans un état d'immense fatigue, le monde menaçait d'imploser, c'était quelques jours avant ma première hospitalisation. Suivirent des époques terribles comme on peut le voir à la lecture du recueil *Flaque de plomb*. Ma dernière grande crise remonte à une dizaine de jours : est-ce vraiment le groupe qui est à l'origine de mon bien-être, le fait d'évoluer dans un milieu protégé, de sortir dans des lieux de soin en compagnie d'une poignée d'autres personnes au moins aussi souffrantes que moi ? Sur le plan de la maladie, je me sens pleinement reconnu et je me sens moins coupable. Avant,



j'étais seul et isolé, je ne connaissais aucune personne en détresse comme c'est le cas à présent. Disons que pour le moment je suis à la place que je dois occuper. Nous verrons au cours des six semaines que dure l'expérience si cette place change ou non.

### **Nadja (ART)**

*Nadja* d'André Breton est le livre que j'ai lu le plus grand nombre de fois. J'aime la première partie : le surréalisme à son commencement, les séances de sommeil avec Robert Desnos qui écrit en dormant, la consultation chez la voyante, l'errance au marché aux puces où l'on découvre des objets improbables. J'aime surtout les parties qui se passent dans la rue, le jour comme la nuit. Il y a d'abord cette incroyable scène de rencontre que j'ai commentée plusieurs fois avec mes élèves. La manière dont les yeux de la jeune femme sont maquillés. Son changement de vêtements lors de la seconde rencontre et le retour des vêtements du début au troisième rendez-vous. La nuit passée dans Paris, la fenêtre qui s'illumine Place Dauphine, et qui est de couleur rouge comme l'avait prédit Nadja. Breton et ses amis vivaient des moments exaltants, le groupe des surréalistes faisait des expérimentations passionnantes et produisait des œuvres de grande qualité. Si je compare leur vie à la mienne je suis effaré : je produis mes œuvres tout seul, je suis toujours seul face à mon art. J'ai bien essayé de jeter une passerelle entre ma poésie et la peinture de Michael Rehnvall, mais cela ne peut se comparer à l'effervescence dans laquelle évoluaient les surréalistes. J'aurais vraiment aimé faire partie d'un groupe d'artistes.

### **Des difficultés dans la famille (2017)**

Hier soir nous avons reçu Michel, Katia et leur fils Alex, ils sont arrivés vers 8h30 et sont partis un peu après minuit. Ce sont des gens bien, sans préjugés, ni racistes ni homophobes, ouverts à tout, passionnés de voyages, chaleureux, d'une grande qualité humaine. Mais je ne suis plus habitué à recevoir des personnes chez moi et encore moins à veiller jusqu'à minuit. J'ai donc fait une insomnie, réveillé à 4h00 du matin, impossible de se rendormir. Tout ce qui va à l'encontre du pli psychique de la névrose me demande un effort et vient me perturber, ce dîner était donc en quelque sorte un atelier. J'ai évoqué mes difficultés à participer aux soirées interminables organisées par les parents de Karine et la conversation a alors eu pour thème les mœurs des différentes familles. Je vais devoir tout de même assister à une ou deux réunions familiales à la fin de l'année. Je ne sais pas où je vais pouvoir puiser la force nécessaire. Il y a autre chose, Karine, fatiguée de tout faire à la maison en plus de son travail, s'énerve et crie de plus en plus souvent et cette effusion de violence m'angoisse beaucoup, je deviens crispé et craintif. Voilà les deux problèmes auxquels je suis confronté en ce moment. Il n'y a rien de grave mais étant encore plongé dans la maladie, il y a des choses anodines qui sont pour moi difficiles à supporter.

### **David Byrne et Vini Reilly (ART)**

Je ne suis pas critique d'art, j'ai écrit sur la peinture de Michael Rehnvall de manière très libre en me laissant porter par l'inspiration. Mon domaine est la littérature, je suis capable de commenter n'importe quel texte littéraire, je ne m'arrête que lorsqu'il m'a livré tous

ses secrets. Aujourd'hui j'ai une remarque à faire concernant la musique, je ne suis pas critique musical, alors peut-être que ce sera extravagant. Je pense que la musique des Talking Heads s'apparente à l'art abstrait géométrique, disons à l'œuvre de Piet Mondrian, et que les morceaux composés par The Durutti Column sont à rapprocher de l'art abstrait non géométrique par exemple des toiles réalisées par Vassily Kandinsky. Le premier groupe joue une musique avec des angles droits, des quadrilatères, des triangles rectangles. Dans le second groupe, la guitare de Vini Reilly décrit des circonvolutions envoie des serpents, épouse des courbes, par exemple celles du corps.

### **Une très mauvaise journée (2017)**

J'avais rendez-vous chez le docteur Caillat à 12h30, puis à l'ATRT d'Ivry à 14h00, endroit où je n'étais pas encore allé. J'estimais la fin de la séance à 13h10, une demi-heure avec un retard normal de 5 à 10 minutes. Et je jugeais les 50 minutes restantes insuffisantes pour arriver à l'heure à mon second rendez-vous. Cela s'est traduit par de l'anxiété dès le dimanche soir. Puis l'angoisse m'a emporté vers 11h00 le lendemain, soit 45 minutes avant ma sortie à l'extérieur. Arrivé dans la salle d'attente du docteur Caillat j'étais en pleine crise, durant la séance aussi. Cependant elle m'a conseillé d'aller à l'atelier. Et pour elle j'y suis allé. Elle m'a indiqué le métro le plus proche de son cabinet, Quai de la Rapée ; je ne disposais pas de cette information et cela réduisait le temps du trajet initialement prévu par deux. Mon angoisse n'était pas fondée mais la machine était lancée et je continuais de souffrir, je suis donc allé jusqu'à Ivry et là, je ne pouvais pas me concentrer pour lire le plan, j'ai demandé mon

chemin deux fois et je suis arrivé épuisé à l'ATRT. J'ai demandé à m'allonger et l'on m'a accompagné à la pharmacie où l'on m'a donné le Séresta 50 qui me manquait. En effet je n'ai pas pu annuler le rendez-vous chez le docteur Caillat car elle devait me donner une ordonnance dont j'avais absolument besoin, n'ayant plus de Séresta ni de Déroxat. Il est vrai que j'aurais dû anticiper cette pénurie. La crise a reculé vers 16h30, j'ai alors pu prendre un taxi et rentrer chez moi après être passé par la pharmacie. La crise s'est entièrement dissipée vers 18h00 et j'ai pu commencer à écrire ce texte. Le chauffeur du taxi m'a sondé en me posant des questions auxquelles j'ai répondu de manière ingénue. Puis, devinant ma faiblesse, il s'est fait un plaisir de me torturer, disant par exemple qu'il faut se battre dans la vie, que quatre ans sans travailler c'était beaucoup trop, que s'il était mon psychiatre il m'aurait remis au boulot au bout de six mois. Il m'a dit qu'il n'acceptait pas la carte bleue alors que cela avait été prévu au départ : ce connard voulait du liquide et je suis allé retirer des billets pour lui. Lorsque j'avais téléphoné à Karine l'après-midi, en grande souffrance, elle m'avait engueulé parce qu'elle avait aussi des gros problèmes de boulot. Cela m'a révolté et le soir j'avais la ferme intention d'en découdre. Mais Judith était là et je n'ai pas réussi à attendre que nous soyons tous les deux. Alors, à Judith qui voyait qu'il y avait de l'eau dans le gaz, j'ai dit : « Maman a été méchante avec Papa », ce qui a provoqué une crise larmes : je me suis excusé auprès de Karine, j'ai dit à Judith que Papa avait été méchant avec Maman et tout est rentré dans l'ordre. Karine m'a dit que cette journée de merde avait mal commencé puisque Lou, une amie de Judith qui dîne à la maison tous les mercredis soir, avait dit en arrivant à l'école : « Mes parents vont divorcer ».

### **Tout n'est pas amour (2017)**

La première semaine passée au sein du groupe fut idyllique : je croyais avoir trouvé un endroit où je pouvais être tout amour, où tous les gens étaient maternant. J'étais avec tout le monde le parfait petit garçon qui donne des preuves d'amour à sa mère, j'étais grand ouvert quitte à être surexposé et à être blessé, mais comme tous les membres du groupe et tous les soignants étaient bienveillants, cela m'engageait à persévérer dans mon fantasme d'amour absolu et d'humanité idéale comme on en voit dans les prospectus distribuée par les témoins de Jehova. Or l'humanité ce n'est pas ça, il y a tout d'abord en nous une agressivité naturelle qui s'accompagne d'une légitime méfiance envers l'autre. Ensuite on trouve la possibilité de dire « non », et même de se foutre de ce que pense les autres : par exemple je suis angoissé lors des repas du mercredi, je ne peux rien avaler de solide, seulement des crèmes, des yaourts, du fromage blanc et, au début, pour me conformer aux membres du groupe, je prenais un plat de résistance mais je ne pouvais pas déglutir pour le manger. Et bien la prochaine fois, je ne prendrai que des desserts et je me fous de ce qu'en penseront les infirmières. Je voulais être le patient parfait, aimant tout le monde et étant aimé de tous. Très mauvais calcul car, comme le dit Yves Bonnefoy : « l'imperfection est la cime ». Cette semaine je ne désire plus être parfait : je suis silencieux, j'écoute bien ce qui est dit, j'interviens uniquement quand c'est nécessaire, j'ai des sentiments ambivalents envers les autres, amitié et énervement voire indifférence, et il n'y a là rien de plus normal.

### **Mes folles exigences (2017)**

Il faut aussi prendre en compte le fait que je suis limité, je ne peux pas exiger de moi plus que je peux donner, c'est pourtant ce que j'ai fait toute ma vie : je déploie d'immenses efforts mais ce que je réalise n'est jamais impeccable : par exemple, mes livres contiennent des fautes bien que je les aie relu plusieurs fois, or vient un moment où l'on n'en peut plus, alors on abandonne la relecture tatillonne et on laisse le livre vivre sa vie. J'avais ces folles exigences de perfection à tous les niveaux, dès que quelqu'un entrait dans ma vie, dès qu'un transfert se mettait en place, je cherchais quel était le désir de l'autre afin de m'y conformer, ainsi si je suis allé lundi à l'ATRT d'Ivry dans des circonstances épouvantables, c'est parce que le docteur Caillat le voulait.

### **Placer la barre trop haut (2017)**

D'où provient l'idée de perfection ? C'était, en des temps reculés, une qualité qu'on attribuait à Dieu. Il faut donc croire qu'elle provient de l'inconscient. La perfection ressortit au père. D'ailleurs, quand j'y pense, deux figures paternelles se présentent à mon esprit : Yves Bonnefoy et Jacques Derrida. J'ai déjà parlé du premier, je vais m'intéresser au second. C'était l'auteur préféré de mon directeur de recherche, un homme excentrique que j'appréciais beaucoup. Mais Jacques Derrida est un auteur difficile, je n'ai lu de lui que *Eperons les styles de Nietzsche* et un chapitre de *La Vérité en peinture* pour mes travaux universitaires, le chapitre 4 intitulé : « Le colossal ». Je l'ai vu en chair et en os lors d'une soutenance de thèse à la Sorbonne, il faisait partie du jury. Ces deux grands hommes jouent pour moi le rôle de

modèles : je place la barre très haut et c'est ce qui m'entrave et me fait souffrir.

### **Aucun réconfort (2017)**

Je suis perdu dans l'inconnu, je ne sais pas quand aura lieu la prochaine crise. Les pensées n'apportent aucun réconfort, il n'y a strictement rien à quoi se rattacher. On aura beau se dire que l'organisation des ateliers du « Groupe Entre Deux » est ingénieuse, que tous les soignants sont dévoués, que Mme Collomb et Mme Caillat sont des professionnelles d'une grande valeur... etc. Tout ceci ne rentrera pas en ligne de compte. Rien ne peut enrayer une crise d'angoisse, de plus il n'y a aucun signe précurseur, elle peut monter en quelques secondes et c'est comme si le plancher s'effondrait sous mes pieds, mais il n'y a pas de points d'appui ; je suis en détresse comme un enfant perdu dans un supermarché ; je ne suis à l'abri nulle part, c'est pour cela que même quand la crise ne se déclare pas, je me sens accablé d'une grande fatigue et fragile comme le cristal.